

JEAN DE LA BEUQUE

# Miss Cravache

ou

Les Vierges Esclaves

12 Hors-Texte de TOPFER  
(Héliogravés)

Illustrations

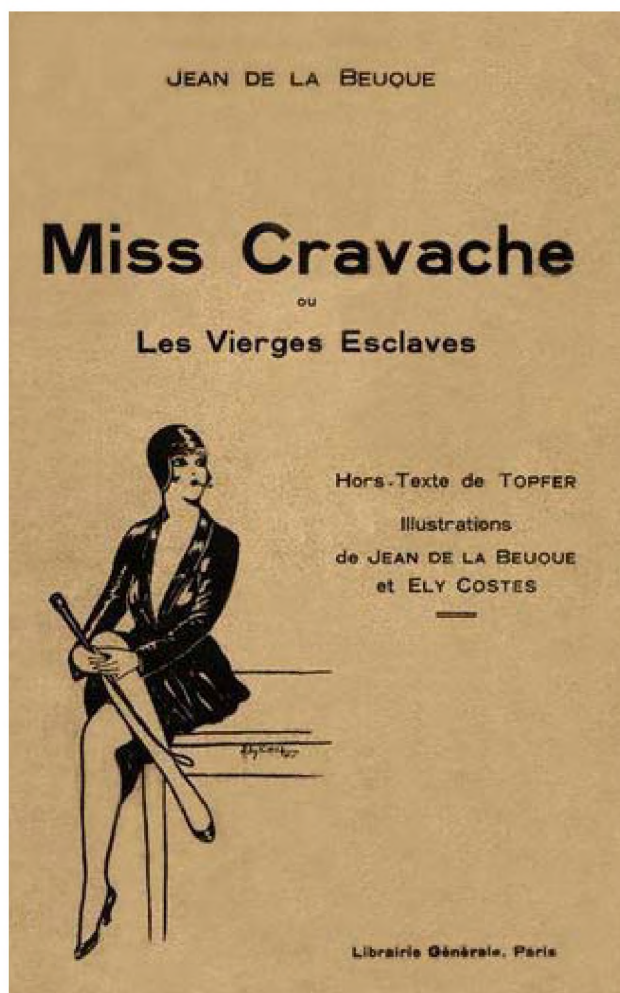
de JEAN DE LA BEUQUE  
et ELY COSTES

---



Les Editions Prima  
Paris

Jean de La Beauque, *Miss Cravache ou Les Vierges Esclaves*, Paris, Librairie Générale, 1930. Édition ornée de dix illustrations hors-texte de G. Topfer ainsi que d'une couverture, de vignettes, lettrines et in-texte d'Ely Costes et Jean de La Beauque. Texte établi par Nathalie Quirion pour EROS-THANATOS, © 2012.



CONTRAT DE LICENCE — ÉDITIONS EROS-THANATOS.COM

Ce fichier PDF est protégé par les lois sur les copyrights et reste la propriété des éditions Eros-Thanatos. Le fichier PDF est dénommé « livre numérique » dans les paragraphes qui suivent.

Vous êtes autorisé :

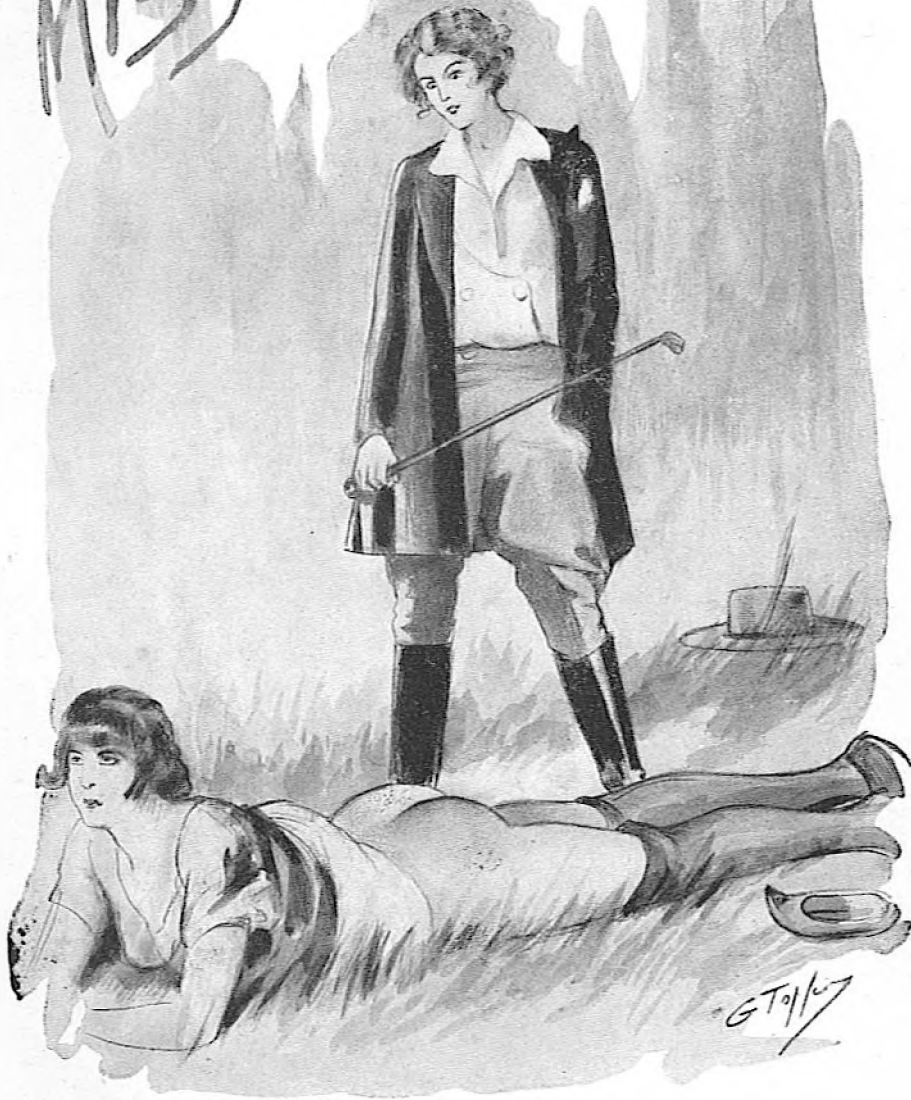
— à utiliser le livre numérique à des fins personnelles.

Vous ne pouvez en aucun cas :

— vendre ou diffuser des copies de tout ou d'une partie du livre numérique, exploiter le tout ou une partie du livre numérique dans un but commercial ou promotionnel ;

— modifier les codes sources ou créer un produit dérivé du livre numérique.

# MISS CRAYAGNE



# MISS CRAVACHE



# Miss Cravache

## CHAPITRE PREMIER LA PREMIÈRE FESSÉE DE BETTY



A Plaine aux Loups s'étend sur un plateau de quelques hectares, dans la Corrèze, non loin d'Égletons. Au centre du plateau, sur une petite colline boisée, était le castel branlant des Roche-Guyon d'Artigues, dont le dernier représentant mourut à Verdun en 1916. De plus en plus délabré, tombant aux mains de cousins éloignés, le château fut mis en vente et acheté un beau jour par Thomas W. Compson, d'Austin (U. S. A.).

Le nouveau propriétaire, que d'heureuses spéculations avaient doré sur tranches, se hâta de faire restaurer très modernement le castel et d'entourer la propriété d'un mur de quatre mètres de haut, couronné de fer et de tessons de bouteilles, afin de décourager les indiscrets.

Puis quand tout fut prêt il vint s'y installer, en 1920, avec sa fillette âgée alors de dix ans et qui répondait au nom de Betty. La fillette avait auprès d'elle deux institutrices. Thomas Compson qui écrivait et lisait non avec une certaine difficulté, mais avec une difficulté certaine, était fort désireux de faire de sa fille une véritable miss digne d'entrer dans la gentry britannique ou dans la noblesse française, grâce à ses propres charmes et aux multiples millions paternels.

Certes, l'enfant était studieuse et appliquée à son travail, mais déjà elle manifestait un caractère infernal, autoritaire à l'extrême, ne supportant aucune contrariété, brutale, se jetant sur qui lui résistait pour le battre. Les domestiques demeuraient pourtant, car Compson payait largement et le service demeurait facile, car ils étaient nombreux. Quant au père il jubilait en voyant se développer le caractère de Betty, disant qu'elle lui rappelait son propre père à lui, un cow-boy formé à la rude école de l'Ouest.

Les années passant, Betty devenait une jeune fille adorable à la vue, blonde comme la plus blonde de ses compatriotes, jolie à damner n'importe quel saint, excellente musicienne et parlant trois langues : l'anglais paternel, le français et l'espagnol. Mais plus elle grandissait, plus elle devenait ombrageuse et excentrique. Héritant de ses ancêtres cow-boys le goût des étranges accoutrements, elle parcourait la propriété à cheval, vêtue en homme, portant de hautes bottes collantes de cuir souple (rappelant les anciennes bottines de femmes à la mode il y a une vingtaine d'années) à talons extrêmement hauts, couronnés par des éperons d'or aux larges mollettes. Une ceinture très serrée lui moulait exquisément la taille fine et souple, un large sombrero la coiffait à ravir et comme ses chemises arrêtaient leurs manches au-dessus du coude, elle s'amusait à mettre de longs gants glacés qui lui protégeaient les mains et les avant-bras des cinglées de branches quand elle galopait sous bois. Et comme elle prétendait que l'homme a tous

en un seul désir, vaincre cette fille insolente et la corriger elle-même. Certes la paysanne était plus forte, mais l'Américaine, rompue aux sports, était plus souple, plus adroite, tant et si bien qu'elle saisit le poignet de son adversaire, le tordit avec violence, obligeant son adversaire à la lâcher et à tomber à genoux.

— Oh, vous me faites mal ! râla la paysanne.

— Et je vais t'en faire davantage tout à l'heure !

Avant que l'autre, le bras endolori et gourdi, fut revenue de sa surprise, Betty l'avait encapuchonnée avec sa propre jupe, lui enfermant comme dans un sac les épaules, la tête et les bras ; puis elle la courba en avant, l'étendit à plat sur le sol, la chevaucha, lui serrant les hanches entre ses genoux nerveux. La fille se débattit un moment, agitant désespérément les jambes, remuant son beau derrière aux globes fermes et blancs, qu'elle exhibait aux yeux de Betty, car la campagnarde ne portait pas de pantalon.

Betty, non contente de lui serrer les hanches, s'assit sur les épaules de sa victime sans desserrer son étreinte. La fille, vaincue, cessa de résister.

— Qu'est-ce que vous allez me faire ? gémit-elle d'une voix étouffée, mais distincte.

Betty frissonna de volupté en sentant domptée cette rebelle. Au fait maintenant qu'allait-elle lui faire ? La belle croupe pâle, les jambes musclées, les cuisses solides, tout cela était bien tentant. Elle ne résista pas à son envie.

— Pardi ! fit-elle, je vais t'administrer une bonne fessée !

— Oh ! vous n'oserez pas !

— Tu vas voir !

Sa main claqua sur une des fesses, les doigts écartés, cinglant. Entre ses genoux, elle sentit tressaillir la Bertine et, nerveusement, elle resserra son étreinte. Un flot de sang lui monta à la face. Instantanément sa gorge se sécha, ses oreilles bourdonnèrent, elle eut comme un pinçon de volupté au creux des reins. Et brusquement, elle se mit à frapper à tour de bras, rougissant ce beau derrière qui se trémoussait désespérément et dont la propriétaire gémissait et commençait même à crier.

Enfin à bout de forces et d'exaltation, prise d'une crise nerveuse hystérique, Betty se laissa rouler elle-même sur le sol à côté de sa victime. L'autre n'osa pas bouger d'abord et quand elle l'osa, pourpre encore Betty se relevait. Elle ramassa son sombrero et sa cravache, puis tirant d'un portefeuille un billet de cent francs elle le tendit à la Bertine.

La fille en larmes, effarée, la regardait sans comprendre. Voilà qu'on l'avait surprise à vagabonder dans une propriété privée, qu'on l'avait copieusement fessée et qu'on lui offrait cent francs ! Une telle chose dépassait sa fruste imagination.

— Allons, prends, imbécile ! dit Betty avec un rire saccadé, prends, te dis-je ! j'ai eu trop de plaisir à fesser ton beau derrière ! prends, c'est pour toi ! et... et si tu en veux un autre tu n'auras qu'à revenir demain... pour la même chose !

— Cent francs pour me laisser fesser ?

— Oui !

— Oh, alors topez là ! pour cent francs, crédié, ça en vaut la peine ! et vous pouvez être sûre que je ne dirai rien à quiconque oui-da !

— Alors viens demain à quatre heures, je t'ouvrirai la porte, va !

Elle ouvrit elle-même, la paysanne, consolée, passa, la salua et s'en fut en disant :

— Et bien le merci, mam'zelle !

De cet instant Betty comprit qu'elle était une flagellante née. Songeuse et énervée, elle rentra au château.

Au repas du soir, elle mangea du bout des dents, parla à peine et prétextant une migraine s'en fut dans sa chambre. Mais l'idée de ce qui s'était passé, la pensée que la Bertine reviendrait le lendemain lui tournait l'esprit et la laissait haletante.

Elle se tuba<sup>1</sup> avant de se coucher. L'eau froide sembla la calmer, mais à peine endormie, des rêves la vinrent assaillir et dès l'aube, elle s'éveilla.

Tout d'abord elle fit une bonne heure de cheval, suivie de Fred Kensington. Celui-ci avait de suite remarqué que la jeune fille n'était pas dans son humeur habituelle. Lui-même, très brutal, ne fut pas sans remarquer que Betty frappait parfois sa monture sans raison.

La promenade terminée, il lui dit :

— Miss, vous m'excuserez, mais on a encore maraudé cette nuit dans le potager. Il faut que j'aille sur les lieux me rendre compte. Ce doivent être des gamins du village. Ces gosses-là sont à fesser !

— A fesser ? pourquoi ne le faites-vous pas ?

— Mais, miss, il faudrait les prendre sur le fait ! et encore, je parie bien que les parents déposeraient des plaintes contre nous si l'on osait toucher à leur sale progéniture !

— Si la progéniture en question n'est pas trop jeune on peut toujours s'arranger !

— Croyez-vous, miss ?

— Oui... j'en ai eu... la preuve !

— La preuve ? demanda Fred prodigieusement intéressé par cette déclaration inattendue de Betty.

— Oui, Fred ! mais puis-je avoir confiance en vous ?

— Vous savez, miss, à quel point je suis dévoué au master et à vous-même !

— Eh bien, voici ce qui s'est passé hier !

Et haletante elle ne put s'empêcher de lui raconter comment elle avait fessé la Bertine, surprise par elle en flagrant délit de maraudage. Elle termina en disant :

— Pourvu qu'elle revienne !

— Elle reviendra, miss ! pour cent francs, que ne ferait-on faire à ces campagnards rapaces !

— Seulement, la fesser dans le parc, ça manque de confort !

— Si vous m'y autorisez, miss, je ferai installer le kiosque pour ce genre de divertissements !

---

<sup>1</sup> Sans doute en référence au « bath tub », un bain, en anglais. Note de Nathalie Quirion.

— Le grand kiosque auprès du bois ?

— Oui, miss !

— Fred, vous êtes un homme de génie ! arrangez-moi quelque chose tout de suite ! qu'il y ait les éléments pour tantôt quatre heures ! et puis... est-ce que ça vous ennuerait de m'aider ?

— De vous aider ?

— Oui ! au cas où il arriverait que la Bertine ne se prêtât pas à toutes mes fantaisies, il me faudrait un aide sûr qui put m'appuyer de sa force... voulez-vous être cet aide ?

Fred Kensington eut comme un éblouissement. Sa vie durant il avait rêvé de cela. Une fois, dans l'Ouest... à quelques centaines de milles de Tucson, il avait déjà mis ce désir en pratique. Mais depuis, il ne l'avait jamais réalisé à nouveau.

Sans hésiter il répondit :

— Miss, vous pouvez compter absolument sur moi dans tout ce que vous pouvez désirer !

Betty lui tendit la main. Un énergique shake-hand les réunit, puis il la quitta pour donner les ordres nécessaires à l'aménagement du kiosque.

A peine Betty eut-elle déjeuné qu'elle fit mander Kensington. Quand il lui eut rendu compte que tout était prêt, elle le remercia et lui demanda, la voix un peu rauque :

— Avez-vous déjà fessé quelqu'un ?

— Oui, miss !

— Il y a longtemps ?

— Quinze ans, miss ! j'en avais dix-huit !

— Un garçon ? une fille ?

— Une fille, une jolie fille de seize ans !

— Devil ! jura la jeune Américaine, et peut-on savoir comment ?

— Oh, très certainement oui !

— Eh bien, venez vous promener... vers le kiosque ! vous me raconterez cela en marchant !



les privilèges, elle demeurait presque continuellement dans cette tenue qui la rendait encore plus désirable. Mais qui eut osé le lui dire à ses seize ans ? Il y avait en elle quelque chose de hautain et de méprisant qui arrêtait les déclarations et elle aimait tellement commander et s'imposer que nul jeune homme reçu chez les Compson ne se hasardait à la moindre ébauche de flirt.

On sentait trop en elle aussi une sorte de brutalité masculine qui éloignait d'elle, tant et si bien qu'elle n'avait ni flirt, ni amie. Seul la suivait partout Fred Kensington, qui auprès de Thomas W. Compson occupait une place entre majordome et maître d'écurie. Il transmettait les ordres au personnel et s'occupait directement des chevaux pour lesquels, le père et la fille, tous deux excellents cavaliers, avaient une véritable adoration. Fred, lui, vivait véritablement aux côtés de Betty, sentant grandir en la jeune fille une sorte de sadisme bestial où il retrouvait comme un reflet de lui-même.

Mais jamais, ni l'homme, ni la jeune fille n'avaient échangé aucune confidence à ce sujet. Ils aimaient à se retrouver ensemble, et c'était tout.

Un incident vint un jour éclairer la jeune fille sur ses propres sentiments.

Comme elle se promenait dans les fourrés du parc, bottée et éperonnée, la cravache sous le bras, elle remarqua qu'une petite porte qui donnait au fond du parc était ouverte, contrairement aux ordres de son père. Elle s'empressa d'aller la refermer, poussa le verrou et allait rentrer au château pour signaler la chose, quand un bruit de pas rapides lui parvint. Elle se dissimula machinalement et vit une jeune paysanne, inconnue d'elle, qui revenait précipitamment un panier au bras. Comme l'inconnue arrivait à la porte que Betty venait de refermer, la jolie Américaine l'interpella :

— Eh bien ! jeune fille, qu'est-ce que cela signifie ?

La paysanne, de saisissement laissa tomber son panier, qui s'entr'ouvrit et laissa rouler sur le sol de nombreux champignons.

— Je vous demande ce que vous faites là ? répéta Betty, hautaine.

L'autre, de son âge, jolie, bien en chair, aux formes épanouies, se retourna hargneusement, reconnaissant la jeune châtelaine, se rassura et répliqua :

— Je suis venue à la cueillette des champignons, mam'zelle !

— C'est-à-dire que tu nous voles nos champignons, hein ?

— Oh, il y en a tant !

— Oui ! mais peu ou beaucoup, c'est du vol. J'ai envie de te ramener au château et d'envoyer chercher les gendarmes !

— Ouais, mam'zelle, mais pour ça, faudrait pouvoir et ça n'est pas un brimborion d'Américaine qui matra la Bertine ! c'est elle qui vous l'a dit tout uniment !

— Ah, tu crois ça, petite garce ! et bien, on va voir !

Et brusque, la sportive Betty sauta sur la Bertine. Celle-ci fut d'abord ébranlée sous le choc et recula, suffoquée, car Betty venait de la gifler à tour de bras. Mais vite revenue de sa surprise, elle s'élança à son tour sur la châtelaine et, silencieuses toutes deux, s'empoignèrent. Silencieuses, car la paysanne ne tenait nullement à attirer du monde, et Betty tenait absolument au Fair play (franc jeu). La lutte pour elle devenait soudain une volupté et toute sa pensée se fixa

## CHAPITRE II

### L'AVENTURE DE FRED KENSINGTON



VOICI donc l'affaire ! dit Fred Kensington quand ils se furent éloignés suffisamment pour que nul ne les entendit.

J'étais alors cow-boy, comment dirais-je ? honoraire dans un ranch appartenant à un de mes oncles. J'étais frais sorti du collège de Nashville, dans le Tennessee, et je passais mes mois de liberté au ranch.

C'est là que j'ai mené la vie rude et belle des hommes libres ! là que j'ai appris à lasser (lancer le lasso) et à monter à cheval.

Il y avait aussi au ranch une jeune fille un peu plus jeune que moi, Katherine, que nous appelions Kate. Qui était-elle ? on ne l'a jamais su. Un jour, elle était arrivée seule au ranch, exténuée. Elle pouvait avoir quatorze ans. Sa conversation et ses manières prouvaient qu'elle avait reçu une bonne instruction et une excellente éducation. Mais elle s'était refusée à donner aucun détail. Mon oncle la recueillit et la chargea de la lingerie du ranch. Dès mon premier séjour, je devins pour elle un bon camarade, mais les mois passant, elle se révéla, à mes yeux, coquette invétérée et allumeuse au plus haut degré. J'eus ses baisers, j'eus ses lèvres, quelques vagues privautés, puis quand je pensais obtenir davantage, elle me glissait entre les doigts. En plus elle s'amusait à me rendre atrocement jaloux et mes dix-huit ans en souffrirent cruellement. Parfois j'avais comme envie de la meurtrir, de la broyer, de l'étrangler... et plus j'allais, plus elle me traitait en imbécile, que du reste j'étais, je dois humblement le reconnaître.

— Mon pauvre Fred !

— Riez, miss ! moi, à cette époque j'étais loin de le faire, et je me tournais les sangs en ressassant des désirs de vengeance ! Etait-ce bien la vengeance que je cherchais ? Non ! Je voulais la vaincre, la contraindre à me céder, à ne plus se jouer de moi ainsi. Et les jours passaient sans me donner une occasion et sans que me vint à l'esprit le moyen... Le hasard devait me le fournir.

Un matin, à l'aube, j'étais parti à cheval, décidé à me rendre à une vingtaine de kilomètres du ranch, au-delà d'une série de collines boisées, vers un plateau giboyeux. J'avais envie de chasser. Une excellente piste menait aux collines et s'infléchissait vers le sud dans la direction d'un autre ranch dont le propriétaire entretenait avec mon oncle les plus cordiales relations. Or j'ignorais, ce détail a de l'importance, que la veille il avait rendu visite à mon oncle en lui demandant de lui prêter Kate pour quelques jours afin de revoir un peu ses affaires. Il y aurait un bon salaire pour la jeune fille. En outre, ces petits services ne se refusent point. J'arrivai donc de bonne heure aux collines et descendis de cheval pour déjeuner d'un repas froid que j'avais emporté pour cela.

J'achevais donc de déjeuner à l'ombre, quand à quelques centaines de mètres, sur la piste que j'avais suivie une heure avant, j'aperçus un cavalier. Il ne passe que peu de monde dans la prairie et la venue d'un inconnu est un événement assez important pour qu'on se dérange. J'allais donc me porter à sa rencontre quand je reconnus Kate qui se rendait au ranch voisin. J'ignorais

cela encore et soudain l'idée que je me trouvais seul avec elle me tenailla l'esprit. Je tenais ma revanche.

Comme elle arrivait à ma hauteur elle me reconnut et me cria un gai bonjour.

Je l'invitais à s'arrêter un moment.

Quinze kilomètres de cheval pour une jeune fille, même à petite allure, sont une fatigue quand on ne monte pas tous les jours. Sans défiance elle accepta. Nous attachâmes nos chevaux sous les arbres à quelques mètres de la piste et je m'arrangeai pour que les animaux n'en fussent point visibles. Puis nous allâmes nous asseoir un peu plus loin. Kate m'expliqua le motif de sa présence. Mon oncle voulait, me dit-elle, la faire accompagner par un cow-boy, mais il avait eu besoin de tous ses hommes ce jour-là et c'était pour cela qu'elle était partie seule.

Tandis qu'elle parlait je l'examinais. Elle portait une jupe ample, coupée en deux, lui faisant ainsi de larges pantalons qui lui permettaient de monter à cheval comme un homme et qui, lorsqu'elle était descendue de sa monture lui laissaient une silhouette féminine. Son buste était moulé dans une blouse largement décolletée, un foulard rouge était noué autour de son cou. Un sombrero la coiffait, mais son chignon très bas demeurait apparent. Elle était chaussée de fines bottes fauves éperonnées de cuivre. La vraie fille de la prairie. Mais sa ceinture était vierge de revolver.

Par contre le mien me battait la cuisse et mon lasso pendait à ma ceinture.

J'avoue que je me demandais comment j'allais commencer l'attaque.

Tout en feignant de jouer, je l'embrassais dans le cou. Elle rit nerveusement et me menaçait de se fâcher si je recommençais. Alors, je la roulai sur l'herbe cherchant ses lèvres. Sous sa résistance, la brute se déchaîna en moi. Elle me vit congestionné, à demi-fou. Rapide elle se releva et me gifla carrément, puis me laissant abasourdi s'en fut vers son cheval.

La colère m'empoigna.

Défaire mon lasso, le dérouler, la poursuivre, tout cela ne me demanda que quelques secondes et comme elle s'approchait de sa monture je lançais la corde souple. Le nœud coulant la ceintura littéralement par le milieu du corps lui collant les bras aux hanches. D'un coup sec je la jetai à terre et me précipitais vers elle. Malgré sa résistance vigoureuse je lui liais les mains et les coudes et comme elle m'injurait vigoureusement, je lui administrais une paire de claques solides. Les injures cessèrent pour faire place aux larmes.

— Diable, Fred, comme amoureux vous êtes un peu... un peu vif !

— Mon Dieu, miss, j'avais dix-huit ans, j'étais fort épris et fort moqué ! j'avoue qu'il ne faut jamais frapper une femme avec la main — puisque le fouet et la cravache sont faits pour cela. Du reste, Kate n'allait pas tarder à l'apprendre. Au bout de quelques larmes, elle me demanda : Alors qu'allez-vous faire de moi ? Je ricanais : Tu t'es conduite avec moi non comme une femme, mais comme une sale gamine et je vais te traiter comme une gamine c'est-à-dire te donner une bonne fessée. Elle rougit et riposta : Tu n'oseras pas ! — Je n'oserai pas ? tu as le toupet de dire que je n'oserai pas ? Et je voulus passer aux actes immédiatement.

Avec une femme habillée en femme, on n'a qu'à relever les jupes.

— Je sais. Je l'ai vu hier.

— Mais vêtue comme Kate, rien à faire. Devant cela je demeurai perplexe. Alors, je lui dis : Puisqu'une gamine ça se fesse, tu seras fessée, seulement puisque je ne puis relever ta robe, je vais te l'ôter, tout simplement.

Je tentai donc de dégrafer sa ceinture mais la garce se roulait et se tordait sur le sol. Je mis cinq bonnes minutes pour y arriver et d'un geste brusque je fis glisser sa robe-pantalon à mi-cuisses. Alors elle me supplia honteuse, et plus je sentais qu'elle avait de honte, plus j'y trouvais de l'ivresse.

— Exactly right ! dit Betty, j'ai éprouvé déjà hier.

— Alors, miss, vous me comprenez, j'ai ôté tout à fait la jupe malgré les supplications de Kate.

— Et elle avait encore quelque chose ?

— Oui, miss, une culotte fine bien au-dessus du genou.

— Vous l'avez enlevée ?

— Pas tout de suite. Je lui retirai ses bottes et ses bas. Elle avait de fort jolies jambes et je tenais, pendant que j'y étais à ne rien perdre du coup d'œil. L'idée me venait de la mettre toute nue.

— Excellente idée cela, Fred ! Nous le ferons... pour Bertine.

— Si vous le désirez.

— Continuez ce passionnant récit.

— Alors Kate se mit à genoux devant moi ; en pleurant elle me demanda pardon de ses méchancetés et elle me suppliait de la laisser aller. Mais cela ne faisait pas mon affaire. Au lieu de lui répondre, je la renversai à nouveau et lui ôtai son joli pantalon. Avec joie je vis qu'elle ne portait pas de chemise et elle était nue devant moi de la taille aux pieds. Battez-moi, dit-elle, battez-moi donc tout de suite et ne prolongez pas ainsi ma honte horrible ! — Kate, répliquai-je, je t'offre un marché : je vais te détacher. Tu te mettras de toi-même toute nue devant moi. Tu le demeureras une heure, tu exécuteras les gestes et les mouvements que je te commanderai. A ce prix tu éviteras la correction et je te laisserai repartir tranquille. — Vous êtes fou ! — Comment cela ? — Vous ne vous imaginez pas que je vais vous obéir ? Assez ! vous m'entendez, assez ! détachez-moi et laissez-moi partir, c'est honteux ! — Tu partiras, Kate, quand cela me fera plaisir ! pas avant et puisque tu ne veux pas, de bonne grâce, me montrer ton corps, je vais, moi, te mettre toute nue ! et je te battrai ensuite ! Elle blêmit. Je compris que cette fois la peur, l'épouvantable peur la tenaillait. Ce sursaut d'orgueil et de volonté devait être le dernier. A partir de cette minute allait croître mon audace et diminuer la force morale de ma prisonnière.

— J'aurais voulu voir cela, Fred, dit Betty rêveuse.

— Peut-être aurons-nous l'occasion, par tous les diables !

— Qu'avez-vous fait alors ?

— Alors ? eh bien, je retournai vers les chevaux, tandis que Kate, écroulée sur elle-même, ne cherchait même pas à me fuir. Du reste, pieds nus et les bras liés, elle ne pouvait aller bien loin et puis nous étions en plein Far West. Elle n'eut pas fait cent pas que je l'eusse rattrapée. Je pris sur mon cheval mon second lasso et je revins à Kate. — Pitié ! murmura-t-elle, Fred, ayez

pitié de moi ! Sans répondre, je déroulais ma corde et la lançai par dessus une branche d'arbre. Cela fait, je passais les chevilles de Kate dans le nœud coulant et tirais sur l'autre extrémité du lasso. En quelques instants, la jeune fille était pendue la tête en bas, à quelques pouces du sol. Je fixai soigneusement la corde au tronc de l'arbre et revenant à la patiente, je lui déliai les mains, puis, malgré sa résistance maladroite, je lui ôtai foulard et blouse. Enfin ! elle était nue ! nue comme Vénus...

— Sortant de l'onde ! acheva Betty en riant.

— Exactement ! et alors ce fut le plus beau. Je la dépendis immédiatement et la prenant par le poignet, je l'entraînai plus avant dans le bois. Je connaissais une petite clairière tout à fait apte à ce que je désirais. La malheureuse sanglotait et suppliait, mais en vain. Arrivé à l'endroit voulu, sans lui dire un mot, je l'attachai par les bras et le torse à un frêne d'environ cinq pouces de diamètre. Quand elle fut solidement attachée, la croupe et les jambes libres, je m'approchai d'elle et je me mis doucement à caresser ce beau corps de vierge offert à mes mains sans défense possible. Je la sentais se révolter à mon contact, frissonner, tendre tous ses muscles, mais tout cela vainement. Et maintenant, lui dis-je, tu vas subir la correction que je t'ai promise. Seulement, comme j'ai horreur des cris, tu m'excuseras de te bâillonner. Je le fis à l'instant même avec mon propre mouchoir et mon foulard, puis je saisis le fouet que je portais pendu à la ceinture comme tous les cow-boys. Je cinglai d'abord les mollets. Aux sursauts et aux gémissements qui me parvenaient, j'éprouvai une volupté indicible. Je voulais aller lentement, pour savourer ma vengeance, mais mon sang, battant plus fort dans mes artères, me contraignit impérieusement à quitter cette cadence lente et à multiplier mes cinglées. Cette croupe qui tressautait m'attirait. Je me mis à diriger mes fouaillées. Alors ce fut du délire. Je reverrai toute ma vie ces globes pâles, agités par une vie inconsciente et nouvelle. Je revois les hanches se tordant sous la douleur, le corps entier agité de frissons qui semblaient courir à fleur de peau. Les cinglées se suivaient rapides et soudain je m'aperçus que Kate ne réagissait plus. Je m'arrêtai en sueur.





La jeune fille s'était évanouie. Je la détachai et l'étendis sur l'herbe, attendant que d'elle-même elle revienne à la vie. Elle ne tarda pas du reste à reprendre ses sens. Dans mes bras elle fondit en larmes : Oh, que tu m'as fait mal ! gémit-elle. C'était la première fois qu'elle me tutoyait. Je la cajolais, la dorlotais de mon mieux, puis profitant de son abandon, j'en profitais pour risquer quelques caresses précises, que la pudeur, miss, m'interdit de vous spécifier. Alors, au lieu de la révolte à laquelle je m'attendais, j'eus dans mes bras soudain une amante voluptueuse. Quelques instants après... elle était femme, miss, grâce à moi !

— Et ensuite ?

— Ensuite, Miss, je n'eus plus jamais à subir sa mauvaise volonté. Deux ans durant elle a été ma maîtresse, si l'on peut dire, mon esclave caressante et soumise. Je n'ai plus eu à la frapper. Et puis j'ai quitté le pays. J'ai alors été engagé par le master. J'ai su qu'elle s'était mariée avec un brave homme, qui ne doit pas oser la battre et à qui elle doit en faire voir de belles ! Il paraît même qu'elle a des enfants !

— Epatante votre aventure ! J'aurais bien voulu vous aider à opérer !

— Peut-être, Miss, si vous me le permettez, vous aiderai-je ici à vivre de pareilles minutes ! ou presque ! en tout cas vous allez pouvoir vous faire la main sur cette paysanne !

— C'est juste ! quelle heure est-il ?

— Quatre heures moins dix !

— Alors, veuillez aller directement au kiosque, moi, je vais aller recevoir mon invitée ! Tout d'abord, vous ne vous montrerez pas. Mais si elle résiste tant soit peu, n'est-ce pas ?

— Oui, Miss, j'arriverai en renfort et je suis sûr qu'alors elle cédera sans aucun délai !

— Je dirai simplement : Fred, à vous ! et vous entrez immédiatement en action... énergiquement.

— N'ayez aucune crainte à ce sujet, miss Betty ! vous savez que mon concours vous est pleinement et complètement acquis !

— Vous êtes un précieux collaborateur, Fred !

— Votre confiance m'honore et je m'efforcerai à en être absolument digne toujours, Miss !

Ils se quittèrent, Fred Kensington se dirigeant vers le kiosque et Betty Compson vers la porte où la veille elle avait rencontré Bertine.

A peine avait-elle entr'ouvert la petite porte que la jeune paysanne apparut dans le sentier qui y aboutissait :

— Diable, tu t'es faite belle ! lui dit Betty.

— Dame, mam'zelle, faut bien faire honneur aux gens qui vous reçoivent ! seulement, faudra pas trop abîmer mes frusques si vous me mettez par terre !

— N'aie pas peur, petite ! du reste nous ne ferons pas cela ici, tu pourrais en effet te salir ! Nous allons aller au kiosque au fond du parc Là, nous serons tranquilles !

— Alors, mam'zelle, vous allez encore me donner la fessée ?

— Il me semble !

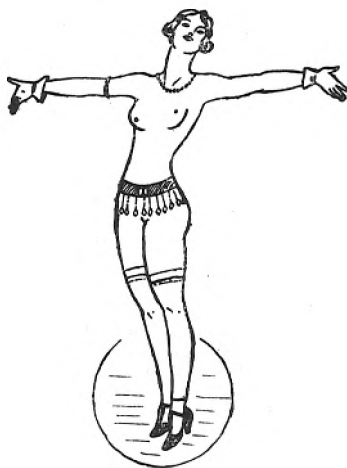
— Ça vous amuse donc ?

— Et toi ?

— Oh, une comme hier, ça fouette le sang ! A vrai dire, c'est pas désagréable ! et puis aussi, comme vous payez bien, on peut bien faire un petit sacrifice !

— Alors, viens.

La paysanne entra, Betty referma la porte et entraîna la Bertine vers le kiosque.



### CHAPITRE III

LES ÉTONNEMENTS DE LA BERTINE NUE. — BONNES CINGLÉES.

— MISS CRAVACHE. — LA VIRGINITÉ DE BETTY S'ENVOLE



INQ minutes après, Betty et Bertine parvenaient au kiosque. C'était un petit bâtiment surélevé, très quelconque formant une pièce hexagonale de cinq mètres de diamètre. Mais en quelques heures Fred l'avait transformé. Des rideaux masquaient les fenêtres, des tapis épais couvraient le parquet. Deux fauteuils, un sofa, deux tréteaux solides et sur le sofa deux cravaches et des cordes de diverses tailles. Sur une table lourde, en chêne, des foulards, un martinet, deux lassos. Au plafond trois poulies avec des cordes tombant de 1 m. 80 à 2 mètres du sol, une forte lampe électrique éclairait puissamment la salle, car, les rideaux tirés, le jour n'y pénétrait point. Dans le fond, une seconde pièce avait été aménagée en confortable boudoir. Partout autour de lourdes et épaisses tentures. Il faudrait crier bien fort pour être entendu de l'extérieur, pensa Betty, et encore faudrait-il que quelqu'un passât à ce moment-là à proximité. Allons, Fred est intelligent, mais où diable s'est-il niché ?

Elle fit entrer la Bertine étonnée du luxe de cette pièce et referma derrière elles et mît le verrou.

— Alors, mam'zelle, c'est ici que vous allez me fesser ?

— D'abord, tu vas perdre cette habitude idiote de m'appeler mam'zelle à tout instant ! c'est crispant ! répliqua Betty d'un ton dur qui fit tressaillir la jolie paysanne, car propre et soignée comme ce jour-là elle était jolie. Moins fine et moins racée, certes, que Betty, elle était plus

femme, plus pleine de formes, ses yeux noirs brillaient dans un visage bronzé, encadré de cheveux noirs coupés courts. Chaussée de bas de soie grise et de souliers Richelieu, elle offrait sous une jupe courte de très jolies jambes au regard de l'Américaine.

— Alors, comment je devrais vous appeler ?

— Tu m'appelleras : maîtresse !

— Maîtresse ? oh ça c'est drôle ! et elle éclata de rire.

— Oui, maîtresse, parce que chaque fois que tu viendras, tu me serviras comme une esclave et je te battraï comme telle si cela m'amuse ! tu seras largement payée, mais ici tu ne seras considérée en rien !

— Bien mam,... maîtresse !

— Allons, viens ici... bien... tourne-moi le dos !... tu as compris ?... oui, comme ça ! baisse-toi en avant ! relève ta jupe !... eh bien, quoi ? relève ta jupe !

— Oh, j'oserais pas !

— Comment tu n'oserais pas !

— Hier, vous l'avez fait vous-même, dame ! alors j'ai pas pu vous en empêcher ! aujourd'hui, je sais que vous payez, je vous laisserai faire, mais comptez pas que j'ose !

— Alors, suppose qu'avant de te battre je te demande de te mettre toute nue, le ferais-tu ?

— Sûrement que non !

— Et si je t'y mettais ?

— Je m'défendrais ! vous seriez peut-être la plus forte, mais j'aurais la conscience tranquille.

— Eh bien, vois-tu, je craindrais d'abîmer tes vêtements aujourd'hui ! alors je veux que tu te mettes toute nue avant de te fesser !

— Faudrait aussi sortir ma chemise et mes bas ?

— Oui !

— Eh bé, ça, j'veux pas !

— C'est ce que nous allons voir !

— Je vous préviens à l'avance, hein ? toute nue, si vous m'y mettez, ça va ! mais moi, pour le faire, j'veux pas ! et cette fois vous m'prendrez pas par surprise comme hier !

— Entendu !

— Alors, allez-y !

Narquoise, la Bertine attendait l'attaque de Betty. Celle-ci s'avança vers la paysanne. Elle tenta de lui prendre les mains, l'autre évita et dégagea ses poignets. Ce double mouvement avait amené les deux jeunes filles l'une contre l'autre. Ce que ne prévoyait pas la Bertine se produisit. Betty, d'un croc-en-jambe, l'avait fait choir et lui sautait dessus. Cette fois, l'Américaine triompha plus rapidement qu'elle ne l'eût cru elle-même et, quelques instants après, la paysanne était étendue sur le sol, les poignets liés derrière le dos et les chevilles solidement attachées ensemble. Betty se releva en riant de la mine déconfite de son adversaire sidérée.

— Alors, maintenant, Bertine, que vas-tu faire ?

— Oh ! j'suis pas encore toute nue !

Betty se souvint du récit de Fred. Elle pensa à appliquer la même méthode, avec quelques modifications que comportaient l'outillage dont son complice l'avait pourvue. Mais, comme elle ne pensait point y parvenir toute seule, elle appela : « Fred ! à vous ! » Un des rideaux de la pièce remua et Kensington, caché derrière, parut.

— A vos ordres, Miss !

— Oh ! fit la Bertine suffoquée, un homme ! j'veux pas être mise toute nue devant un homme ! j'veux pas ! j'veux pas !

— Est-ce que tu crois que je vais prendre ton avis ? répliqua Betty, énervée.

Les deux complices se regardèrent. Un sourire trouble erra sur leurs visages. Comme ils se comprenaient bien tous les deux et combien ils savouraient identiquement la révolte impuissante de leur victime ! Malgré son énergique résistance, la jolie paysanne fut mise à genoux et, tandis que Fred la maintenait, Betty lui dégrafait son corsage. Une chemisette rose parut, couvrant à peine le haut de la gorge, ferme et bien bombée. Ramené en arrière, le corsage découvrit des épaules admirables. Betty fit glisser les épaulettes de la chemise, les seins fermes parurent.

— Non ! non ! pas ça ! j'ai trop de honte ! gémit la patiente.

Betty, congestionnée, regarda Fred. Il était pourpre.

— Il faut lui délier les poignets ! dit-il.

— Alors, faisons vite !

Dès qu'elle se sentit dégagée, la Bertine tenta de se révolter. Mais courbée à terre, maintenue face au sol par Betty qui lui écrasait les épaules de ses genoux, elle ne put empêcher Fred de lui ôter complètement son corsage et de dégager ses deux bras des épaulettes de la chemise.

— Je la tiens, Miss, dit-il, veuillez me faire passer le nœud coulant qui pend à la poulie de droite !

Betty obéit et Fred fixa le nœud au poignet de la jeune paysanne, le serra, puis il pria l'Américaine de bien vouloir tirer l'autre extrémité de la corde. Betty obéit et Fred, se relevant d'un bond, alla prendre des mains de la jeune fille la corde qu'il tira vigoureusement. Brutalement, la Bertine fut soulevée par un poignet et remise debout, mais ses chevilles liées l'empêchaient de se tenir et elle pendit comme un pantin disloqué au bout de sa ficelle, soutenue par un bras.

Méthodiquement, Fred fixa la corde à un crochet scellé dans la muraille et qui autrefois avait dû être placé là pour fixer les embrasses des rideaux.

— L'autre bras maintenant ! dit Betty.

Et quelques instants après, le poignet gauche de la Bertine pris dans un autre nœud coulant, la paysanne se trouva pendue par les poignets, les pieds à quinze centimètres du sol.

— Maintenant, Miss, vous pouvez la mettre toute nue à votre convenance ! Si elle a une culotte, vous devrez lui détacher les chevilles !

— Je vais voir cela tout de suite !

La Bertine, honteuse de subir un pareil traitement, suppliait Betty de la battre tout de suite et de la laisser repartir au plus tôt, tout comme jadis la pauvre Kate avait vainement supplié Fred Kensington.

— Tout vient en son temps, répondit l'Américaine ; toute nue d'abord, la fessée ensuite !

Elle s'approcha de la suppliante. Elle en fit le tour, examinant cette beauté juvénile et, soudain, prise d'on ne sait quel vertige, après avoir caressé les seins offerts ainsi que deux beaux fruits mûrs, elle les baisa passionnément. Un désir inexprimable et malsain la fit frissonner. Alors, les mains tremblantes, cherchant sous la chemise rabattue les agrafes qui maintenaient la jupe de la Bertine, elle la détacha et la fit glisser à terre. Une culotte de même étoffe que la chemise était seule le dernier obstacle à la nudité de la pauvre fille qui pleurait maintenant de honte. Fred avait allumé un cigare pour se donner une contenance. Lui aussi, comme Betty, sentait monter en lui un désir fou, mais ce désir il le discernait de lui-même nettement. Sa passion longtemps contenue pour l'Américaine le secouait violemment.

Pendant ce temps, Betty avait délié les chevilles de sa jolie victime et nerveusement faisait glisser le pantalon et la chemise, ou du moins s'efforçait de le faire, mais la Bertine serrait convulsivement les cuisses et les genoux.

— Laisse-toi faire ! laisse-toi faire ! répétait Betty d'une voix rauque.

Mais l'autre, têtue, affolée par la présence de Fred, qu'elle voyait en face d'elle, résistait avec une énergie absolument désespérée et luttait silencieusement. Son joli bourreau s'énervait et n'arrivait pas à ses fins. Fred, charmé de cet affriolant spectacle, ne bougeait pas. Alors Betty aperçut le martinet. D'un bond, elle s'en saisit et d'un revers de bras cingla la croupe rebelle. La victime poussa un cri de stupeur douloureuse et convulsivement s'agita dans le vide. De lui-même, le pantalon glissa et la chemise suivit. La Bertine était nue, sauf la gaine grise des bas maintenus par des jarretières. Mais cette nudité suffisait à l'Américaine et à nouveau le martinet fouilla les fesses fermes et pâles y laissant des stries roses. Et, brusquement, elle se mit à frapper à coups secs et rapides tombant dru comme grêle sur la croupe largement offerte de la Bertine.

Il semblait à la malheureuse que chaque cinglée lui arrachait la peau et lui déchirait terriblement les muscles fessiers. Elle se mit à pousser des appels sourds et rauques, comme étouffés par les sanglots qui lui serraient la gorge. Ses membres, entre deux convulsions, étaient secoués de frissons. Parfois se tordant désespérément, elle paraissait se balancer au bout de ses cordes comme un acrobate à son trapèze. Betty lui allongea ainsi une douzaine de cinglées, puis, comme épuisée, elle se laissa tomber sur le sofa.

— Fred ! Fred ! murmura-t-elle, venez près de moi ! Qu'est-ce que j'ai, mon Dieu ! qu'est-ce que j'ai ?

En un clin d'œil, il était auprès de miss Compson.

— Oh ! dit-il, vous avez là fait un magnifique travail. Vous n'êtes plus miss Betty ! Non ! vous êtes miss Cravache !

Il l'enlaça. Betty, sans volonté, suivant les désirs imprécis de sa chair vierge, lui posa un long baiser sur les lèvres. Hâtif, Fred risqua des caresses précises, cherchant à la déshabiller et la jolie fille lui murmurait :

— Oui ! oui ! toute nue ! mets-moi aussi toute nue et tu me fesseras après !

Quelques instants plus tard, le désir de Betty s'accomplissait et, étendue à plat ventre sur le sofa, elle se laissait fesser à grandes claques, mordant convulsivement dans les coussins.

Puis Fred se jeta sur elle.

Et miss Betty, dans un rôle pâmé, fut faite femme.

Quand, dix minutes après, les amants revinrent à eux, Fred Kensington mesura l'énormité de son geste. Mais Betty se rhabillait silencieuse. Quand elle eut terminée, elle lui tendit la main :

— Aoh ! Fred, vous êtes un joyeux compagnon et un excellent amant ! Nous recommencerons, voulez-vous ?

— Oh, Miss !

— Alors, maintenant, détachez cette pauvre petite chose ! allez ! qu'elle se rhabille et donnez-lui deux cents francs au lieu des cent promis.

La Bertine n'en revenait pas d'une telle largesse. Elle empocha les billets bleus et quand elle fut prête à partir, elle se tourna vers Betty :

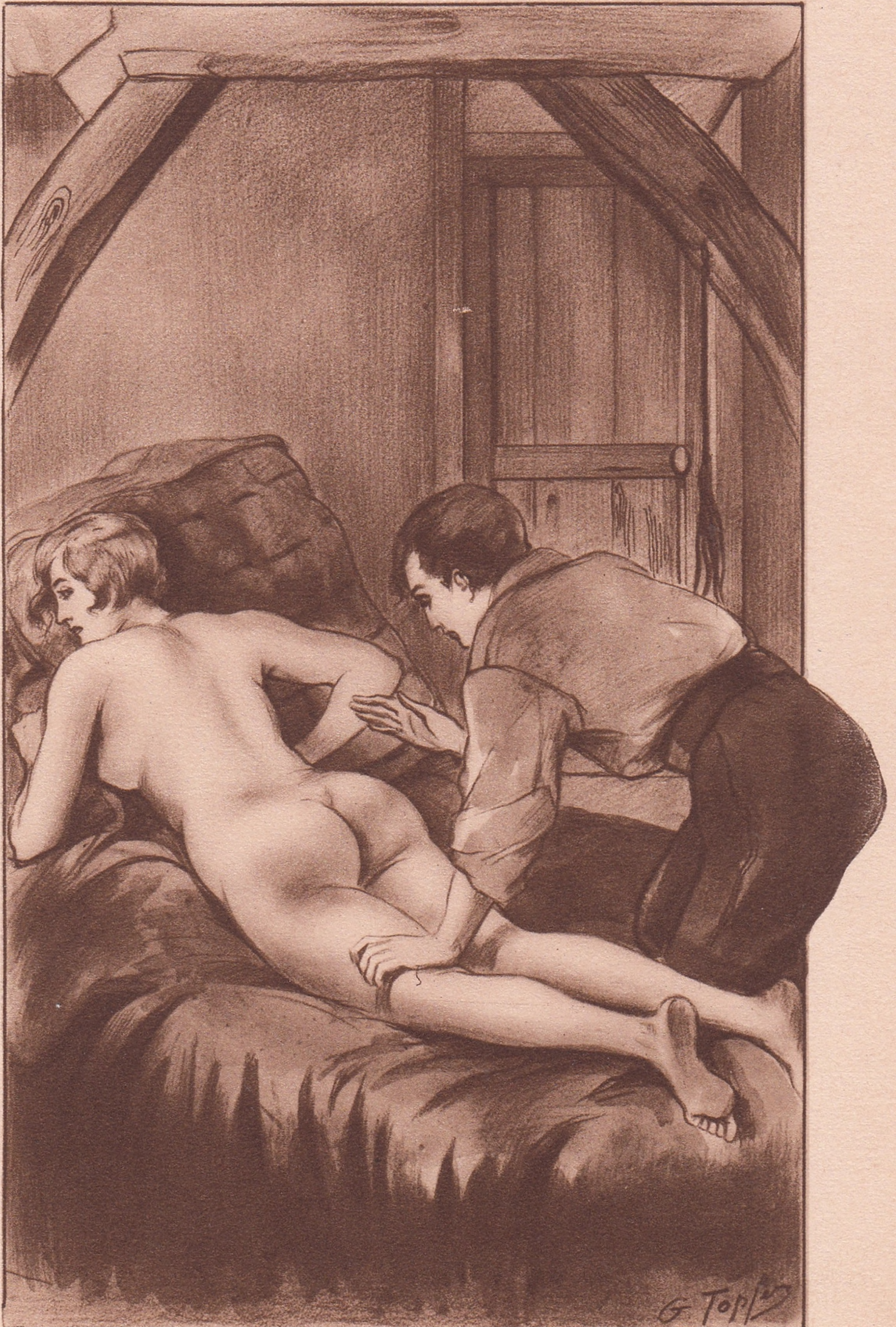
— Ah ! maîtresse, lui dit-elle, à ce prix j'serai vot' esclave toute fois qu'vous voudrez !

— Alors tu reviendras après-demain, au même endroit et à la même heure !

— Volontiers, maîtresse !

— C'est bon, va-t-en. Fred, vous allez la raccompagner.





## CHAPITRE IV

### LA COUSINE D'AMÉRIQUE. — DEUX RECRUES DE FRED KENSINGTON



QUAND ils furent partis, Betty alla s'asseoir dans un fauteuil. Il lui semblait qu'elle venait de tourner une page et d'achever un chapitre de sa vie. Ainsi follement, elle qui n'avait jamais cherché aucun hommage masculin venait, dans un rut bestial, de donner sa virginité à un homme qu'elle n'aimait pas, qu'elle ne pouvait pas aimer ! Ses sens surpris l'avaient jetée dans les bras du mâle.

Mais, malgré sa révolte de vierge à peine faite femme, elle n'éprouvait aucun regret, aucun remords. Et le plaisir d'avoir un amant était pour elle aussi grand que celui d'avoir en la Bertine une esclave. Pourtant, elle n'aimait point Fred Kensington ! non, de cela elle était sûre ! Il ne pouvait être aucunement question de cela entre eux. L'amour ? souvent Betty s'était demandé ce que cela pouvait être et maintenant elle se le demandait encore, plus qu'avant, peut-être même.

Si Fred souffrait, ou mourait, ou la quittait pour une autre, en aurait-elle un chagrin quelconque ? A cette question précise, son esprit répondait : non ! avec une déconcertante lucidité. Mais le désir en elle, renaissait au plus simple souvenir. Il l'avait appelée Miss Cravache ! soit, miss Cravache il y aurait, qui forcerait les hommages par les cinglées, hommages serviles des femmes, hommages sensuels des hommes !

— Miss Cravache ! dit-elle tout haut, décidément, je crois que ce nom m'ira bien ! très bien ! seulement, voilà ! il faudra le mériter ! et ce n'est pas entre la Bertine et Fred que je me bâtirai une renommée ! il va falloir trouver autre chose !... autre chose ? oui ! mais quoi ? eh, by devil ! je n'aurais aucun mérite si je le savais déjà ! aucun mérite ! il va falloir que j'amène ici des femmes, que je les dompte, que je les dresse ! la valetaille ? sans intérêt... non... aucun ! des amies ? ici ? je n'en ai guère et qu'y a-t-il comme jeunes filles aux environs ? quelle est celle qui me semble la plus intéressante ? que j'aurais le plus de plaisir à dompter ?

Betty Compson réfléchissait, passant en revue toutes ses relations, mais aucune des jeunes filles ne lui parut avoir un caractère assez veule pour se laisser dominer ou battre et, quand Betty rentra au château pour dîner, elle n'avait point encore fixé son choix.

Au milieu du repas, son père soudain lui dit :

— Hello, Betty ! une nouvelle ! yes ! grande nouvelle ! Nelly vient ici !

— Nelly ?

— Yes ! ta cousine ! tu sais, naturellement, son père, mauvaises affaires ! Krach ! ruiné !

— Oui, et alors ?

— Il m'a écrit : Fortune à refaire ! recommence tout business ! avec sa femme ! Nelly trop jeune et jolie pour être ainsi ennuyée par sa basse situation. Il demande je garde Nelly, trois mois, six mois, un an ! le temps remonter ! mon frère est un businessman ! Dans six mois, il aura son premier million. En attendant, je garde Nelly ! tu veux ?

— Mais, père, ce que vous déciderez sera parfait !

— Alors j'ai décidé !

— Quand ?

— Aujourd'hui ! j'ai câblé : all right ! j'avance dix mille dollars pour recommencer, intérêt six, envoie Nelly ! et voilà !

— Vous avez très bien fait ! Nelly me sera une campagne précieuse ! dit Betty avec un bien étrange sourire.

— Je pense Nelly sera ici dans quinze jours !

— All right, cher vieux papa ! je suis heureuse ! vous êtes le meilleur des pères... et des oncles !

— Je pense aussi ! dit Compson en riant.

Dès le lendemain, Betty fit préparer tout ce qu'il fallait pour recevoir au mieux sa cousine, une jolie blonde de dix-huit ans, très américaine, libre, sportive, très flirt, jolie autant que Betty, mais bien plus féminine. Elle aussi était une enfant gâtée, mais toujours dans leurs jeux d'autrefois Nelly avait subi l'ascendant de sa cousine Betty et elle lui obéissait au doigt et à l'œil, semblant trouver un extrême plaisir à demeurer l'ombre attentive et assidue de l'impérieuse Betty. Celle-ci pensa qu'en prenant la Bertine à ses gages et en achevant de dresser Nelly, elle aurait là deux aides précieuses pour ce qu'elle désirait réaliser, sans compter l'appoint de Fred qui ne serait certainement pas à dédaigner.

Elle eut deux ou trois nouvelles séances avec la Bertine et Fred, puis une dépêche annonça que Nelly avait quitté New-York pour le Havre. Alors Betty alla trouver son père et lui demanda avec un sourire qui repoussait toute tentative de refus :

— Hello, cher vieux pap ! avez-vous besoin de ces jours-ci ?

— Pourquoi ?

— J'aurai besoin !

— Longtemps ?

— Un mois !

— Long !

— Oh ! dear papa ! non ! Betty malheureuse sans cela !

— Alors ?

— Donne-moi Fred un mois ?

— Pourquoi !

— Courses à Paris et Londres !

— Quelles ?

— Secret !

— Beaucoup de plaisirs ?

— Oh, oui ! et nouveau sourire auquel jamais Compson ne résistait longtemps.

— Accordé ! fit-il.

— Vous êtes un exquis cher vieux papa !

— Non, je ne suis pas ! non ! je suis une vieille bête... et vous le savez, Betty ! et vous en profitez !

Une heure après, Betty mandait Fred dans le kiosque et lui donnait ses instructions. Quand il eut écouté et compris ce que la jeune fille lui demandait, il fit une grimace et dit : « Difficile, Miss ! »

— Alors, Fred, nous deux... fini !

— Non ! difficile, mais je ferai !

— Entendu, voici cinq cents dollars pour les frais !

Le soir même, Fred Kensington partait pour Paris exécuter les ordres mystérieux de Betty Compson. Puis, le lendemain, miss Cravache eut un autre entretien avec la Bertine, entretien au cours duquel les fessées n'intervinrent pas, mais où l'Américaine expliqua à la paysanne ce qu'elle attendait d'elle. S'étant mises d'accord, il fut convenu que la Bertine entrerait directement au service de Betty le surlendemain et qu'à dater de ce jour, elle habiterait le château même et cesserait d'être appelée la Bertine pour devenir Berthe, tout simplement. Et puis, les jours passèrent dans l'attente du retour de Fred et de l'arrivée de Nelly.

Un matin, deux télégrammes arrivèrent. Le premier pour M. Compson. Il lui avait été envoyé par Nelly, débarquée au Havre la veille au soir. Le second était adressé à Betty. Il contenait ces mots mystérieux pour tout autre que la jeune fille : « Aurai la paire. Demain soir au château. Respects. — Fred ».

Cette énigmatique dépêche sembla combler de joie la jolie fille et comme son père décidait d'aller à Paris au devant de sa nièce, Betty lui déclara :

— C'est une chose excellente, pendant ce temps j'achèverai de tout préparer ici !

— Tu ne viens pas avec moi ?

— Non ! j'aime mieux attendre ici ! Fred revient, les démarches dont je l'avais chargé ont réussi, il rentre demain, j'ai besoin de le voir immédiatement !

— Tu l'avais demandé pour un mois. Repartira-t-il ?

— Non, je ne crois pas qu'il soit nécessaire ! du moins tout de suite !

— All right !

Le jour suivant, le père de Betty partait pour Paris et vers 5 heures de l'après-midi, une femme de chambre se présentait devant la jeune fille, lui disant :

— Miss, monsieur Fred demande si Miss peut le recevoir avec les personnes qui l'accompagnent !

— Il est là ? déjà ?

— Oui, Miss !

— Alors qu'il vienne immédiatement.

Quelques instants après, Fred Kensington entra, suivi de deux jeunes filles. Après qu'il eut salué l'Américaine, il se tourna vers ses compagnes :

— Miss, je vous présente Mademoiselle Hélène Berlin, vingt ans, et sa sœur cadette de deux ans, Mademoiselle Raymonde.

Betty s'avança vers les jeunes filles et les dévisagea l'une après l'autre, lentement, attentivement. L'aînée, Hélène, était une jolie fille, bien moulée, à la poitrine peut-être un peu

forte. La jupe courte laissait paraître deux jambes bien faites, musclées, gainées par de jolis bas de soie noire. Elle était à peu près de la taille de Betty, blonde, le teint clair. C'était, au point de vue apparence de corps, une femme. La cadette formait avec elle un troublant contraste. Plus petite, mince, elle évoquait un troublant androgyne. Sa figure fine, encadrée de cheveux noirs, était d'un ovale très régulier dans lequel on ne voyait qu'une chose : d'extraordinaires yeux noirs, veloutés, étranges, trop grands presque. Mince avons-nous dit, c'était ce qu'il est convenu d'appeler une fausse maigre. De profil, un nez légèrement busqué accentuait le troublant de sa physionomie.

— Je suis heureuse de vous recevoir, Mesdemoiselles, dit enfin Betty. Monsieur Kensington a dû vous mettre au courant de ce que j'attends de vous ?

— Oui, Mademoiselle ! dit Hélène, tandis que Raymonde, de la tête, approuvait sa sœur aînée.

— Donc, Monsieur Kensington a dû vous dire que j'avais un caractère autoritaire, violent, étrange et bizarre. C'est bien cela, n'est-ce pas ?

— Oui, Mademoiselle, et il a ajouté que vous payez bien ceux qui vous servent !

— J'aime votre franchise, mademoiselle Hélène ! je paie bien, c'est exact ! les services que j'attends de vous ne seront pas ce que l'on appelle payés, mais largement rétribués ! vous saisissez la nuance ?... bien ! vous devez donc savoir qu'ici je mène une vie double. Le jour, je suis une miss quelconque, fortunée, capricieuse... Le soir, j'aime mener une vie d'autrefois. Je ne veux plus de serviteurs ! je veux des esclaves... des esclaves dans la plus large compréhension du mot ! on vous a dit cela ?

— Oui, Mademoiselle !

— Vous avez accepté devenir ces esclaves ?

— Nous n'avions pas le choix !

— Comment cela ?

— Plus de travail ! La misère menaçante avec son cortège de malheurs et de dégringolades. Osons dire le mot : crever de faim ou nous prostituer !

— Et encore, dit Betty, il n'est pas sûr que la seconde hypothèse vous eût mis à l'abri de la première !

— C'est ainsi que nous avons envisagé la chose, Raymonde et moi ! Alors les offres de monsieur Kensington ont été les bienvenues. La nourriture, le logement, un travail de quelques heures seulement, le soir, rarement dans la journée... une... rétribution large... pouvions-nous refuser ?

— Vous savez ce que vous risquez ?

— Monsieur Kensington nous a raconté l'histoire d'une paysanne dénommée la Bertine ! un derrière, Miss, peut accepter bien des choses avec de l'argent ! et être parfois battues nous semblera moins dur, certes, que de subir les exigences de mâles, parfois saouls, raccrochés sur le trottoir parisien !

— Mais vos familles ?

— Notre famille s'appelle l'A. P.

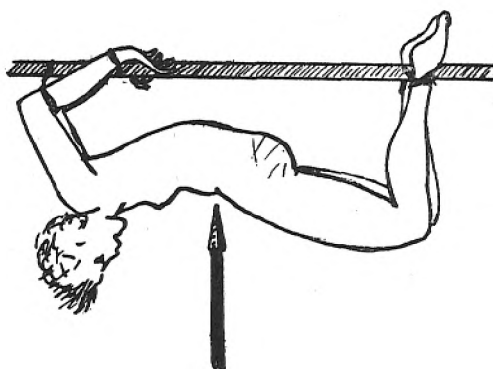
— L'A. P. ? qu'est-ce ?

— A. P. Assistance Publique, Mademoiselle !

— Bien... alors, monsieur Kensington, veuillez prier la première femme de chambre de conduire ces demoiselles. Elles voudront bien me retrouver ce soir, à huit heures, au kiosque ! ah ! un mot encore ! Le personnel du château ignore absolument ce qui se passe la nuit ou l'après-midi au kiosque ! Une indiscretion de l'une de vous entraînerait votre renvoi à toutes deux ! c'est bien compris, mesdemoiselles ?

— Oui, Mademoiselle, répondirent successivement Hélène et Raymonde Bertin.

— Fred, ces demoiselles logées, vous reviendrez me rendre compte du reste de votre mission ! allez !



## CHAPITRE V

### PREMIÈRES RECRUES. — DRESSAGE D'UNE ESCLAVE.

#### — CORSET ET TALONS HAUTS



FRED vint retrouver sa maîtresse pour, en effet, lui rendre compte de la façon dont il avait accompli avec succès la mission de racoler les deux jeunes filles comme esclaves.

— Après plusieurs jours d'hésitation, dit-il, je me sentais presque pris de découragement, quand une annonce dans un journal attira mon attention. Une jeune fille demandait du travail. Peut-être, ai-je alors pensé, que dans le malheureux bataillon de la misère, je trouverai ce que je cherche. Je mis à mon tour plusieurs annonces, j'écrivis à quantité de demandes d'emploi relevées dans les quotidiens. J'ai vu soixante-cinq femmes de dix-sept à trente-deux ans. Aucune ne consentait. Alors, je stationnais aux abords des bureaux de placement, je passai des heures dans les salles du Crédit Municipal. Et rien ! toujours rien ! quand, un matin, je remarquai deux jeunes filles, mises avec soin, mais dont les vêtements sentaient la misère. Elles se dirigeaient vers un bureau de placement. Quelques minutes après, ressorties avec une liste d'adresses, elles s'en furent à pied. Un pressentiment me guida, me poussant impérieusement à les suivre. Adresse par adresse, elles essayaient des refus et cela était visible à leur mine de plus en plus découragée. A midi, elles déjeunèrent sur un banc,

d'un petit pain. Je décidai de me risquer. Assis près d'elles, j'entamai la conversation. Je parvins à leur inspirer confiance. Un grand restaurant des boulevards nous accueillit. Vous trouverez la note acquittée avec le mémoire que voici et qui porte toutes mes dépenses.

— Approuvé sans voir ! dit Betty.

— Thanks ! je continue. Au dessert, je savais tout d'elles, leur misère, leur place perdue, leur jeunesse, leur inexpérience, leur affolement devant l'inévitable prostitution. Je pensai que c'était le moment de parler et j'ai dit : je connais une famille qui demande deux jeunes filles, nourries, logées, mille francs par mois chaque. Leurs yeux brillèrent. Pour elles, c'était la fortune. J'ajoutai encore qu'en plus des émoluments, il pouvait y avoir des primes. Je crois qu'à cette minute, elles se fussent données à moi toutes deux pour obtenir le poste. Peu à peu, je leur expliquai ce qu'on leur demandait, tel que vous m'aviez dit de leur dire : franchement, sans rien cacher. Tout plutôt que l'incertitude du lendemain, fut la réponse immédiate. Alors, je me suis occupé de monter leur garde-robe et j'ai exigé de les voir nues ! Elles sont parfaites. Cela n'a pas été très facile à obtenir, mais quand j'ai parlé de tout rompre, elles ont acquiescé et obéi avec beaucoup de honte, c'est vrai ! Leur garde-robe est montée selon vos instructions. Vous pourrez à votre volonté transformer vos esclaves en femmes du monde de notre époque, en Byzantines de l'Ancien Empire, en Grecques ou en Assyriennes !

— J'ai aussi l'intention, dit Betty en riant, de les habiller en femmes nues !

— Et ce ne sera pas désagréable à voir, Miss ! J'ai aussi pensé aux corsets et aux bottines !

— Parfait, Fred, vous êtes un cher vieil ami précieux ! vous serez récompensé !

— La meilleure récompense pour moi est votre satisfaction !

— Qui est aussi un peu la vôtre, n'est-ce pas ?

— On ne peut rien vous cacher ! Et puis si réellement vous êtes satisfaite...

— Really, je suis !

— Alors, peut-être permettrez-vous à votre serviteur d'oser penser à quelque chose...

— Pas ici, Fred, là-bas, dans le kiosque, je serai encore à vous ! et tout dépendra de vous pour que cela soit... souvent !

Les yeux à demi-couverts par ses longs cils, elle le regardait avec une douceur perverse. Fred lui prit la main et la baisa.

— Miss, je suis le premier de vos esclaves ! ordonnez, j'obéirai !

— Bien ! dans une demi-heure, Berthe et les jeunes filles dans le kiosque, puis vous viendrez me chercher ! Ah ! au fait, tous les bagages dans le kiosque, n'est-ce pas ?

Fred s'inclina et se retira.

Betty seule revêtit son costume de cheval, hautes bottes vernies et lacées, moulant sa cheville et sa jambe nerveuse, culote flottante, chemise de soie largement échancrée. Puis, tête nue, elle s'en fut au kiosque, précédant de quelques minutes Berthe et les jeunes filles, mais précédée de Fred qui avait tenu à jeter lui-même un coup d'œil sur le kiosque afin de voir si tout était en place. Betty, voyant les bagages dans un coin pria son complice d'en retirer diverses choses qu'il avait rapportées de Paris et, comme on entendait dans l'allée voisine les pas des jeunes filles, Betty s'assit sur son fauteuil surélevé comme une reine sur son trône.

— Maintenant, Fred, dit-elle, faites entrer mes esclaves !

Précédées de Berthe, Hélène et Raymonde Bertin pénétrèrent. Immédiatement, Fred referma la porte derrière elles. Berthe vint se mettre à droite de Betty, demeurant debout près de sa maîtresse et Fred se tint à gauche. Tout ce qui allait se passer était réglé d'avance et Berthe comme Fred savaient très exactement quel rôle ils allaient avoir à jouer.

Betty prit la parole.

— Mesdemoiselles, il est bien convenu, n'est-ce pas ? que vous avez entièrement accepté mes conditions à vous soumises par Monsieur Kensington ?

— Oui, Mademoiselle !

— Je tiens à vous prévenir que de mon côté, j'exécuterai scrupuleusement le contrat verbal qui nous lie et que vous trouverez près de moi de gros avantages d'argent et qui sait ! peut-être même une véritable volupté à me seconder un jour. Dès à présent, abdiquez-vous entièrement toute volonté entre mes mains ?

— Oui, Miss ! dit Raymonde.

— Et vous ?

— Oui, également ! dit Hélène.

— En ce cas, nous sommes d'accord ! dès cette minute, il n'y a plus ici d'employés et de patronne. Il y a deux esclaves et leur maîtresse ! vous me donnerez désormais ce nom et il y aura cinq coups de cravache pour celle qui l'oubliera ! D'autre part, je tiens à savoir si en vous engageant, je ne suis pas volée quant à la qualité physique de vos corps. Vous paraissez bien faites, Monsieur Kensington l'affirme, lui qui vous a vu entièrement nues.

A ces derniers mots, les deux sœurs rougirent jusqu'à la racine des cheveux. Le souvenir de leur totale nudité offerte aux regards de l'Américain n'était guère pour elles un agréable souvenir et Betty sentit sous ses yeux les deux sœurs frissonner de honte.

— Mais, je suis, comment dites-vous ? ah, oui, comme saint Thomas ! oui ! je ne crois que ce que moi-même je puis voir. Vous allez donc vous déshabiller l'une après l'autre. Je veux moi aussi me rendre compte !

— Ici ? demanda Hélène ?

— Oui, ici et de suite ! vous la première ! Quant à votre sœur, on verra ensuite. Fred, faites ce que je vous ai dit.

Avant que les jeunes filles interloquées aient pensé à ouvrir la bouche pour protester, Berthe s'emparait d'Hélène et la solide paysanne lui tordait les poignets, les lui maintint derrière le dos. Fred s'était emparée de Raymonde et lui passait les menottes aux mains et des entraves aux pieds, puis il l'étendait, impuissante, aux pieds de Betty. Dans le sol, deux anneaux. A ces anneaux, l'Américaine attachait les poignets et les chevilles de Raymonde. Réduite à la plus complète impuissance, la pauvre ne pouvait que suivre des yeux ce qui allait advenir de sa sœur aînée. Raymonde, réduite, Berthe avait lâché Hélène et immédiatement la voix autoritaire de Betty s'élevait.

— Hélène, ôtez votre blouse ! je vous préviens, Fred et Berthe munis de cravaches, vont au besoin vous stimuler.

La victime jeta un regard autour d'elle et vit effectivement les deux gardes de Betty armés de cravaches. Elle refoula sa révolte, pensa que cette honte serait moins dure que la misère et, refoulant un sanglot, obéit. Elle apparut en chemise de soie rose, empire, et ses seins fermes et bien prononcés gonflaient l'étoffe légère. Les pointes dures marquaient le tissu. Les épaules rondes et les bras bien faits charmèrent les regards de Betty. A nouveau la jolie Américaine connut en elle le frisson voluptueux qui l'avait étreinte quand elle s'était donnée à Fred. Elle réagit, voulant prolonger l'épreuve d'Hélène et savourer son illusion de maîtresse antique.

— Ote ta jupe, esclave !

Hélène se détourna pour qu'on ne la vit point rougir et obéit avec lenteur. La jupe dénouée ne fut plus qu'une petite loque autour des minces et élégantes chevilles. Berthe ramassa la jupe et la blouse et alla les poser sur une chaise.

Hélène n'avait plus sur elle qu'une culotte-combinaison. Une ceinture, que l'on devinait par les jarretelles apparentes, lui prenait la taille. Les bas de soie gris montaient, très tirés jusqu'à mi-cuisses.

— Ote ta ceinture et déchausse-toi !

De plus en plus lentement, la jeune fille se dévêtait, cherchant à retarder la minute où elle se trouverait nue aux yeux de tous, pensée qui lui était atrocement pénible, car là, elle sentait plus amèrement sa déchéance. Mais tout a une fin et elle se redressa Berthe à nouveau rangeait les effets retirés. Gênée des regards qui l'effleuraient, Hélène refoulait avec peine sanglots et larmes de honte. Elle se tenait debout, droite, adorablement gauche et émue. On voyait sa poitrine se soulever rapidement. Betty, dont les tempes bourdonnaient, prolongeait le silence redoutable et l'incertitude de sa victime.

— Tu n'es qu'une esclave, dit-elle enfin, et une esclave doit être matée. Mets-toi à genoux et viens à genoux baiser mes pieds !

A cet ordre imprévu, Hélène se cabra :

— Moi !

Betty fit un signe à Fred et à Berthe.

Sifflantes, deux cravaches cinglèrent la croupe d'Hélène qui bondit en avant, hurlant et portant ses mains à ses fesses.

— Lâches ! lâches, cria Raymonde se débattant dans ses liens.

— Tout à l'heure ! lui jeta Betty, tout à l'heure ! je ne t'oublierai pas !

Déjà Fred relevait le bras.

Hélène éclata en sanglots et s'agenouilla, puis se traînant vers sa dominatrice, vint poser ses lèvres sur la pointe de la botte vernie.

— Très bien, esclave ! comme j'ai puni ta révolte, je veux récompenser ta soumission. Relève-toi !

Hélène, le visage couvert de larmes, obéit.

— Fred, tu remettras cinquante francs à l'esclave. Et toi, Hélène, pour achever de te récompenser, je t'autorise maintenant à faire triompher ta beauté ! Ote ta chemise et montre-nous ta nudité ! Renouvelle pour nous le geste de Phryné ! allons ! vite, ou gare la cravache !

D'un geste rapide, se retroussant, elle ôta sa chemise et la tendit à Berthe.

Alors Betty la fit se retourner. Les fesses larges et fermes étaient marquées par les deux cinglées. Elle dut marcher, s'agenouiller, se coucher, se relever. Pendant un quart d'heure, l'Américaine se joua d'elle et de sa honte. Enfin, l'ayant priée de s'approcher, Betty, comble de détresse pour l'infortunée, se mit à la palper et à l'examiner, comme un maquignon examine et palpe un animal qu'il veut acheter. Fred et Berthe furent invités à en faire autant et Hélène frissonna de révolte au contact des mains de Kensington, caressant sa juvénile poitrine.

— Maintenant, nous allons t'habiller à notre fantaisie, dit Betty. Allons, Berthe, le corset !

Berthe et Betty gagnèrent le jeune corps, à même la peau, d'un de ces antiques instruments de torture élégante que nos grand-mères portaient et dont les générations de la guerre se sont affranchies. Fred fut invité à en serrer les lacets. Il y mit du reste une énergie



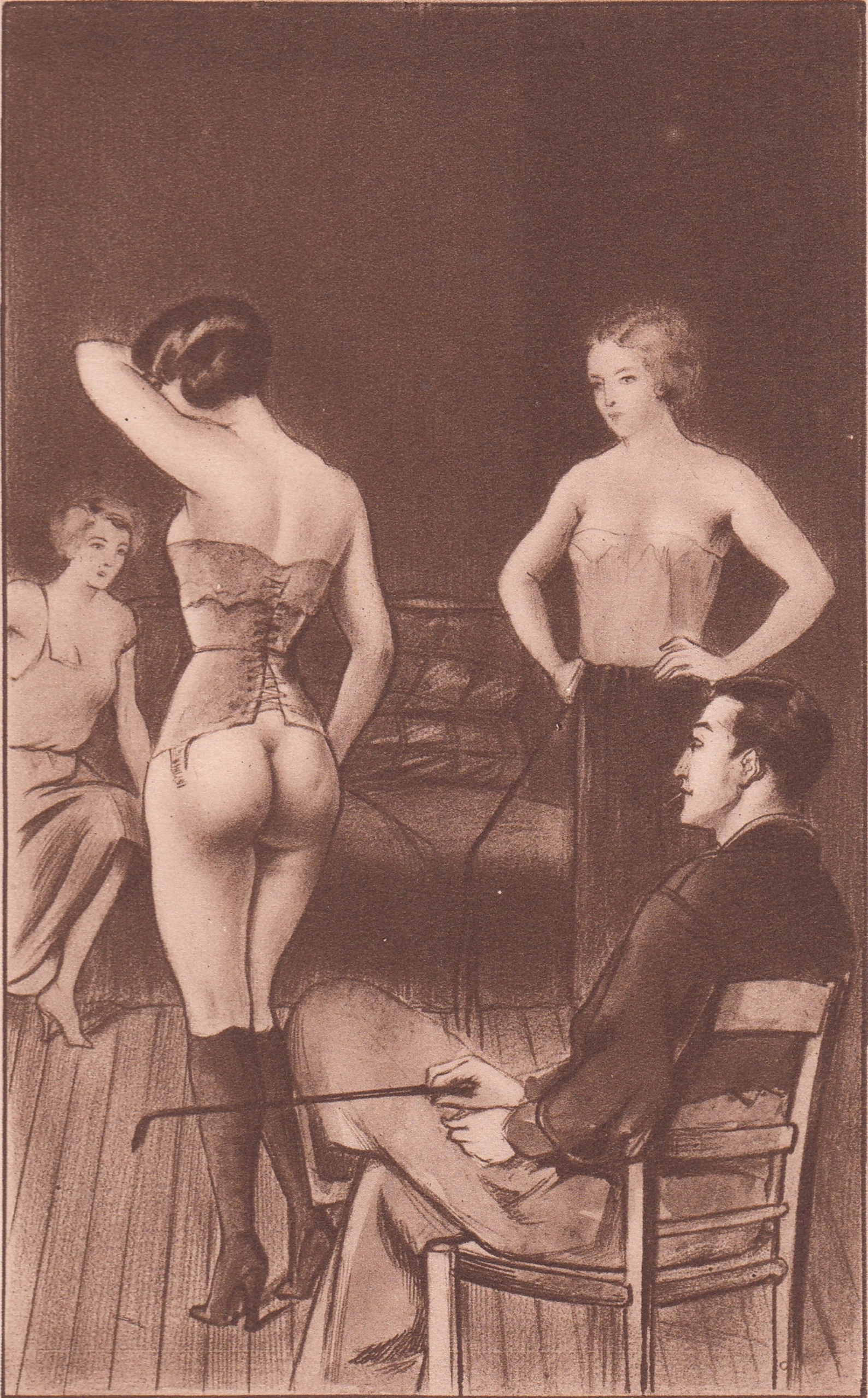
sauvage et la pauvre Hélène pensa étouffer quand elle fut ainsi serrée et boudinée. Mais alors on eut pu presque prendre sa taille à deux mains. Sa croupe jaillissait en arrière comme une monstrueuse fleur de chair, et sa poitrine, plutôt développée, remontait élargissant le buste, marquant davantage ainsi la minceur artificielle de la taille.

Puis Hélène dut s'asseoir. Inhabituée à ce genre de torture, subie jadis par tant d'élégantes, elle avait peine à se mouvoir. Berthe et Fred la chaussèrent, omettant volontairement les bas. Bientôt, elle eut les jambes gainées par les tiges des hautes bottines en chevreau glacé qui montaient à quelques centimètres à peine du genou et dont les talons avaient près de huit ou neuf centimètres de haut.

Quand, durant quelques minutes Betty eut joui de la gêne de la pauvre à évoluer sous ses yeux ainsi vêtue, elle lui dit sérieusement :

— Ah ça, Hélène, est-ce que tu te moques de moi ?

— Oh, Miss... Maîtresse... pouvez-vous croire ?



— Alors pourquoi ne te tiens-tu pas très droite ?

De toute évidence, la jeune fille ne pouvait, enserrée et chaussée comme elle était, prendre une attitude très droite, le corset lui-même lui arquant les reins.

— Allons, il faut que je te dresse mieux ! Fred cette fille au poteau !

Dans un angle du studio se trouvait effectivement un poteau de bois solidement fixé au sol. Aidé de Berthe, l'Américain entraîna la jeune fille et l'adossa au pieu. Ils l'y attachèrent d'abord par la taille. Ensuite des liens lui enserrant les bras les lui ramenèrent en arrière et les fixèrent au poteau. Les poignets à leur tour furent liés. Ainsi la malheureuse, redressée vigoureusement offrait sa poitrine, déjà remontée par le corset, de la plus savoureuse façon.

Pour achever d'immobiliser la pauvre jeune fille, ses chevilles à leur tour connurent les liens.

Une heure durant elle demeura ainsi, tandis que Betty et ses complices parlaient entre eux de choses diverses.

— Miss, dit soudain Fred, il est temps je crois de regagner le château. C'est le moment de se mettre en tenue pour le repas du soir !

— Exactly right ! répliqua la jeune maîtresse, veuillez détacher Raymonde !

Délivrée de ses liens, elle voulut invectiver Betty. Deux cinglées sur les mollets changèrent sa révolte en larmes. Elle dut demander pardon à l'Américaine et la remercier de vouloir bien s'occuper de corriger son mauvais caractère.

Betty lui fit un petit sermon pour lui prêcher la résignation et l'obéissance en le terminant par les pires menaces.

Terrifiée, se demandant réellement en quelles mains elle était tombée, la pauvre Raymonde ne sut que répondre, mais des larmes gonflaient ses paupières.

— Maintenant, Fred, repris miss Compson, veuillez, je vous prie, détacher cette pauvre Hélène qui doit s'imaginer que nous l'oublions !

Fred obéit et poussa la jeune fille délivrée de ses liens vers Betty qui l'attendait. Alors elle reçut l'ordre de remettre ses vêtements. Avec beaucoup de peine, elle parvint à obéir. Il était visible que corset et talons trop hauts la gênaient horriblement. Mais cela même plaisait à Betty et à Fred.

— Nous allons maintenant rentrer, dit Betty. Toi, Hélène, jusqu'à l'heure du coucher, tu demeureras ainsi et ce soir, quand j'irai moi-même me coucher, tu me serviras de femme de chambre, c'est compris, n'est-ce pas ?

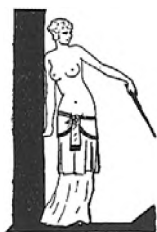
— Oui... maîtresse ! répondit la jeune fille complètement vaincue.



## CHAPITRE VI

SAPHISME. — PRÉPARATIFS. — L'ARRIVÉE DE NELLY.

— ÉCHANGE DE SOUVENIRS. — ÉTONNEMENTS DE NELLY. — MENACES.



E soir même, Hélène attendait Betty dans la chambre de cette dernière, dans la tenue que sa maîtresse lui avait imposée. Peu à peu, elle s'était faite à se sentir emprisonnée par un corset trop serré, mais les hauts talons de ses bottines la gênaient considérablement dans sa marche. Néanmoins la générosité pécuniaire de l'Américaine lui faisait prendre son mal en patience, et tout en l'attendant elle faisait déjà des projets d'avenir. Sa sœur et elle n'auraient probablement pas de difficulté à amasser un petit pécule et cela valait bien quelque gêne dans l'accoutrement, voire même quelques fessées. Elevée fort à la dure, Hélène pensait s'en tirer très bien. Puis quand la somme économisée serait rondelette, elles pourraient, Raymonde et elle, retourner à Paris, peut-être même s'y établir en achetant un petit commerce de dames et alors le mari désiré apparaîtrait certainement. Avec ses exigences et ses vices, la jolie transatlantique jouait auprès d'elles le dieu de la Providence et du bonheur futur.

La jeune fille se voyait déjà dans sa maison, recevant ses clients : ce sera tout pour aujourd'hui, Madame ? Merci, Madame ! Elle riait tout bas à ces idées.

Brusquement la porte s'ouvrit et Betty parut, la cravache à la main, suivie de Berthe. Malgré elle, Hélène frémit dans l'envol subit de ses rêves d'avenir. En attendant la maîtresse était là avec ses idées hurluberlues et ses hautaines volontés. Machinalement Hélène s'inclina devant elle.

— A genoux ! ordonna Betty d'un ton rude et cassant, n'admettant aucune hésitation dans l'obéissance à l'ordre donné d'une telle voix.

Hélène obéit immédiatement et son geste amena un sourire sur les lèvres de l'autoritaire Américaine. Quelques secondes elle jouit de l'humiliation de son esclave et se décidant à rompre le silence, se retourna vers Berthe :

— Je crois, dit-elle à cette dernière, que je n'aurai pas besoin ce soir de ton intervention. Reste cependant à proximité et tiens-toi prête à venir à mon premier appel au cas, que je crois improbable, où cette fille aurait des velléités de résistance !

Berthe s'inclina et se retira.

Alors Betty voulut bien se souvenir que la jolie Hélène était prosternée à ses pieds, tremblante.

— Lève-toi, lui commanda-t-elle, lève-toi et laisse-moi faire à ma guise. Après, je te demanderai de me servir de femme de chambre !

Inquiète au sujet de ce qui allait advenir, Hélène se releva et se tint immobile devant sa maîtresse.

— Tu es jolie, lui dit celle-ci, et si je me sentais des instincts lesbiens, je crois que je chercherais la volupté dans tes bras ! mais ce soir, il me semble que cela ne me dirait pas grand'chose ! au reste, ta sœur me paraît plus mystérieusement troublante ! elle est... comment

dirais-je ? oui, une androgyne proéminente ! yes ! c'est tout à fait cela, indeed ! Il faudra que je vous dresse à me donner ce spectacle ! vois-tu cela, esclave ? les sœurs-amantes ! quel beau sujet ! quel titre ! Enfin nous verrons !

Et malgré ses paroles, elle enlaça sa prisonnière volontaire, lui mettant les bras autour du cou et se frôlant à elle comme une chatte voluptueuse.

— Embrasse-moi !... non ! pas comme cela ! sur les lèvres ! allons, petite sottise !... sur les lèvres ! je veux !

Hélène n'osa résister. Leurs bouches s'unirent et si pour la Française il n'y eut qu'une impression de dégoût, du moins la hautaine maîtresse y trouva-t-elle un inavouable plaisir qui la fit intensément frissonner. Tremblante, elle dégrafa le corsage. Sa main caressa les seins menus, puis ayant fait asseoir Hélène, elle se mit à la frôler par tout le corps de ses doigts frissonnants et agiles. Sa main s'attardait tout particulièrement sur les jambes, gainées de cuir verni. Ce contact la faisait frissonner d'aise, hérissant tous les poils de sa chair.

La gorge sèche elle se sentit prise de désirs inassouvis.

Alors, rapide, elle se déshabilla elle-même et rappelant Berthe, elle contraignit Hélène, aidée en cela par la paysanne, à remplir auprès d'elle le rôle d'amant caresseur.

Puis épuisée, deux heures après, elle renvoya l'esclave et Berthe, après avoir ordonné :

— Demain toute la journée, repos pour Hélène. A quinze heures Raymonde m'attendra au kiosque avec Fred Kensington et Berthe !

Mais le dressage de Raymonde devait recevoir un sursis. Comme Betty achevait de déjeuner en tête à tête avec Fred Kensington, on lui apporta une dépêche de son père, lui annonçant pour le soir son arrivée avec Nelly.

Betty décommanda Raymonde et pria Hélène de venir la rejoindre dans son boudoir. Quelques instants après la jeune fille arrivait :

— Vous m'avez fait appeler, maîtresse ?

— Oui ! voici ! Tu es une esclave docile et je crois que nous nous entendrons bien, puisque tu te plies à mes volontés et ne résistes point à mes caprices, du moins sans trop de difficultés, je l'ai bien vu hier où après une minute de révolte tu as compris ton rôle !

— Vous m'avez engagée pour cela !

— Je sais ! mais tu aurais pu résister longuement et être plus dure !

— Ma sœur sera peut-être moins souple !

— C'est parfait pour moi et dommage, oui, très dommage pour ses fesses, mais ce n'est pas pour te parler d'elle que je t'ai fait venir.

— Je vous écoute, maîtresse !

— Assieds-toi là près de moi !

Quand Hélène eut obéi, la jolie Américaine reprit en ne la perdant pas du regard :

— Ce soir arrive ici une de mes cousines. Elle est jolie et jadis quand, enfants, nous jouions ensemble elle m'obéissait en tout. Depuis elle a pu changer. Il faut, tu m'entends bien, il faut qu'elle redevienne ce qu'elle était. Je veux qu'elle soit mon esclave !

— Je vous le souhaite de tout cœur puisque cela peut vous être agréable.

— Tu peux faire plus que de le souhaiter.

— Moi ?

— Oui ! tu peux m'aider !

— Si vous croyez cela, maîtresse, mon concours vous est tout acquis !

— Es-tu vraiment sincère ?

— Pourquoi ne le serais-je pas ?

— Soit ! Te plairait-il d'être adjointe à Berthe pour m'aider à la mater ? car au début, du moins, il serait peut-être trop impudique d'employer Fred Kensington !

— Pourtant pour nous vous n'avez pas hésité à recourir à son aide, maîtresse !

— Ce n'est pas la même chose. D'abord il me fallait deux aides et je n'avais que Berthe ! ensuite vous étiez consentantes à tout, sauf à la perte de votre virginité ! est-ce vrai ?

— Oui, maîtresse !

— Du moment que Fred n'y touchait pas, je pouvais donc librement lui demander son concours !

— C'est exact !

— Pour Nelly, il faut que j'arrive au même résultat. Mais là, elle n'est pas volontaire et si, ce qui peut être à craindre, elle a des envies de liberté, seules des mains de femmes seront supportables pour elle. Elle résistera moins devant son sexe que devant un homme dont la présence pourrait l'inciter à une bruyante révolte, voire même tout faire manquer. Tu me suis ?

— Oui, maîtresse !

— Veux-tu donc devenir ma seconde aide avec Berthe ?

— Cela me paraîtra nouveau !

— Seulement voici, n'oublies pas qu'alors tu demeures quand même et encore mon esclave ! Ce que tu feras pour moi te sera supplémentairement payé ! acceptes-tu ?

— Avec joie !

— Alors, dans ce cas, c'est parfait. Tu peux te retirer ! je compte sur toi...

Hélène salua humblement sa maîtresse et quitta la pièce. Betty fit alors appeler successivement Berthe et Fred et les mit au courant de ce qu'elle avait décidé, puis comme elle se sentait très nerveuse, elle pria Kensington de demeurer auprès d'elle et de lui donner une nouvelle leçon d'amour expérimental. Fred n'eut pas besoin d'être supplié pour obéir. Betty était trop jolie et payait trop bien pour qu'on puisse seulement penser à lui résister quand il était question de choses aussi agréablement voluptueuses.

Les amants venaient à peine de terminer leurs ébats et de se rhabiller, quand Berthe vint annoncer que M. Compson et Miss Nelly arrivaient à l'instant.

Rouge encore de plaisir, Betty se précipita au devant de son père et de sa cousine. Après les embrassades et les effusions, la jeune fille s'empara d'autorité de sa cousine et la conduisit elle-même à la chambre qu'elle devait occuper et qui était voisine de la sienne, communiquant même par une porte jusque là condamnée et que Betty avait fait rouvrir pour la circonstance.

Puis elles descendirent et on servit le thé. Du moins on l'apporta, accompagné d'eau chaude, de rôties et de beurre.

— Nelly, ma chérie, veux-tu me servir ? demanda Betty.

L'interpellée regarda sa cousine avec étonnement. Il lui semblait que pour ce faire la femme de chambre eut pu suffire. Puis, amusée, elle se leva, servit sa cousine et lui beurra ses toasts.

— Toujours aussi autoritaire, Betty ?

— Toujours, Nelly, toujours ! plus que jamais !

— Te rappelles-tu quand nous jouions ? tu voulais toujours commander !

— Et tu m'obéissais toujours ! je n'ai pas changé ! et toi ?

— Ça dépend ! j'ai aussi maintenant mon petit caractère parfois !

— Et tu n'obéis plus ?

— Ça dépend !

— Et moi, m'obéiras-tu encore ?

— Tu sais bien que pour toi, je n'ai guère changé !

— C'est heureux ! dit Betty.

Nelly éclata de rire.

— Heureux ? pourquoi ? à présent que nous ne sommes plus des enfants, il n'y aurait rien d'étonnant à ce que nous eussions changé l'une et l'autre !

— Cela me déplairait au plus haut point ! Plus que jamais je veux qu'on m'obéisse ! Tiens, finis ton thé et viens avec moi ! je vais te donner immédiatement la preuve que j'ai dressé mon monde !

Curieuse, Nelly se hâta de terminer, pressée de voir quel dressage avait été fait par sa cousine.

Elles s'en furent au kiosque. Fred, Berthe et Hélène, sérieusement chapitrés tous les trois attendaient.

— Nelly, ma chère, dit Betty, je te présente Monsieur Fred Kensington, mon bras droit ! Berthe, chef de mes esclaves et Hélène, ma principale esclave !

— Esclave ! Esclave ! qu'est-ce que tu veux dire ?

— Tu vas voir ! Hélène, approche. Qui suis-je, moi, Betty Compson ?

— Ma maîtresse !

— Et toi, qui es-tu ?

— Ton esclave obéissante et dévouée !

— Et toi, Berthe, qui es-tu ?

— Ton esclave, maîtresse !

Nelly les regardait, les yeux écarquillés, n'en croyant pas ses oreilles. Des esclaves ? en France ? et des esclaves qui reconnaissent leur état, sans hésitation ! elle n'en revenait pas. Betty la tirait de son étonnement.

— Nelly, crois-tu qu'une esclave puisse résister à sa maîtresse ?

— Apparemment non, puisqu'elle est esclave, mais ce qui me dépasse, c'est que tu en aies !

— Hélène, lève tes jupes ! je veux voir ta croupe !  
 Malgré sa répugnance à obéir devant Fred, la jeune fille obéit.

— Tu vois qu'on obéit sans hésitation. Hélène, que fait ta maîtresse quand une esclave refuse d'obéir, ou hésite à le faire ?

— Tu prends ta cravache et tu frappes ou bien tu fais frapper par mister Kensington !

— Hein, Nelly ! qu'en dis-tu ?

— J'en suis éberluée !

— Veux-tu voir mon esclave toute nue ?

— Toute nue ?

— Oui !

— Devant Monsieur Kensington ?

— Puisqu'il est là !

— Mais la pudeur ?

— La pudeur de qui ?

— Mais... de cette jeune fille ? dit-elle en désignant Hélène.

— Est-ce que tu crois que je m'en soucie ?

— Pourtant, si la fantaisie me prenait de te voir toute nue ici, est-ce que toi, Nelly, tu ne m'obéirais pas ?

— Ça non, par exemple !

— Eh bien, crois-moi, je le regrette, parce qu'il faudra que tu fasses comme les autres et que tu plies !

— Moi ?

— Toi la première ! tu sais que Betty aime à être obéie, n'est-ce pas ? alors puisqu'autrefois tu le faisais, tu le feras encore ! Maintenant plus que jamais et si tu résistes...

— Si je résiste ?

— La cravache... comme pour les autres !



## CHAPITRE VII

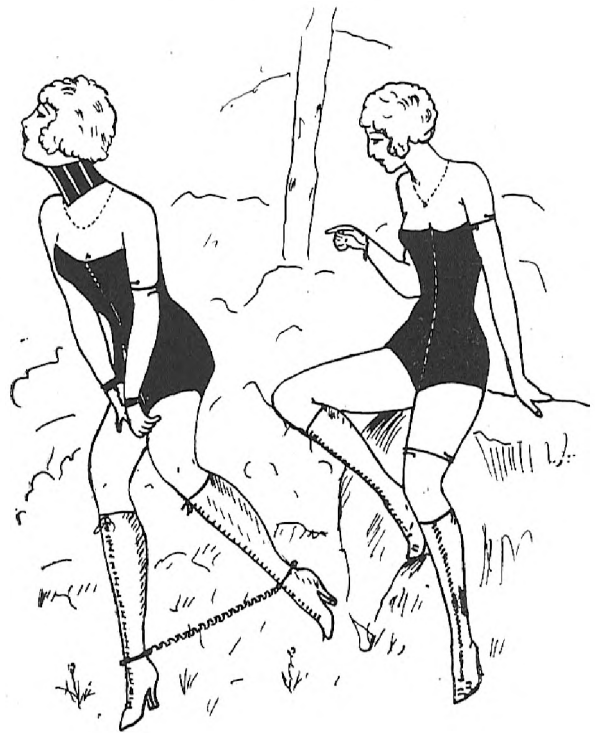
RAYMONDE DRESSÉE. — LE DÉSHABILLAGE SOUS LA CRAVACHE.

— VOICI NELLY ! — NELLY PRISE AU PIÈGE.

**H**UIT jours passèrent sans que Betty revint auprès de sa cousine sur la question des esclaves. Elle comprenait que Nelly n'oublierait pas de sitôt la scène et que ses paroles se graveraient en son esprit avec une violence qui tournerait à l'obsession. Et c'était cela qu'elle désirait. Il fallait que Nelly lui en parlât la première.

Jamais plus elle ne l'avait ramenée au kiosque et du reste, il n'y eut durant ces huit jours aucune séance de dressage. Betty voyait seulement de temps à autre Fred Kensington et leurs rencontres se terminaient toujours par une séance de volupté.

A plusieurs reprises, Betty s'était amusée à se dévêtir comme Hélène et comme elle à ne garder comme vêtement qu'un corset noir très serré et de hautes bottines montantes. Elles allaient ainsi dans les coins les plus éloignés du parc, mais Hélène avait les chevilles entravées par une chaînette d'acier et les menottes aux mains. De plus, Betty lui passait au cou une sorte de collier de chevreau glacé, tendu par de fines baguettes de métal, engonçant ainsi le cou. Alors, quand elles étaient loin et seules, miss Cravache prenait plaisir à cingler les fesses saillantes sous le corset. Hélène cherchait en vain à fuir, ses liens ne lui permettaient pas de courir et c'était un jeu pour l'Américaine de rattraper sa victime. Betty trouvait une volupté formidable à être ainsi vêtue comme son esclave. L'idée de sa puissance lui paraissait plus grande par contraste et les cinglées qu'elle donnait à Hélène lui laissaient une plus grande volupté.



C'était pour elle un puissant aphrodisiaque, mais comme Fred était tenu à l'écart de ces petites séances, elles se terminaient bientôt sur l'herbe douce par des scènes dignes de Lesbos et de la célèbre Psapphâ<sup>2</sup>, une fois que Betty ôtait ses liens à sa captive. Un jour même, elle alla jusqu'à se faire cingler les fesses par Hélène pour savoir « comment ça faisait » et connaître par elle-même s'il n'y aurait pas là une nouvelle source de profonde volupté. Sans doute fut-elle déçue, car elle ne réitéra pas. Et pourtant parfois elle avait au cœur le désir de se sentir

<sup>2</sup> Nom de la poétesse Sappho en éolien. Note de Nathalie Quirion.

impuissante entre les mains d'un mâle, d'un gaillard comme Kensington ! mais malgré sa confiance en son complice, elle ne le lui demanda jamais. Son orgueil voulait qu'elle le dominât, lui comme les autres, et son orgueil fut plus fort que la folie de ses sens détraqués visiblement.

Nelly allait et venait, libre, sans aucune contrainte. Plusieurs fois, errant dans le parc elle avait tenté de pénétrer dans le kiosque, mais celui-ci demeurait fermé. La jeune fille ne savait pas que Berthe et Hélène attachées à ses pas prévenaient chaque fois Betty de ses efforts pour pénétrer le mystère.

Or, dans l'après-midi du neuvième jour, comme Nelly était à la ville voisine pour effectuer quelques courses personnelles, Betty fit mander au kiosque Fred, Berthe, Hélène et Raymonde.

Quelques minutes après, tout le monde était réuni.

— Je m'excuse, maîtresse, dit Hélène, de ma tenue. Je n'ai ni corset, ni bottines, ignorant qu'il y eût réunion aujourd'hui.

— Je te pardonne pour cette fois. Au reste, tu seras punie quand même, mais légèrement. Fred, attache-moi Hélène à l'anneau du mur !

Un anneau était scellé. Fred entraîna Hélène, lui fit passer un bras dans l'anneau et lui mit les menottes. Ainsi, la jeune fille demeurerait attachée debout, libre de son corps et de ses jambes, sans grande fatigue, ni peine.

— Maintenant, Raymonde, dit Betty, tu m'excuseras. Je n'ai pas eu le temps de m'occuper de toi jusqu'à ce jour. Je vais donc réparer de mon mieux aujourd'hui et te donner ta première leçon d'esclavage !

La jolie brune tressaillit. Souvent, depuis qu'elle était arrivée chez les Compson, il lui était arrivé de songer à la minute où on s'occuperait d'elle. Malgré son intention de tout accepter contre argent, malgré les conseils de sa sœur aînée qui lui affirmait qu'après tout c'était supportable, Raymonde ne pouvait se faire à l'idée de subir certains traitements et cela surtout en présence de Fred Kensington. D'avoir dû se mettre nue devant lui, quand il les avait choisies, lui avait laissé une telle impression de honte que tout son être se hérissait et se révoltait à la seule pensée qu'il lui serait peut-être imposé de recommencer. Or, voici que Betty Compson lui annonçait sa volonté de s'occuper d'elle et cela en présence de Fred.

Comme une bête piégée qui sent venir le chasseur, haletante, elle regarda autour d'elle. Portes et fenêtres étaient soigneusement et solidement closes. Sa sœur, enchaînée, ne lui pouvait en rien prêter secours. Appuyé contre la porte, Fred la considérait narquoisement. Elle tourna son regard apeuré vers Berthe, mais la paysanne, l'œil en feu, savourait le plaisir qu'elle allait avoir tout à l'heure, en collaborant au dressage de cette « fille de Paris ».

Quant à Betty, elle savait que rien au monde ne la ferait s'écarter de sa ligne de conduite. Au contraire, elle savait que toute plainte, toute supplication serait inutile, puisque c'était cela et rien que cela que recherchait la hautaine et cruelle jeune fille. Pourtant, se sentant si seule, si impuissante devant l'inéluctable, elle se jeta aux pieds de l'Américaine, la suppliant de remettre l'épreuve à plus tard. Betty éclata de rire et fit un signe à Berthe.

Il y eut un bref sifflement et flac ! une cravache bien maniée vint cingler les fesses de la suppliante qui hurla et se releva d'un bond.

— Brute ! sale brute ! jeta-t-elle à Berthe et, comme une furie, elle se jeta sur la paysanne.

Celle-ci fit un bond en arrière cinglant à nouveau son assaillante qui reçut la fouaillée sur l'épaule et le sein droit. La douleur aiguë la faucha littéralement. Elle tomba sur les genoux, portant les mains à sa poitrine endolorie.

— Je t'en supplie, Raymonde, obéis ! cria Hélène.

— Lâches ! vous n'êtes que des lâches et toi aussi ! répliqua la jeune fille en sanglotant.

Mais déjà Berthe et Fred l'avaient empoignée vigoureusement.

D'une poulie descendit une corde terminée par un nœud coulant. Fred prit le poignet gauche de la patiente dans le nœud et tira sur l'autre extrémité de la corde qu'il attacha à un crampon fixé à cet usage dans le mur.

— Ecoute, Raymonde, ton bras droit est libre. Pendue comme tu es, il t'est inutile pour te détacher, mais tu peux en partie te dévêtir. Ton corsage, évidemment, demeurera, mais il y a d'autres pièces de tes vêtements que tu peux ôter. Jusqu'à ce que tu les aies retirées, tu recevras chaque demi-minute une cinglée. Où ? cela dépendra de la fantaisie de Fred, car c'est lui que je charge de cette correction. Quant à Hélène, je la prie de se taire, car toute parole qu'elle adressera à sa sœur lui vaudra un coup de cravache de Berthe et vaudra aussi une fouaillée supplémentaire à Raymonde. Et maintenant le temps commence à courir. Raymonde, plus vite tu seras dévêtue et plus vite les coups cesseront de pleuvoir sur toi. Si j'ai un conseil à te donner commence donc par tes chaussures, tes bas, ta jupe, ta culotte. Ensuite je te dirai ce qu'il y a lieu de faire et ce que j'attends de toi. Tu as compris ? tu obéiras ?

— Non ! pas devant monsieur Kensington !

— Pourquoi ?

— J'ai trop de honte !

— Une esclave n'a pas à avoir de pudeur, elle obéit, c'est tout !

A ce moment, la première demi-minute étant écoulée, Fred frappa, cinglant les chevilles fines, moulées dans des bas gris fumée. Raymonde se détendit comme pour sauter, en poussant une plainte lamentable. Hélène fut pour lui crier un encouragement, mais la vue de la cravache dont Berthe ne demandait qu'à se servir la contraignit à un prudent silence.

— Non ! non ! suppliait Raymonde, je ferai tout ce que vous voudrez, je me mettrai toute nue, vous me fesserez, je me laisserai attacher comme vous voudrez, mais pas devant un homme !

Flac ! pour la deuxième fois Fred frappa barrant les fesses. La douleur fut cuisante malgré la robe, très légère du reste, qui protégeait les globes charnus.

— Et pourquoi ne serais-tu pas toute nue devant moi ? demanda-t-il, est-ce que déjà je ne t'ai pas vue ? est-ce que j'ignore le charme troublant qui émane de ton corps libre de tout voile, ô brunette inquiétante ! Tu ne veux pas ? tu chanteras plus longtemps ! tiens ! en attendant, attrape !

La cravache atteignit encore la croupe qui se trémoussa drôlement, tandis que la patiente sanglotait. Mais ces coups qui arrivaient régulièrement avec un si long intervalle entre chaque étaient pour Raymonde plus douloureux par l'angoisse de l'attente que par le choc lui-même. Au

bout de six minutes sa volonté faiblit. D'un geste sec répété deux fois, elle ôta ses souliers bas, fins escarpins vernis que Fred lui avait achetés à Paris et qui, grâce à leurs talons assez hauts, lui courbaient adorablement le pied.

— Bravo ! dit Betty, continue vite, ou gare les cinglées !

Une nouvelle, du reste, l'encouragea à se hâter. L'un après l'autre, ses bas glissaient, malgré la honte qu'elle en avait. La besogne du reste était facile, car Raymonde ne portait pas de corset ni de ceinture et ses bas ne tenaient que par des jarrettières. Dans le mouvement qu'elle avait dû faire, elle n'avait en somme que découvert ses genoux.

— Allons ! ta jupe maintenant ! commanda Betty d'une voix un peu rauque, sentant monter en elle le trouble étrange que, seules, les caresses de Fred parvenaient à apaiser pour quelques heures. De sa main libre, Raymonde dégrafa son vêtement qui glissant à terre au moment où Fred cinglait encore, lui protégea les jambes.

Maintenant, la patiente demeurait debout, jambes nues, les hanches et la croupe protégées par une courte et mignonne culotte de soie rose bordée d'une fine dentelle crème.

Avant de se décider à l'ôter, elle supplia encore et reçut deux cinglées. A bout de forces et de volonté, elle se décida, et seule sa chemisette de soie lui couvrit la croupe, descendant à peine au bas des globes fermes et ronds. Sur l'ordre de Betty, Kensington alla poser sa cravache.

Raymonde pleurait doucement, de brefs sanglots agitant sa gorge.

— Fred, viens, dit Betty, viens ! tout de suite ! je veux ! je veux !

Affolée, elle l'attirait vers le sofa où ils roulèrent enlacés et le couple, sans s'occuper des trois témoins de ses ébats, alla jusqu'au bout de son plaisir.

— Maintenant, dit Betty, je veux la voir toute nue ! toute nue, comme j'ai vu Berthe et comme j'ai vu Hélène !

— Et comme vous verrez Nelly ! lui murmura Fred à l'oreille.

— Raymonde, acceptes-tu de te mettre toute nue devant nous tous ? demanda Betty plus calme. Si oui, on va te détacher, si non, tous les trois nous allons te cingler ensemble jusqu'à ce que tu cèdes ! que choisis-tu ?

— J'obéirai, maîtresse ! j'obéirai ! mais qu'on ne me batte plus !

Cinq minutes après, Raymonde, sans aucun voile, subissait l'humiliant examen que sa sœur avait précédemment subi elle aussi, ainsi que nous l'avons vu plus haut, puis comme Betty allait choisir un tourment nouveau, Fred, qui venait de jeter un regard au dehors, revint à elle et lui dit :

— Miss Nelly vient vers le kiosque !

— Vite. Raymonde, passe dans la pièce du fond, et si tu ne veux pas recevoir cinquante coups de cravache, n'en bouge pas avant qu'on aille te chercher. Fred, ouvre la porte, du moins laisse fermé au loquet, quant à Berthe, occupe-toi de détacher Hélène ; et toi, Hélène, si tu veux changer de camp, c'est la minute de me prouver ta bonne volonté et ton dévouement !

— Les deux vous sont acquis, maîtresse !

— Tout est préparé ! dit Fred.

— Alors, à vos places ainsi que convenu et si ma cousine rentre, ce sera à ses risques ! Fred se mit près de la porte, de façon à ce qu'en ouvrant, le panneau le dissimulât. Berthe et

Hélène se glissèrent de chaque côté de la pièce sous des tentures et Betty fut rejoindre Raymonde qui, écroulée dans un fauteuil, pleurait silencieusement de douleur physique et de honte.

— Raymonde, dit l'Américaine, vous êtes une brave fille et une fille brave. Je vous compte une prime de cent francs qui vous sera payée avec vos appointements. Maintenant, il y aura encore cent francs de plus ce soir pour vous si vous m'obéissez sans aucune hésitation, devant Fred et les autres. Ce que je vous demanderai ne sera pas pénible, je vous l'assure ! Maintenant, plus un mot. C'est compris et entendu ?

— Oui, maîtresse !

— Alors, silence ! et ne revenez que lorsque je vous appellerai ou vous ferai appeler !

Puis Betty vint se mettre à l'affût derrière la tenture qui séparait les deux pièces. Son cœur battait violemment de désir et de volupté. Ah, si jamais Nelly commettait l'imprudence de pénétrer dans le kiosque, elle n'en ressortirait que dressée et bien dressée !

Dehors Nelly examinait le kiosque une fois de plus. Elle eût bien voulu éclaircir un coin du mystère qui lui cachait la vie étrange de sa cousine. Mais depuis que l'étrange scène avait eu lieu, rien ne l'avait mise sur la voie.

Ce sera encore bouclé, pensa-t-elle. Et, néanmoins, elle monta les marches du perron et sa main appuya sur le loquet. Il céda. Une étrange émotion lui fit monter le sang à la figure. Elle entr'ouvrit la porte. Personne. Des vêtements féminins étaient jetés en désordre sur un fauteuil. Bien éclairé par la lumière électrique, l'intérieur de la salle, vide, s'offrait à ses regards étonnés.

Elle s'arrêta un instant sur le seuil, puis regardant à l'extérieur si personne ne la voyait pénétrer, elle avança.

Brusque, Fred repoussa la porte derrière elle, verrouilla et s'y appuya, tandis que la voix railleuse de Betty montait dans le silence revenu :

— Je t'attendais, Nelly ! mon Dieu, que tu as été longue à venir présenter tes hommages d'esclave à ta maîtresse !

Betty, soulevant la tenture, la regardait, un sourire railleur sur les lèvres. Derrière elle, Nelly apercevait Raymonde complètement nue.

Elle eut un haut-le-corps, puis, inquiète instinctivement, elle balbutia une excuse.

— L'indiscrétion et la curiosité sont deux bien vilains défauts, qui n'ont pas d'excuse, répliqua Betty. Tu as voulu savoir ? tu vas apprendre !

Puis elle frappa par deux fois dans ses mains, Hélène et Berthe parurent.

Effrayée, Nelly fit demi-tour, Fred lui barra le passage.

— C'est un guet-apens ! dit-elle cette fois sérieusement inquiète.



## CHAPITRE VIII

LES VOLONTÉS DE BETTY. — NELLY REVOLTÉE. — NELLY VAINCUE.  
— LENT DÉSHABILLAGE. — INUTILE RÉSISTANCE. — LA CROIX RENVERSÉE.



NELLY, répliqua Betty, je t'ai avertie une fois que tu aurais à m'obéir et que je te considérais comme une future esclave. Tu me rendras cette justice que je t'ai depuis laissée en paix. Tu as cherché à plusieurs reprises à pénétrer dans ce kiosque pour te mêler de choses qui ne te regardaient nullement. Oui, à plusieurs reprises ! ne fais aucun geste de dénégation ! mes esclaves me sont fidèles. Une t'a vue et m'a avisé. Aujourd'hui, tu prétends avoir des courses à faire...

— Je les ai faites !

— Mauvais alibi ! et tu en profites pour tenter de me surprendre. Avant quoi que ce soit, puisque tu as voulu voir, je vais te montrer quelque chose ! Raymonde ! viens ici !

Raymonde se leva et, rougissante, s'avança.

— Que sont ces marques roses qui te zèbrent les mollets et les fesses ?

— Les marques de la cravache, maîtresse !

— Bien, retire-toi, il me suffit !

Puis quand Raymonde fut repartie, Betty se retourna vers sa cousine :

— Tu as voulu voir, n'est-ce pas ? tu as vu ! maintenant tu dois payer ton indiscretion ! Quoi, j'organise ma vie, tranquille dans ce coin et tu viens t'y jeter avec le tact d'un épagueul dans un jeu de quilles...

— Permets Betty !

— Non ! je ne permets rien ! maintenant tu en as trop vu ! ici la consigne est de tout supporter sans rien dire ! tu n'as qu'à accepter ton sort !

— Mais tu sais bien que mon silence t'est acquis de la façon la plus complète ! n'as-tu donc plus confiance en la plus ancienne de tes amies ?

— Il ne s'agit pas de cela. Ici, je règne en souveraine absolue ! sais-tu ce qu'avait fait l'esclave dont tu as vu les marques des coups reçus ? tu ne sais pas ! tu ne peux pas savoir ! eh bien, c'est simple ; rien ! elle n'avait rien fait. Je l'ai fait battre uniquement pour entendre ses supplications, ses sanglots, pour me repaître de la douleur ! dis-toi bien que ce pouvoir absolu, je ne suis pas d'humeur à me le laisser arracher, ni même à le partager avec qui que ce soit. Ou bien l'on me domine, ou c'est moi qui règne ! mais comme je ne tiens pas à déchoir, ni à être dominée, celles qui entrent ici doivent céder ! et tu céderas, comme les autres !

— Voyons, Betty, ce n'est pas sérieux ! amuse-toi comme tu le voudras, ce n'est point moi qui y trouverait à redire. Mon silence doit te suffire ! quant à devenir ton esclave ? par jeu peut-être ! pendant dix minutes ! mais de cette façon barbare, jamais !

— Jamais ? c'est ce que nous allons voir !

— C'est tout vu !

— Je suis de ton avis, c'est tout vu ! et comme une esclave ne s'habille pas comme sa maîtresse, tu vas sortir ces oripeaux ! Hélène, Berthe, déshabillez cette femme !

— Gare à qui me touche ! cria Nelly comprenant maintenant que cela devenait sérieux.

Comme Betty, elle était très sportive et bien musclée, elle était un adversaire redoutable. Deux coups de poing bien assénés écartèrent les deux femmes. Mais Fred entra brusquement en jeu. Il saisit Nelly à bras le corps, la souleva de terre et la jeta brusquement sur le sol. Berthe et Hélène se précipitèrent, Betty vint à la rescousse. Nelly était vigoureuse. Silencieuse, elle résista sauvagement. Betty éprouvait un plaisir sauvage en contribuant à dompter sa malheureuse cousine. Rageusement, elle aidait les autres, et, blême, les mains et les genoux tremblants, son exaltation était à son comble.

Même contre trois femmes, Nelly se fût peut-être tirée du mauvais pas où sa curiosité l'avait mise brusquement, quoique cependant la paysanne Berthe était un luron solide, mais plus forte que rusée et souple. Quant à Hélène, elle fut demeurée négligeable. Seulement, il y avait Fred. Qu'il opérât une bonne prise et elle devrait s'avouer vaincue. Pourtant, ce ne fut pas de lui qui vint la victoire. Comme en se débattant Nelly se retournait et parvenait à s'agenouiller, Hélène, passant derrière elle, lui glissa le bras gauche sous le menton et se jeta elle-même en arrière, entraînant la pauvre Nelly qu'elle étouffait à moitié. Instinctivement, l'Américaine porta ses mains à sa gorge. Berthe et Betty immobilisèrent alors ses jambes et Fred parvint à lui glisser un nœud coulant au poignet droit.

Dix secondes après, elle se trouvait dans la même position que Raymonde une demi-heure avant.

— Alors, ma petite, dit Betty, rouge encore de l'effort fourni, crois-tu que je plaisante encore ? acceptes-tu de bonne volonté d'être mon esclave comme les autres ?

— Lâches ! vous n'êtes que des lâches ! je me plaindrai à mon oncle ! Vous verrez ce qu'il en adviendra !

— Voilà un mot que tu n'aurais jamais dû prononcer, imbécile ! Je vais donc te dresser de la bonne manière. Je n'ai pas encore expérimenté la croix renversée, tu vas nous servir pour l'inauguration !

— Je vous défends de me toucher !

— Ecoute, tu nous compliques la difficulté ! j'avais, Berthe et Hélène en peuvent témoigner, j'avais le désir de t'éviter, du moins au début, la présence de Fred ! ta vigoureuse résistance va provoquer son intervention. Du reste, je te félicite et te remercie de nous avoir ainsi tenu tête ! notre plaisir en a été décuplé, tout particulièrement le mien. J'avais, je crois, commandé que l'on te déshabillât ! on va le faire. Fred, son autre main, s'il vous plaît.

Puis, sans s'occuper des protestations virulentes de sa cousine, Betty s'en fut se rasseoir, tandis que Raymonde, rappelée, se tint agenouillée près d'elle et toujours nue.

Fred empoigna le bras gauche de Nelly, y passa un second nœud coulant, puis fit signe à Hélène, qui aidée de Berthe, tira sur l'autre extrémité de la corde, passée, comme la première, à une poulie du plafond. Bientôt, Nelly fut presque pendue, les poignets écartés, les pieds frôlant à peine le sol.

— Tu vois cette esclave, dit Betty désignant Raymonde, tout à l'heure tu seras nue comme elle. Pendant que mes esclaves vont te dévêtir, Fred va passer dans la pièce à côté préparer la croix renversée. Sais-tu ce que c'est ? non ! je vais te le dire ! C'est, le nom l'indique, une croix dont le montant horizontal, au lieu d'être en haut, se trouve à cinquante centimètres du sol. Tu y seras pendue la tête en bas, d'abord face à la croix pour recevoir une bonne fessée, ensuite le dos à la croix pour voir un peu trembler tes seins sous le martinet. Après cela, nous verrons si tu oseras te plaindre à ton oncle ! nous verrons, moucharde !

Sur l'ordre de Betty, Fred s'en fut tout préparer, tandis que Berthe, Raymonde et Hélène s'avançaient vers Nelly pour lui ôter ceux de ses vêtements que la position où elle était permettrait d'enlever sans dommage.

Berthe, assise à terre, lui maintint les chevilles réunies pour qu'elle ne pût donner aucune ruade à celles qui allaient la dévêtir. La jupe vivement retroussée par Hélène, laissa paraître une mignonne culotte bleue pâle, non boutonnée aux hanches, mais serrée à la taille par un caoutchouc. Raymonde, prestement, fit glisser la culotte, détacha les bas de soie chair fixés aux jarretelles, et comme elle éprouvait des difficultés à faire glisser la ceinture, Hélène détacha la jupe qui glissa. Berthe, sans trop se relâcher, parvint à ôter culotte et jupe complètement. Alors, la blouse desserrée à la taille, ce ne fut plus qu'un jeu de faire tomber la ceinture qui serrait le bassin.

— Otez-lui ses bas et remettez-lui ses chaussures ! commanda Betty, à laquelle ses esclaves obéirent immédiatement.

A ce moment, Fred reparut, jeta un regard connaisseur sur les jambes et les cuisses de Nelly, eut un petit sifflement admiratif et, se tournant vers la petite reine, lui annonça que la croix renversée attendait la patiente.

— Il faut achever de la dévêtir, et pour cela la détacher ! dit miss Cravache.

— Permettez-moi d'opérer, Miss ! répliqua l'Américain.

— Faites, mon cher, faites donc ! Vous faut-il une aide ?

— Non, c'est parfaitement inutile pour l'instant. Quand nous la mettrons en croix, peut-être !

Puis, se tournant vers Nelly, angoissée :

— Ainsi, Miss, me voici passé au rôle de femme de chambre. Je vais avoir l'honneur et la joie de remplir au mieux mon office. Je vais donc vous mettre toute nue !

— Betty ! Betty ! cria l'infortunée, si tu as un peu de pitié, pas lui ! pas lui ! pas un homme !

— Tu vois que tu commences à te faire à l'idée d'être déshabillée, hein ?

— Pas lui !

— Eh bien, ce sera ta première punition pour ta résistance et ta curiosité ! lui aussi est curieux ! curieux de te voir nue, curieux de te sentir palpiter de révolte quand sa main se posera sur ta chair ! et cesse de me casser la tête ou je te livre à lui pour qu'il te viole !

A cette atroce menace, que certes jamais Betty n'eût consenti à réaliser, Nelly eut un haut-le-corps et éclata en sanglots.

Rapidement, Fred détacha un bras, le gauche, et le ramenant tordu en arrière fit glisser la blouse et l'épaulette de la chemise, le coude passa sans difficulté, puis l'avant-bras, puis la main. Une épaule et un bras étaient nus. Un sein jaillit, pointé de rose, hors de la chemise de soie. Il rattacha la main, puis détacha l'autre, opéra de même, la rattacha, la chemise glissa s'arrêtant aux hanches. La blouse était tombée. La poitrine ferme, bien faite, un peu forte pourtant, s'offrait aux regards de tous. Fred la caressa, heureux de sentir sous sa main le frisson d'orgueil révolté qui secoua sa victime. Puis il fit glisser la chemise complètement.

Nelly était nue.

Ses pieds, selon l'ordre de miss Cravache, avaient été rechaussés.

— Miss Betty, dit Fred, nous sommes à vos ordres pour la suite. On peut la lier de suite ou la conduire détachée à la croix. Le second moyen, plus difficultueux, si elle résiste, me semble plus sportif !

— Alors adopté !

Hélène et Berthe détachèrent les cordes, rapide Fred délivra les poignets. Nelly était libre de tout lien.

— Oh ! fit-elle éclatant en sanglots, cachant sa tête dans ses mains.

Impitoyable, Betty fit signe. Nelly se sentit empoignée, tirée, poussée et soudain se vit face à la croix renversée.

Du haut de la croix pendait une corde.

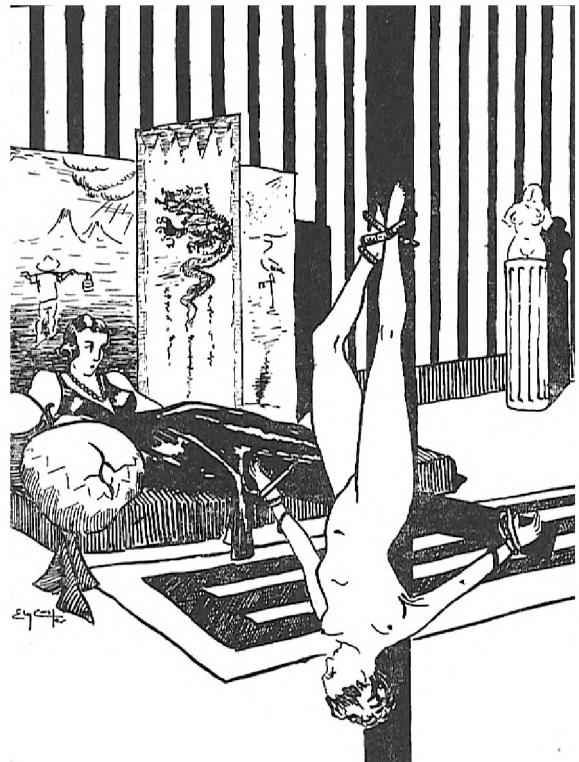
Nelly se sentit jeter à terre. Dans un sursaut elle voulut résister encore. Trop tard ! Les chevilles étaient déjà liées ensemble et la corde se tendant elle ne tarda pas à être soulevée la tête en bas. Grimpé sur une échelle légère, Fred immobilisait les chevilles contre la croix. Berthe et Hélène lui liaient les bras à la traverse.

— Tiens ! on s'est trompé, dit Fred, on l'a adossée et miss Betty voulait d'abord le contraire !

— N'importe ! maintenant, Raymonde, rhabille-toi, rentre à la villa. Pas un mot à personne ! Fred, Berthe et Hélène veuillez sortir et me laisser un moment seule avec ma cousine. Nous avons à causer toutes les deux !

Elle acheva ces mots en faisant siffler sa cravache aux oreilles de la pauvre Nelly.

Raymonde se rhabilla rapidement, tous sortirent.



## CHAPITRE IX

DIFFICILE DRESSAGE. — LA RÉVOLTE DE NELLY.  
— DURE RÉPRESSION. — TERRIBLES MENACES.



QUAND tous eurent obéi, il y eut un moment de silence, puis Nelly eut un gémissement :

— J'ai mal, Betty, j'ai mal !

Miss Cravache eut un sourire cruel, puis, sans hésiter, s'avança vers sa victime et à toute volée, par trois fois, lui cravacha les cuisses. La chair fine et nacrée de la jolie blonde resta marquée de trois zébrures rouges. Trois cris, trois gémissements !

— Grâce, Betty, ne me frappe pas, c'est épouvantable !

— Tu commences à te rendre compte de la situation, hein, Nelly ? Tu ne me menaces plus à présent, tu cries grâce ! Si je voulais, je t'arracherais des hurlements de douleur ! je n'aurais qu'à frapper là !

Du bout de la cravache elle caressait les seins. A ce contact, sa victime eut un frissonnement qui l'agita toute. Une angoisse de bête à l'hallali la tenaillait. Une détresse infime l'envahissait. Rien ne la sauverait maintenant, s'il plaisait à Betty de se venger de ses menaces.

— M'acceptes-tu pour maîtresse absolue maintenant, belle révoltée ?

— Oui, Betty, oui !

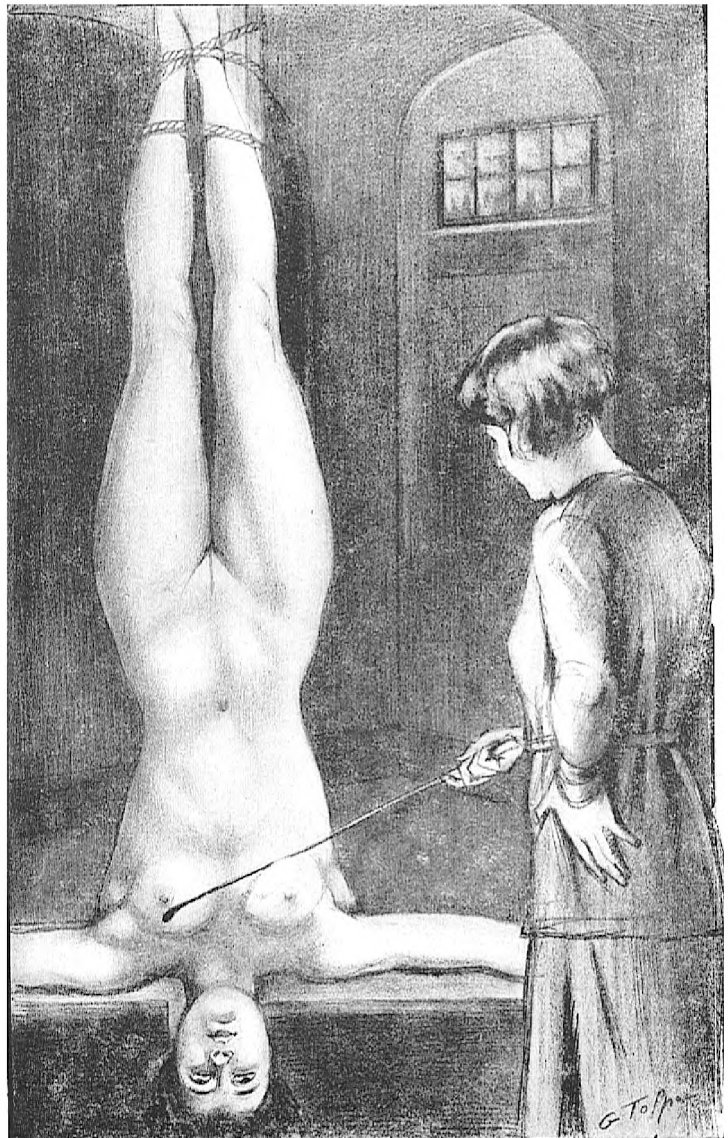
— On doit ici dire : oui, maîtresse, ou alors gare la cravache. Tu t'es rendu compte que je la maniais assez bien et que je n'ai pas l'habitude de plaisanter quand je frappe ! tu me reconnais donc comme ta maîtresse ?

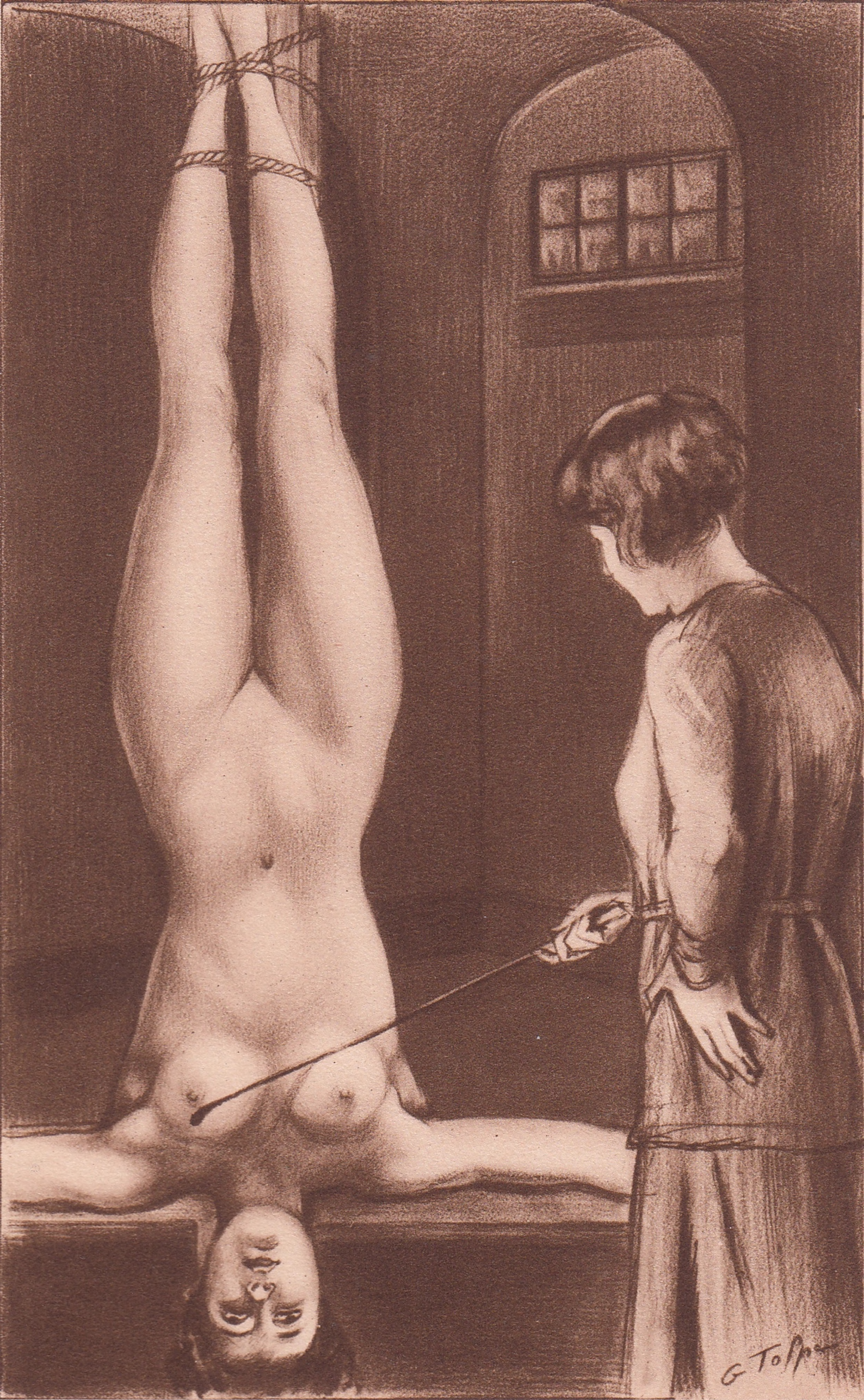
— Oui, maîtresse !

— C'est déjà mieux ! T'engages-tu à garder le silence envers tous sans exception et à ne jamais dévoiler à personne ce qui se passe ici ?

— Je m'y engage !

— Sur l'honneur ?





G. Tolpe

— Oui, maîtresse, sur l'honneur !

— Tu prends l'engagement formel de m'obéir en tout, partout, toujours ? du moins tant que nous vivrons ensemble ?

— Je m'y engage !

— Parfait ! je vais donc pour ce soir me borner à te faire détacher ! mais souviens-toi qu'à la première insoumission grave, la punition dont je te tiens quitte pour l'instant, t'attend sérieusement compliquée du reste ! C'est bien entendu, bien convenu, n'est-ce pas ?

— Oui, maîtresse !

— Bien !

Betty appela.

Fred entra, suivi d'Hélène et de Berthe.

— Pour ce soir, je sursois à la punition, détachez-la !

Fred obéit sans mot dire.

Nelly délivrée de ses liens demeura effondrée. Betty la ranima d'un coup de pied.

— Allons, esclave, à genoux devant ta maîtresse. Embrasse mon pied !

Nelly vit la cravache se balancer au poing de sa cousine. Elle s'inclina et obéit.

— Maintenant, c'est l'heure du thé. Berthe, indique son service à la nouvelle esclave. Et toi Nelly verse-nous le thé, comme une esclave diligente doit faire !

— Mais je suis nue !

— Pardieu, Fred et moi le voyons bien ! et alors ?

— Il faudrait me laisser me rhabiller !

— Qu'est-ce que tu me chantes là ! tu es nue et tu le demeureras le temps qu'il me plaira. En attendant, le thé vivement ! ou cette fois, c'est Fred lui-même qui te cravachera et je doute qu'il ait la main aussi légère que moi !

Domptée, Nelly obéit.

Mais il fallait du premier coup imposer la servitude totale, vaincre toute pensée de rébellion possible, mater ce jeune esprit vif et libre, en un mot marquer l'âme de Nelly du stigmate de l'asservissement.

Sur l'ordre de Betty, Hélène, Berthe et Fred Kensington se réunirent autour de la table. Nelly fut contrainte de les suivre. Soudain Betty remarqua que le lacet d'un soulier de Berthe était dénoué.

— Nelly, dit-elle, le soulier de Berthe est détaché ! à genoux de suite et refais le nœud !

— Hein ! sursauta la jeune fille, tu veux que...

— Parfaitement !

— Mais c'est une domestique !

— Toi, tu n'es qu'une esclave !

— Ecoute, je veux bien te céder et être ton esclave, mais non la servante de cette fille. Ta fantaisie de te faire servir le thé est déjà assez inconvenante...

Elle n'acheva pas. Rageuse Betty s'était levée ; nerveuse, sa main brandissait une cravache et coup sur coup deux cinglées fouaillaient les blanches épaules de la révoltée qui hurla.

— Une esclave ! une esclave ! pas même une esclave ! une chienne, tu entends ! une chienne et je vais te dresser comme telle ! Ah ! tu ne veux pas obéir, ah, tu n'acceptes le *jeu* que selon ta fantaisie ! C'est ce que nous allons voir ! Fred, cette imbécile au sofa vivement ! une bonne fessée la dressera !

Kensington s'avança vers Nelly. Celle-ci, nous l'avons vu, était solide et vigoureuse. Déjà elle avait opposé une première résistance énergique quand on l'avait dévêtue et mise en croix. Galvanisée par l'énergie du désespoir, elle s'apprêtait à soutenir encore une lutte violente contre ses tourmenteurs. Mais de son côté Fred était décidé à ne point agir doucement. Au cours de la première lutte il l'avait ménagée. Pourquoi ? il n'eut pu le dire. Sans doute le charme qui émanait de cette vierge libre dont tout disait la révolte. Cependant, maintenant, nue devant lui, ce n'était plus la miss altière de tout à l'heure. C'était une femelle à dompter et ses sens de brute adoraient cela.

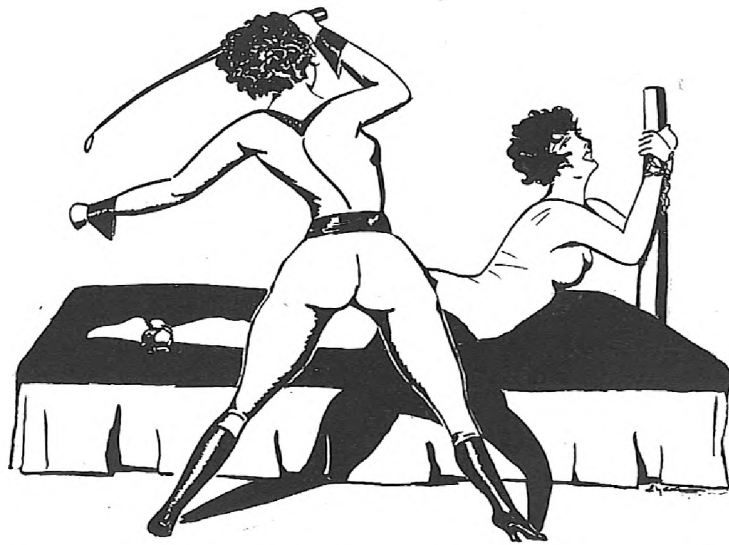
D'un élan qui eut renversé un homme solide il se jeta sur elle, lui saisissant un poignet qu'il tordit violemment. Sous la douleur Nelly céda, tombant à genoux, le torse en arrière.

— Vous me faites mal ! gémit-elle. Rapidement, les chevilles de Nelly furent étroitement garrotées, puis ses poignets liés devant elle. Alors vaincue, elle cessa de résister et demeura couchée à terre, sanglotante. Un sofa était à l'angle de la pièce, canapé ordinaire, mais auquel aux deux extrémités deux tiges de métal avaient été vissées solidement. Ces deux tiges verticales, d'un diamètre d'un centimètre, s'élevaient de cinquante au-dessus du niveau des coussins. D'acier fin, elles étaient d'une solidité à toute épreuve et, solidement vissées au bois du sofa, faisaient absolument corps avec le meuble. Sur l'ordre de Betty, Berthe le dégagea des coussins qui l'encombraient. Alors Fred souleva Nelly dans ses bras robustes et l'étendit à plat ventre sur le sofa.

Puis, tandis qu'il la maintenait, le genou appliqué au creux des reins, les mains maintenant les épaules et la nuque, Betty attachait les chevilles de la patiente à l'une des lames d'acier et Berthe opérait pour les mains à l'autre extrémité de la même manière. Puis ils se reculèrent. Nelly pouvait à peine se soulever sur les coudes. Sa nudité pâle tranchait sur le velours noir de son instrument de supplice. Elle voulut parler, mais sa hautaine cousine lui coupa la parole :

— Nelly, tu vas recevoir un châtiment exemplaire ! Ta révolte est absolument inadmissible et pour qu'elle ne se renouvelle jamais, je vais te punir de telle façon que le seul souvenir de la correction reçue écarte de ton esprit l'idée de rébellion ! Tu vas recevoir pour commencer vingt-cinq coups de cravache ! néanmoins, si tu ne cries pas avant le dixième, je te ferai remise d'une partie de ta peine. Puis cette punition reçue, puisque tu n'es qu'une chienne, tu seras traitée comme telle, je te l'ai dit.

Tu seras donc mise à la chaîne jusqu'à demain et tu coucheras à la niche après avoir mangé ta soupe, à moins que je ne te donne qu'un os à ronger ! Pour tout le monde, tu seras fatiguée et tu auras été te coucher avant de dîner. Pour commencer, Hélène te donnera les premières cinglées. Nous verrons ensuite ! Tiens, Hélène, prends une cravache et frappe-la comme ceci !



Betty cingla les fesses pâles de Nelly. Celle-ci se tendit dans ses liens. La douleur de ce châtiment corporel, le premier de sa vie, lui semblait une honte insupportable, mais la douleur fut plus forte que la dignité et elle cria. Néanmoins, plus que la douleur, la honte à nouveau la tenailla d'être fessée nue devant témoins. Elle banda ses muscles dans un violent effort pour se libérer, se tordant absolument, mais vainement, et elle demeura, écroulée, haletante, sous les rires nerveux des assistants.

— Maintenant, frappe ! commanda Betty à Hélène.

Celle-ci désireuse de complaire à sa très généreuse maîtresse et pensant, avec juste raison, que fessée pour fessée, il valait mieux la donner que la recevoir, s'apprêta à obéir avec une conscience toute professionnelle. On la paierait pour battre, elle ne volerait pas son argent ! Et puis n'était-ce pas une douce revanche ? elle-même et Raymonde, vaincues par la vie, avaient dû vendre leur liberté pour éviter un plus dégradant esclavage ! eh bien elle se vengerait de sa propre honte bue contre cette fille de riches, cette patricienne qui de la vie n'avait connu que les sourires et les bonheurs.

Elle frappa de toute sa vigueur à l'endroit désigné tandis que Betty, frémissante, comptait les coups au fur et à mesure qu'ils claquaient sur les fesses rondes à la peau si douce. Vigoureusement lancée, la cravache zébrait les globes charnus et chaque fouaillée marquait sa strie livide, vite tournée au rose et au rouge sur cette fleur de chair vivante qui houlait et se tordait sans pouvoir se soustraire à la douleur brûlante. Mais comme Nelly se prit à hurler, Betty ordonna qu'on la bâillonnât, puis invita Fred lui-même à poursuivre la correction jusqu'à la vingt-cinquième cinglée, puisque la malheureuse avait crié à la troisième !

Et liée comme elle était, la pauvre Nelly pouvait à peine se débattre, ni pousser aucun cri, ni exhaler autre chose qu'une plainte sourde à chaque coup reçu. Mais Fred s'émouvait profondément à sentir sous ses coups cette magnifique nudité qui pantelait, sursautant et frémissant, raidissant ses muscles qui saillaient et tour à tour se laissant aller et se révoltant dans un effort désespéré pour rompre ses liens et fuir l'atroce correction qui lui semblait la déchirer.

Betty comptait d'une voix étrange, rauque :

— Dix-huit ! dix-neuf ! vingt !

Les coups pleuvaient sans pitié et les globes fessiers terriblement meurtris tournaient maintenant au rouge violacé. Une sueur froide coulait le long des flancs de la malheureuse.

— Vingt-deux ! vingt-trois !

Des gémissements pénibles montaient. Nelly ne réagissait plus que faiblement.

— Vingt-quatre !

Avec un : han ! de bûcheron, Fred abattit le coup. Une cloque parut pleine de sang.

— Vingt-cinq !

Mais Nelly n'eut pas la force de réagir, elle s'évanouit.

Betty eut peur, mais Fred Kensington la rassura. Un peu d'eau, quelques frictions à l'alcool et il se chargeait de la réveiller. On détacha la malheureuse, toujours inanimée et étendue sur le même sofa, mais cette fois sur le dos. Fred s'empessa auprès d'elle. Quelques minutes après elle reprenait connaissance et éclatait en sanglots.

— Laissez-la pleurer, Miss, dit Fred Kensington à Betty, laissez-la pleurer tout son saoul, c'est excellent et cette détente nerveuse achèvera de la remettre, plus sûrement que n'importe quoi, vous pouvez m'en croire !

— Alors, achevons de prendre notre thé ! Hélène, veux-tu nous servir !

— Oui, maîtresse !

Puis comme ils achevaient, Betty demanda à Berthe :

— Et ton soulier ?

— Toujours détaché, maîtresse !

— Nelly, viens ici ! à genoux !

Nelly, le visage inondé de larmes, se traîna à genoux vers son impitoyable cousine. Celle-ci la contempla un instant et voulant pousser l'humiliation jusqu'au bout, lui désigna la chaussure de Berthe. Rouge de honte, Nelly se traîna vers la paysanne et attacha les lacets dénoués.

— Un bon chien lèche ! dit Betty. Nelly lèche le pied de Berthe !

Nelly eut un sursaut de révolte indignée. Tous la regardaient curieusement. La main de Betty se posa sur sa cravache. Alors Nelly s'accroupit aux pieds de Berthe et obéit.

— Viens ici, maintenant, et à quatre pattes, comme une chienne !... Bien ! alors, je vais te mettre ton collier !

Et Betty triomphante passa au cou fragile de la vaincue le lourd collier de chien aux clous de cuivre et le ferma par un cadenas minuscule. Il serait donc impossible à la patiente de l'ôter. Ses ongles ne pourraient rien contre le cuir solide et le cadenas défiait toutes les tentatives.

— Tu seras tout à l'heure attachée à ta niche, devant le kiosque. Je ne te conseille pas alors d'appeler ! tu ne ferais que te couvrir de ridicule devant les domestiques sans pour cela échapper à ma vengeance ! Et cette fois, je te jure que ta virginité y passerait, n'est-ce pas, Fred ?

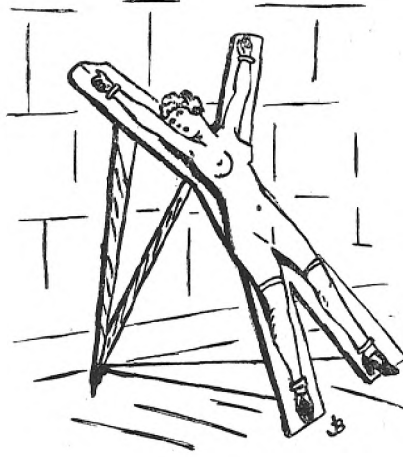
— Mon Dieu, Miss, pour vous être agréable !

— Non ! pas vous ! mais nous trouverions bien quelqu'un, n'est-ce pas ?

— Oh pour cela oui ! un sale et pouilleux chemineau, par exemple !

— Tu entends, Nelly : l'esclavage accepté ou le viol ! ta conduite dictera la nôtre et nous serons d'autant plus impitoyables que tu auras été sérieusement prévenue ! c'est bien compris, hein, sale chienne ?

— Oui, maîtresse ! répondit humblement Nelly.



## CHAPITRE X

NELLY LA CHIENNE — HUMILIATIONS. — À LA CHAÎNE. — UN MYSTÈRE NAÏT.  
— LA PROMENADE. — RAYMONDE NUE. — LE DRESSAGE CONTINUE.

**B**ETTY et sa petite cour finirent de prendre leur thé, puis s'attardèrent à causer de choses et d'autres et le solide bon sens paysan de la rusée Berthe amusait beaucoup l'Américaine et Fred Kensington. Hélène suivait peu ou mal la conversation. Par moments son regard se posait sur la malheureuse Nelly et elle éprouvait une volupté sensuelle à constater l'humiliation de la jolie fille, nue, aux pieds de sa triomphante cousine. Et puis, elle-même l'avait fouettée et ce souvenir la prenait à la gorge et la laissait chaque fois frissonnante du désir de recommencer. Betty pouvait être sûre d'elle. Sa maîtresse avait éveillé dans ses sens le plaisir de faire souffrir, cette tendance morbide qui est latente au cœur de tout être humain, désir qui amène les conquêtes, les guerres, les violences lorsqu'il se réalise dans une collectivité.

Quant à Nelly, elle était rompue physiquement et moralement. On eut voulu l'attacher à nouveau qu'elle eut tendu les bras aux liens, tant son énergie avait été brisée. Et la défaillance morale était plus grande que l'horreur d'un nouveau châtiment. De plus, ce qui annihilait le plus complètement chez elle toute velléité de résistance était la nudité qu'on lui avait imposée.

L'heure vint du dîner.

Betty décida que Nelly demeurerait au kiosque, enchaînée, et qu'elle-même lui apporterait son repas et qu'ensuite la jeune fille serait enchaînée pour la nuit comme une chienne.

Une heure après Betty revint donc, suivie de Berthe et de Fred Kensington.

Durant cette absence, Nelly était demeurée pieds et poings liés sur le sol et elle sentait peu à peu un douloureux engourdissement lui gagner les membres. Elle salua le retour de ses tourmenteurs par un véritable soupir de soulagement. Sans mot dire on la détacha, puis sur l'ordre de sa cousine, Berthe disposa son repas : une assiette de soupe, un plat de légumes bien cuits, un grand bol d'eau. Le tout placé par terre.

— Voici ta nourriture, chienne, dit miss Cravache, et tu vas la manger comme une chienne. Vois, Fred et moi avons chacun une cravache, toute hésitation sera immédiatement punie par une ou plusieurs cinglées.

— Oh, Betty, tu ne vas pas me faire battre encore ! supplia la pauvrete.

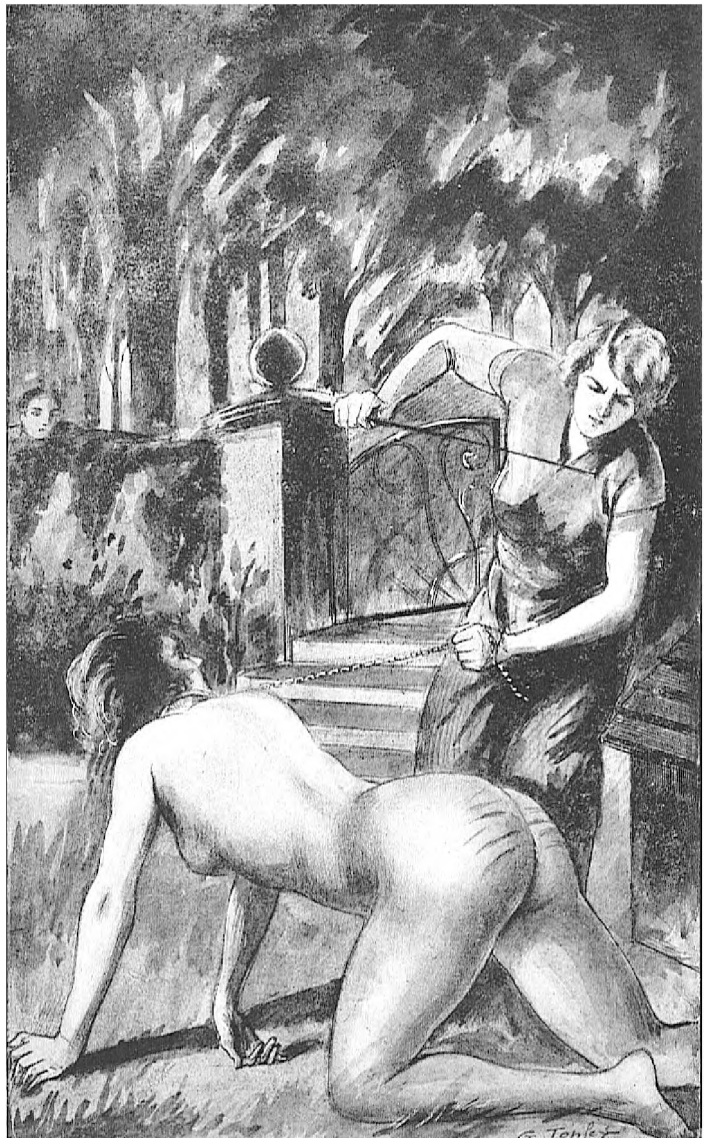
— Tiens ! voilà d'abord pour me parler sur ce ton ! on m'appelle maîtresse et on me dit vous !

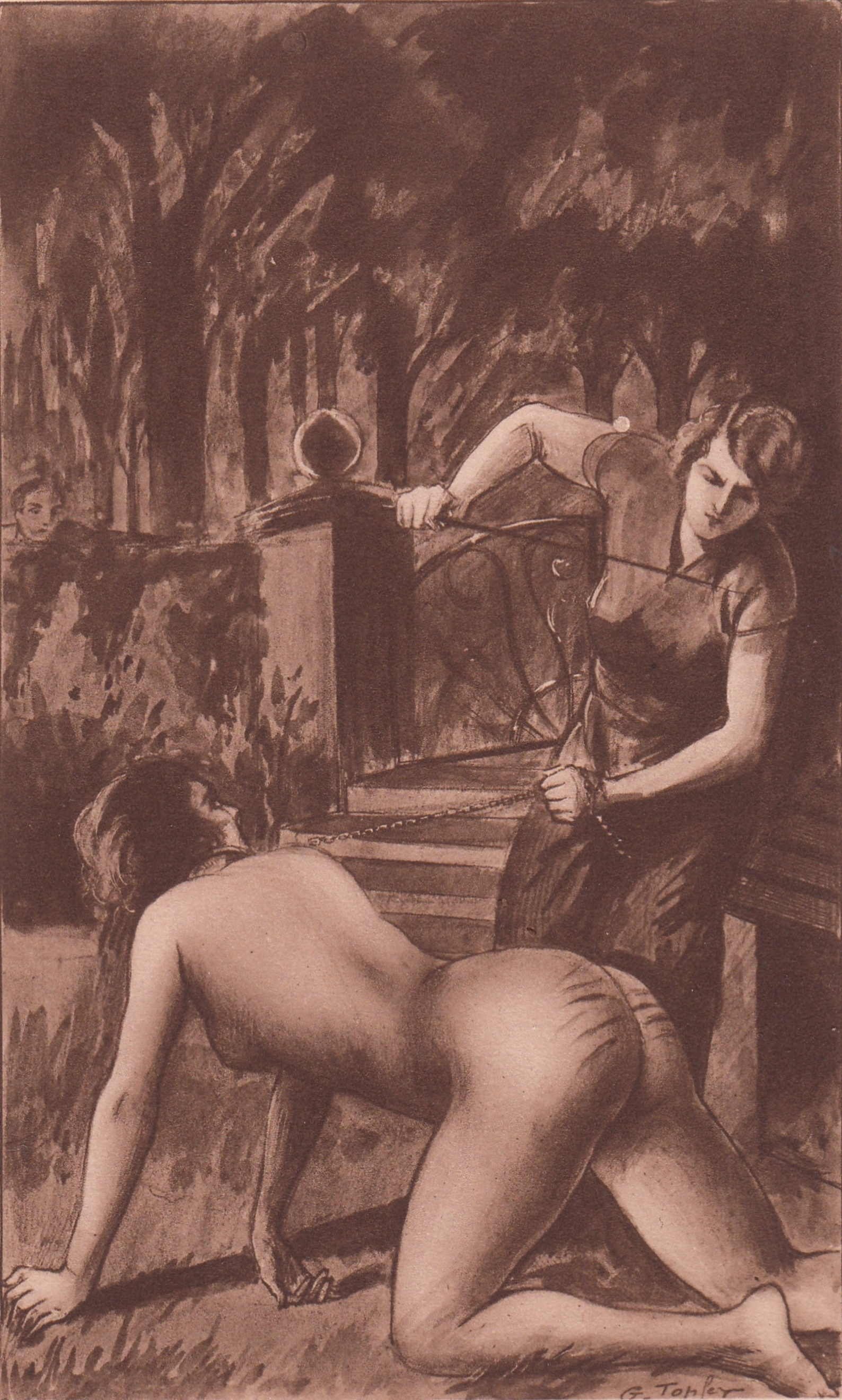
Et pour implanter cette idée dans la tête de sa victime elle lui cingla les épaules, puis sans s'inquiéter du cri de douleur de la pauvre Nelly, la dominatrice reprit :

— A quatre pattes, n'est-ce pas ! tu vas manger et boire en lapant, comme une chienne et gare si tu ne manges pas proprement ! nous serons là pour te remettre dans le droit chemin. Défense de te servir de tes mains !

Sous la menace des cravaches et aux regards ironiques de ses bourreaux, la pauvre fille dut ainsi prendre son repas. Ce fut long et difficile, mais cependant elle s'en tira avec assez d'adresse sans rien renverser. Par contre sa pauvre figure était salie par les aliments, mais Betty lui interdit de s'essuyer, puis elle fixa une chaîne d'acier assez légère, mais très solide, au collier de Nelly et lui ordonna de la suivre, toujours à quatre pattes.

Ils sortirent du kiosque. La nuit était tombée et au contact frais du sol sur lequel elle se traînait, Nelly frissonna. Elle dut faire deux ou trois fois le tour du kiosque, comme un animal que l'on promène, et comme humblement elle demandait à sa cousine la permission de s'isoler pour satisfaire un impérieux besoin naturel, Betty lui éclata de rire au nez.





— Comme les chiens, Nelly, et tout de suite !

La malheureuse n'osa ni résister, ni supplier et comme elle obéissait, Betty, à sa grande honte, braqua sur elle une lampe électrique de poche. Puis elle conduisit Nelly à la niche qui se trouvait près de la porte du kiosque et fixa la chaîne à un anneau scellé dans la muraille.

— A demain, chienne ! dit-elle ironiquement, et suivie de ses complices elle retourna vers sa somptueuse demeure, laissant seule la misérable Nelly qui sanglotait désespérément.

Betty, victorieuse, triomphait et ne se disputait pas que ce châtiment infligé à sa nouvelle esclave allait être le point de départ de sa propre chute à elle.

En effet, Betty avait choisi le kiosque pour théâtre de ses exploits, parce que, ainsi que nous l'avons expliqué en son temps, il se trouvait fort isolé dans la propriété des Compson. Et pourtant cette fois la scène avait eu un témoin. Et ce témoin dont nous ne parlerons pas davantage pour cette fois, devait un jour avoir un rôle capital dans la vie de miss Cravache.

Le lendemain, à l'aube, selon les ordres de Betty Compson, Fred vint détacher la malheureuse qui, inutile de le dire, avait passé une nuit épouvantable au bout de sa chaîne dont la longueur n'atteignait pas un mètre et qui, fixée au ras du sol, lui avait interdit de se lever et de se donner du mouvement pour éviter la fraîcheur nocturne. Ce fut un miracle qu'elle échappât à une fluxion de poitrine ou à une congestion. Pourtant le miracle fut. Selon les instructions reçues, Nelly, seulement vêtue de sa jupe et de sa blouse, dut pieds nus regagner le château et sa chambre où elle fut autorisée à se coucher. Cette fois, ce retour n'eut aucun témoin. Vers dix heures, Betty entra, sans frapper naturellement, dans la chambre de sa cousine et la réveilla. Comme Nelly la regardait craintivement, miss Cravache lui sourit gentiment et lui dit :

— Chérie, n'oublies pas que nous déjeunons à onze heures et que sitôt le café pris nous partons faire une promenade en auto. Tu viens avec nous, n'est-ce pas ?

Nelly, étonnée du changement de sa cousine, ne savait trop quoi lui répondre.

— Je t'assure que cela me fera plaisir.

— Mon Dieu, si cela t'est agréable, j'aurais mauvaise grâce à ne pas le faire. Je vais me lever et tu verras que je serai prête à l'heure !

Et, en effet, au moment voulu, l'automobile de Betty emmenait en plus de celle-ci, Fred au volant, Nelly, Berthe et Raymonde. A un moment donné miss Cravache se pencha à l'oreille de sa cousine et lui glissa confidentiellement :

— Ma chérie, aujourd'hui tu n'as rien à craindre. Je veux compléter ton éducation seulement et parfaire le dressage de Raymonde. Nous allons nous payer du plein air. Fred nous conduit à une dizaine de kilomètres d'ici, dans un coin de forêt tout à fait excitant ! tu verras ! et tu verras aussi que, n'importe où, il est inutile de me résister ! N'aie pas peur ! je te dis que pour aujourd'hui je ne te demanderai rien... rien que de regarder et de te rendre compte que la résistance est inutile quand je veux satisfaire un de mes caprices !

Tandis qu'elle parlait, à deux cents mètres en arrière de la voiture, un motocycliste, lancé à belle allure, cherchait à suivre l'automobile sans perdre un pouce de terrain, mais aussi sans chercher à en gagner.

Un quart d'heure après, quittant la grand'route, la voiture, conduite de main de maître par Fred Kensington, s'enfonçait sous les arbres, suivant une laie forestière, qu'elle quittait deux cents mètres plus loin pour entrer carrément sous bois.

— Nous sommes arrivés, Miss ! dit Fred, il faut descendre, nous continuerons à pied.

On lui obéit, et il referma soigneusement la conduite intérieure après en avoir déchargé une valise qu'il donna à porter à Raymonde, absolument sans méfiance. Ils suivirent, derrière Fred comme guide, un sentier frais et moussu qui montait en pente assez forte. Un bon quart d'heure de marche et ils atteignaient le sommet d'une colline sur laquelle poussait un arbre isolé, un charme, au milieu d'une clairière de dix mètres de diamètre environ. Au-delà, c'était de tous côtés la haute futaie d'un bois taillis très épais. Fred ouvrit sa valise, en tira une couverture de laine qu'il étala sur le sol, Betty s'y assit en tailleur et invita sa cousine à l'imiter, ce que Nelly fit avec empressement, désireuse qu'elle était de ne point contrarier son autoritaire cousine en un point aussi éloigné de tout secours humain. La crainte était entrée en elle et le rude traitement subi depuis vingt-quatre heures l'avait trop meurtrie pour qu'elle osât secouer le joug nouveau posé sur elle par la despotique fantaisie de la trop jolie Betty Compson.

De la valise, Fred tira deux fines cravaches et un rouleau de cordes solides et souples, puis quand ces préparatifs furent achevés, il s'inclina devant miss Cravache en lui disant avec une respectueuse familiarité :

— Maîtresse, votre humble serviteur et vos esclaves attendent votre bon plaisir !

— Est-ce vrai, Nelly ? interrogea Betty posant sur sa cousine un regard trouble.

— Oui ! oui ! absolument vrai ! répliqua Nelly précipitamment.

— Et toi, Berthe ?

— Oui, maîtresse ! nous sommes à votre pleine et entière disposition, toutes trop heureuses de vous être particulièrement agréables aujourd'hui !

— Et toi, Raymonde ?

— Que puis-je dire, maîtresse ? ne commandez-vous pas de façon absolue et notre devoir n'est-il point d'obéir sans aucune hésitation !

— Pourtant hier tu as pas mal hésité !

— J'ai eu tort !

— Tu le reconnais ?

— Oui, maîtresse ! que voulez-vous ? le manque d'habitude, la crainte bien compréhensible de l'inconnu...

— Je suis heureuse de te voir venue à ces sentiments. C'est donc toi que j'e vais mettre à l'épreuve aujourd'hui, parce que je ne me paie pas de mots creux et de belles phrases ! ici un geste vaut mieux que n'importe quel discours mirifique ! Comment trouves-tu le temps ?

— Beau, maîtresse ! beau, mais trop chaud !

— Une pleine eau serait agréable, n'est-ce pas ?

— Oui, maîtresse ! seulement à l'altitude où nous sommes, il n'y en a guère la possibilité ! Tout au plus a-t-on un peu d'air pour se rafraîchir !

— Il n'y a qu'à en profiter pour se mettre à l'aise ! Raymonde, déshabille-toi !

L'ordre brutal arriva, inattendu. La vierge tressaillit. Certes, se dévêtir devant d'autres femmes eut déjà paru pénible à la jeune fille, mais chaque fois que la pensée de Fred s'ajoutait à cette honte, sa pudeur entraînait en révolte.

— Oui, reprit Betty, dont le regard brillait, oui, écoute, vêtue déjà tu es troublante, mais nue, il émane de toi un charme impudique d'une folle attirance ! je te veux donc nue, nue comme l'était Nelly hier ! n'est-ce pas chérie ?

A cette question qui lui était adressée directement, les beaux yeux de Nelly cillèrent. Mais elle n'avait rien à répondre et rougit violemment.

Betty reprit :

— Ecoute, Raymonde, tu as cinq minutes pour te mettre nue ici, devant nous ! faute de quoi ce sera Fred Kensington, toujours complaisant, qui te servira de femme de chambre ! seulement, tu dois le savoir, je crois, il a la main un peu rude ! allons, n'hésite pas ! il t'a déjà vue ainsi, alors !

Puis sans plus s'occuper de la pauvre Raymonde qui commençait à obéir, Betty tira de sa poche un étui à cigarettes, en offrit à Fred et à Nelly. L'Américain à son tour tendit son briquet aux deux jeunes filles. Raymonde était en combinaison-culotte.

Betty, renversée sur le dos, jambes haut croisées, fumait béatement sans s'occuper de son esclave. Etendue à plat ventre Nelly regardait avec une libertine curiosité. Quant à Fred, il buvait des yeux le troublant et émouvant spectacle. Berthe, elle, préparait les cordes. Elle était payée, le reste lui importait peu. Elle avait ses jours. Celui-là n'en était pas et ses nerfs demeuraient au repos. Au bout d'un moment Raymonde dit :

— Maîtresse !

— Quoi donc ?

— Je vous ai obéi !

— Tu as obéi ? qu'est-ce que tu as fait ?

— Je... je me suis déshabillée !

— Et tu es comment ?

— Toute... je suis... toute nue !

— C'est long à venir, by hell ! dit Betty se relevant. Maintenant, Nelly, regarde bien, nous sommes ici pour faire ton instruction, donc tu dois tout suivre avec intérêt. Du reste tu auras tout à l'heure ton petit rôle à jouer, toi aussi, dans l'affaire !

— Moi ? demanda l'interpellée, pâle, la voix mal assurée.

— Oui, douce Nelly, mais pas un rôle passif. C'est une aide à me donner que tu ne me refuseras pas, je suppose, au dernier moment !

— Oh, non, va !

— C'est heureux pour toi !

Là-dessus Betty se retourna vers Fred et lui désignant successivement Raymonde et le charme poussé isolé au centre de la clairière :

— Avec l'aide de Berthe, dit-elle, attachez donc ceci à cela de façon à ce que la belle nous offre sa croupe menue et nerveuse !

Fred et Berthe s'emparèrent de la pauvre Raymonde qui, les yeux pleins de larmes, n'osait cependant résister.

Trois minutes après, elle était solidement liée à l'arbre et dans la presque impossibilité de faire aucun mouvement. Sur un nouvel ordre de Betty, Fred la bâillonna.

— Nelly, ma chérie, tu as subi hier un châtement mérité par ton intempestive curiosité ! commença Betty en se tournant vers sa parente. Tes révoltes t'ont valu un traitement un peu dur et une nuit à la chaîne n'a rien de bien agréable, je pense. Pourtant ce matin, quand je suis allée te réveiller, tu n'as pas eu un mot de reproche et tu m'as reçue comme si rien n'avait eu lieu. Comment considères-tu la chose ? cela veut-il dire que tu as oublié ou bien que tu me reconnais comme ta maîtresse ? Réponds !

— Ma chère Betty, je crois plutôt que ta seconde hypothèse est juste.

— Tu me reconnais comme ta maîtresse !

— Il l'a bien fallu !

— Mais aujourd'hui ?

— Ce qui est fait est fait ! pourquoi te résisterais-je à présent ? n'y a-t-il pas d'autres arbres dans la forêt ? Fred Kensington n'a-t-il pas d'autres cordes ? Alors ?

— Ce n'est pas un discours philosophique que je te demande ! c'est une réponse catégorique !

— Eh bien, oui ! dit Nelly avec un rire nerveux.

— Tu me reconnais...

— ... comme ma maîtresse, oui ! que veux-tu de plus ?

— Que tu me le prouves !

— Quand ?

— Immédiatement !

— Comment ?

Nelly crânait, mais n'en était pas moins inquiète pour cela et Betty, fine mouche, le comprit.

— Voici comment ! tu vois, Raymonde, n'est-ce pas ? tu vas prendre une cravache et la cingler !

— Mais elle n'a rien fait pour que tu la punisses !

— Oh, je t'en prie, Nelly, cesse de raisonner quand je donne un ordre ! je t'assure que si tu m'énerves, il t'en cuira ! oui, il t'en cuira, c'est le cas de le dire ! ai-je besoin d'une raison, de l'ombre d'une, pour flageller une esclave ? quelle question stupide ! Raymonde sera battue parce que cela me plaît et par toi parce que cela encore me plaît. Seulement tu ne peux décentement frapper dans la tenue où tu te trouves !

— Comment cela !

— Tu vas comprendre ! tu es ici pour prendre une leçon de fouet. Hier Hélène en a pris une en te cravachant les fesses ! à ton tour de te payer sur sa sœur ! tu te venges et tu t'instruis, je fais d'une pierre deux coups. Seulement...

— Il y a donc un seulement ?

— Oui ! tu pourrais ne pas y mettre l'entrain nécessaire ! alors Fred Kensington aura une autre cravache à la main et il se tiendra derrière toi, à bonne portée pour te stimuler en te cinglant la croupe ! seulement... encore un autre seulement... par dessus tes vêtements cela manquerait de charme ! alors comme il est inutile de te mettre nue à ton tour, je vais te faire relever et épingler jupe et chemise pour que ton croupion, ma chère, soit bien à l'air ! Il pourra se trémousser à l'aise ! ce sera grand régal pour nos regards et parfait en cas de négligence ! L'utile et l'agréable ! hein, Nelly, n'est-ce pas bien trouvé !

— !!!

— Je veux que tu me répondes ! n'est-ce pas bien trouvé ?

— Oh, Betty !

La cravache de la Dominatrice siffla dans l'air comme une menace aux oreilles de la jolie Nelly, toute rouge de honte, et à ce son elle retrouva ses esprits pour répondre :

— Si, Betty ! si, bien trouvé !

— Comment m'appelles-tu, esclave ? et la cravache de siffler encore plus près.

— Oh, pardon, maîtresse ! si, très bien trouvé, maîtresse !

— Parfait ! le tout, vois-tu, dans la vie est de s'expliquer et de s'entendre ! Maintenant, tu vas permettre à Fred Kensington de te préparer ainsi que je le désire ! va ! va donc offrir ta croupe à ce brave Fred pour qu'il te trousses ainsi que je le veux.



## CHAPITRE XI

HÉSITATIONS COMPRÉHENSIBLES. — NELLY TROUSSÉE.  
— APPRENTISSAGE DE LA CRAVACHE. — RAYMONDE FRAPPÉE.  
— NELLY DÉVÊTUE. — UNE HEURE DE PUNITION.



A pauvre Nelly jeta à sa cousine un regard qui eût attendri un fauve, mais pour son malheur, Betty était bien décidée à obtenir ce qu'elle avait demandé. Comme elle ne bougeait pas, miss Cravache s'avança vers elle :

— Nelly, je t'ai déjà déclaré que je ne tolérerai aucune hésitation dans l'obéissance. Est-ce que Raymonde a hésité ? non ! alors pourquoi persistes-tu dans ton entêtement ? Crois-moi ! j'ai bien choisi mon lieu d'expérience. Le

coin est absolument désert ! tu pourrais hurler qu'on ne t'entendrait pas ! et du reste au premier cri tu serais bâillonnée et liée et quand on viendrait à ton secours nous serions loin et toi avec nous ! Cependant, je suis lasse de tes accès de révolte ! je ne t'ai point demandé de te mêler à ma vie privée ! tu l'as voulu, c'est grand dommage, mais tu dois subir les inconvénients de ta curiosité ! tu vas obéir immédiatement. Cela seulement t'évitera, non pas d'être punie, mais de subir une sévère punition ! Va donc trouver Fred pour qu'il tresse ton cotillon comme il sied !

L'attitude de Betty ne laissait aucun doute à sa cousine. Une hésitation encore et les cinglades allaient pleuvoir, cinglades que Nelly ne se souciait nullement de recevoir. A regret donc elle se dirigea vers Fred Kensington. Celui-ci, selon les ordres à lui donnés, s'enquit gracieusement.

— Vous désirez, miss Nelly ?

— Vous avez entendu !

— Je vous demande mille pardons, mais j'étais distrait. Je suivais du regard un magnifique papillon. Un machaon, vous connaissez ? ainsi donc veuillez me dire ce que vous désirez de moi ?

— Betty, je t'en prie !

— Quoi donc, Nelly ?

— Fred...

— Eh bien quoi, Fred ?

— Il n'a pas entendu ce que tu as dit !

— Et alors ? tu ne t'imagines pas que je vais recommencer mon explication pour lui ? tu sais ce que je veux ! ce que j'attends de toi ! débrouille-toi avec lui, explique-le lui toi-même ! en tout cas, si dans deux minutes tu n'es pas prête, je te promets une de ces fessées à t'arracher la peau du derrière ! sans compter une nuit ou deux à la niche !

— Oh, Betty, je n'oserai jamais !

— Tant pis pour toi dans deux minutes !

Et Betty tourna le dos à sa cousine désolée. Celle-ci revint vers Fred :

— Mister Fred, vous avez plaisanté tout à l'heure !

— Moi ? quand donc, Miss ?

— Quand vous disiez que vous ne saviez pas ce que désirait de moi miss Betty ! mais vous le savez !

— Je vous assure que non ! mais qu'importe, vous le savez ! dites-le moi et j'obéirai immédiatement ! pour moi, vous pouvez en être absolument sûre et certaine, les simples désirs de miss Betty sont toujours des ordres absolus et je m'en voudrais grandement de ne point lui obéir aveuglément !

— Je n'oserai jamais vous répéter !

— Une minute, Nelly ! déjà une minute ! lança la voix de Betty visiblement énervée.

Alors, la pauvre jeune fille se décida. On sentait combien grand était son effort de demander, elle, vierge pudique, d'être dévêtue d'immodeste façon et cela à un homme et par un homme. Elle répéta, à mi-voix et en rougissant, les ordres de Betty. Quand elle eut terminé, l'Américain éclata de rire.

— C'est ça que vous n'osiez pas me demander ? de mettre vos fesses à l'air ? oh, Miss, je croyais qu'il s'agissait d'une chose pleine de gravité ! vos fesses ? la belle affaire ! hier n'ai-je pas eu le plaisir de vous mettre entièrement nue ? et, foi de Kensington ! je puis vous assurer que j'ai rarement vu fille aussi bien balancée que vous, même dans les bouics les plus élégants de la ville de Paris ! Allons ! faisons vite, car je vois votre cousine qui s'impatiente et d'autre part la jolie Raymonde s'énerve dans ses liens ! il lui tarde que la séance se termine et c'est de votre faute si elle n'est point encore commencée ! Veuillez vous retourner et me tenir ces épingles doubles ! En France on les appelle encore épingles de nourrice ! Drôle de nourrice que me voilà présentement ! au lieu de vous mailloter, je m'en vais vous mettre en tenue d'exhiber à tous votre croupion dodu ! Cristi, la drôle de nourrice !

Tout en parlant, exigeant que la pauvre Nelly tienne elle-même et lui passe une à une les épingles dont il allait avoir besoin pour lui tenir sa jupe relevée, il la préparait selon les désirs de Betty qu'il avait non seulement entendu, mais encore avec laquelle toute cette scène avait été minutieusement combinée. Lentement, il releva la jupe par derrière et en épingla le bas aux épaules, puis après s'être reculé de deux pas et avoir examiné son travail en clignant des yeux comme un artiste qui contemple le chef-d'œuvre de sa vie, il procéda de même avec la fine combinaison de soie rose que portait Nelly sous sa jupe claire. Alors il s'exclama :

— Hell ! que vois-je ? Miss porte une culotte ! certes, elle est légère, mais néanmoins elle gêne ! voyons, miss Nelly, votre cousine a bien commandé : le derrière nu ? comment ? je n'entends pas ! veuillez parler plus fort, je vous prie !

— Oui, mister Fred, elle l'a dit !

— Qu'a-t-elle dit ? c'est extraordinaire comme je suis distrait aujourd'hui ! c'est la campagne qui me produit régulièrement cet effet ! voyons, miss Nelly, répétez un peu, le derrière comment ?

— Tout nu ! balbutia la pauvrete qui sentait le rouge lui monter au visage.

— Ah ! ah ! parfait ! nous disons donc la croupe à l'air, c'est ça, oui !

Tout en parlant, il glissait les mains sous les vêtements de Nelly, déboutonnait la culotte et la faisait glisser à terre et obligeait Nelly à l'ôter complètement.

— Voilà, miss Nelly, vous pouvez vous mettre à la disposition de votre cousine ! vous êtes parée. Votre ceinture qui tient les jarretelles est si étroite qu'on ne la voit pas ! Les fesses encore un peu roses sont en parfait état, bien apparentes, bien dégagées... eh bien, quoi, vous ne me remerciez pas ?

— Merci, Fred ! dit Nelly terrorisée par l'approche de Betty toujours armée d'une cravache.

— Alors, tu es prête ?

— Oui, maîtresse !

— Ah ! je vois que ça commence à rentrer ! tu ne pouvais donc pas obéir plus vite ? tu te serais épargnée une punition. Elle sera à la vérité légère à côté de celle d'hier, mais tu l'as méritée ! n'est-ce pas ? réponds !

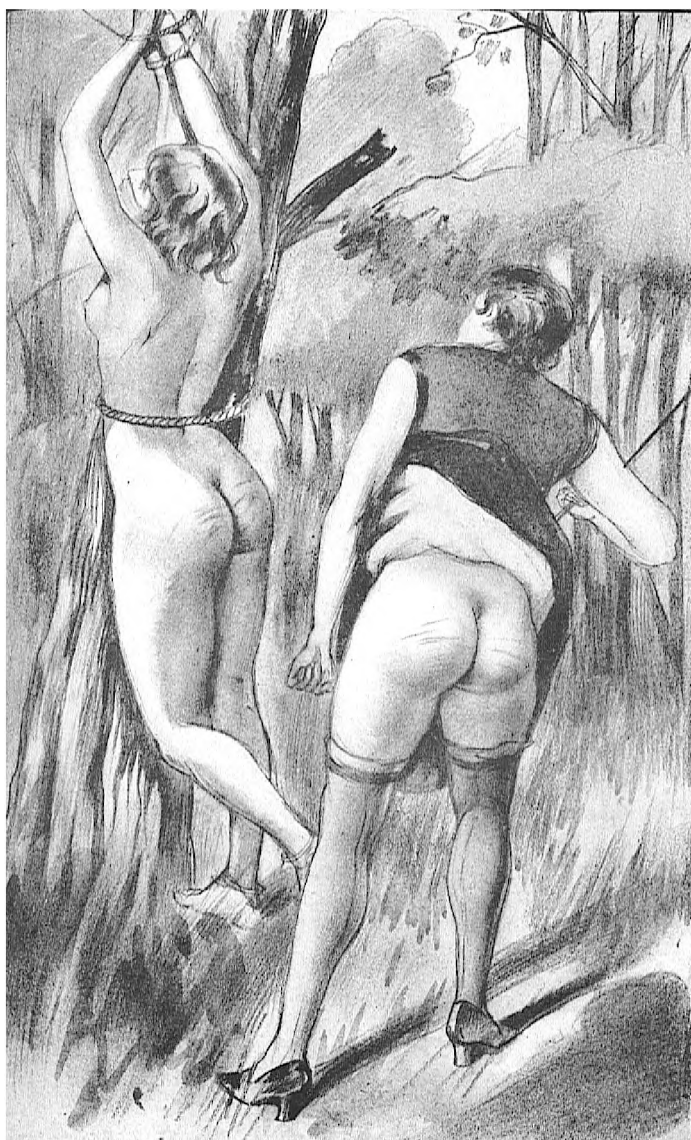
— Oui, maîtresse, je l'ai méritée !

— Tu te formes et je me sens incline à l'indulgence. Prends ma cravache ! prends ! Fred a la sienne et c'est lui qui te stimulera si tu t'en sers mal et si tu ne frappes pas assez fort. Tu vas commencer par deux bonnes cinglées sur les épaules de Raymonde ! Là, place-toi là !... non ! on ne tient pas sa cravache comme cela ! oui... très bien ! alors frappe !

Raymonde vit venir le coup. Elle crispa dans ses liens, ferma les yeux, serra les dents ! Clac ! Elle eut un gémissement auquel répondit un cri de douleur. Fred, estimant que le coup n'était pas assez fort, avait, lui, violemment fouaillé les fesses nues de Nelly.

Ça ne compte, pas, dit Betty, recommençons !

A ces mots, Raymonde frissonna ! la malheureuse paierait les maladresses de Nelly et pour si mal appliqué que fût le premier coup, il n'en avait pas moins été douloureux à recevoir. Elle ne put réprimer une plainte aiguë au second, qui avait été solidement asséné. Le troisième





suivit lancé de haut en bas et la fine pointe de la cravache avait cinglé le lobe de l'oreille de Raymonde, de très pénible façon. La flagellée ne put retenir un cri aigu.

— Tu chantes trop, dit Betty. Fred, bâillonnez-la !

En un tournemain la chose fut faite.

— Allons, Nelly, cinq coups sur les fesses de Raymonde ! souviens-toi que hier c'est sa sœur qui t'a porté les premiers coups ! venge-toi ! venge-toi solidement ou Fred te fera souvenir que tu n'es pas là pour te laisser aller à une idiote sensiblerie ! Du reste, si Fred est obligé d'intervenir trop souvent, je te promets pour demain une jolie séance démonstrative. Seulement, tu remplaceras Raymonde ; quant à Fred, il tiendra ton rôle et se fera relayer par Berthe quand il aura le bras fatigué ! Avis !

Terrifiée, Nelly fouailla la pauvre Raymonde à tour de bras, lui arrachant des plaintes qui montaient distinctement malgré le bâillon. La pauvrette se tordait dans ses liens qui, relativement lâches intentionnellement, ne réprimaient que partiellement ses révoltes. Betty trouvait un extrême plaisir à voir cette fine et troublante nudité d'androgyme se tendre, se tordre, s'épuiser en efforts absolument vains. Ce pouvoir de remuer un peu augmentait encore la souffrance. Aux efforts violents, les liens meurtrissaient plus sûrement, tendus par le choc ; il semblait à la patiente qu'elle pourrait se déplacer suffisamment pour éviter le coup qu'elle voyait venir et à la dernière seconde, le jeu des cordes s'avérait insignifiant et la fouaillée arrivait douloureuse qui la plaquait contre l'arbre dont l'écorce griffait la frêle et juvénile poitrine ou la peau fine et satinée du petit ventre bien rond.

Nelly, en bonne élève, soucieuse d'éviter toute punition, s'était appliquée à l'extrême pour donner satisfaction à sa hautaine maîtresse. Fred n'eut pas à intervenir, mais quand ce fut terminé, Raymonde lui jeta un regard dénué de toute aménité. Enfin Betty ordonna de détacher la patiente qui fut autorisée à se rhabiller.

— Et moi, maîtresse ? demanda Nelly, tenant sa culotte à la main.

— Toi ? tu as d'abord une punition à subir. Nous pouvons rester encore ici environ une heure. Cette heure, tu vas la passer toute nue auprès de nous et attachée à un arbre. Tu ne seras pas battue, c'est tout ce que je te promets ! Fred, un coup de main pour déshabiller Nelly ! à la moindre hésitation ou résistance, la cravache ! dussiez-vous la laisser évanouie, vous frapperez jusqu'à ce qu'elle obéisse ! allons, fais vite !

Nelly n'osait résister. On détacha les épingles, ses vêtements reprirent leur ordre naturel, mais Fred s'employait à faire exécuter rapidement l'ordre donné par miss Cravache. Vivement, il ôta la blouse légère de Nelly, dégrafait sa jupe qui glissa à terre, puis la combinaison-chemise et Nelly demeura nue, honteuse, les yeux à terre, les bras chastement ramenés vers sa poitrine. Les jambes magnifiques se moulaient sous la soie noire de bas arachnéens, d'élégantes chaussures courbaient les jolis pieds. Vue ainsi, pudique et désespérée, le soleil se jouant dans ses cheveux blonds, elle était adorable et véritablement touchante. Fred, lui, pensait : très adorable ! mais il songeait à Betty, amante passionnée, jalouse aussi, et aux dollars qu'en fin de mois lui remettait mister Compson.

— Tes chaussures et tes bas, vivement ! commande miss Cravache d'une voix cassante et sur un ton tellement impératif que Nelly s'exécute immédiatement, puis se redresse cette fois entièrement nue, comme Vénus sortant de l'onde ou Eve avant le premier péché.

— Donne tes mains à Fred pour qu'il les attache !

Fred, à l'aide d'une cordelette solide, lia les poignets que Nelly lui tendait.

— Maintenant, va te mettre le dos à l'arbre où Raymonde était ligotée ! et de suite, hein !

La peau fine de ses pieds meurtris par quelques silex perdus dans l'herbe, Nelly alla s'adosser à l'arbre. Ses poignets liés, relevés à hauteur de sa gorge, furent pris dans une nouvelle corde qui lui resserra les bras et la poitrine, la plaquant contre l'arbre, puis la taille fut prisonnière ensuite.

Une nouvelle corde, au-dessus des genoux, une autre aux chevilles achevèrent de l'immobiliser complètement. Les cordes trop serrées meurtrissaient sa chair délicate, mais dans la crainte de nouveaux sévices, elle n'osait se plaindre. Pourtant, deux grosses larmes coulèrent le long de ses joues. Elle contint un sanglot. Une inexprimable honte, faite de désespérance et de pudeur effarouchée lui poignait le cœur. Et surtout les regards de Fred, la couvrant entièrement, la gênaient atrocement. Instinctivement, la vierge devinait le désir sexuel du mâle et sans bien démêler ce que cela pouvait être, elle en avait peur. Certes, elle comprenait que la présence de Betty lui évitait pire, et ce pire qu'elle redoutait sans le connaître était pourtant ce qui l'épouvantait.

Betty s'assit dans l'herbe auprès d'elle, Fred également. Quant à Berthe, charitable, elle aidait Raymonde à se vêtir après lui avoir doucement massé les fesses endolories.

— Sais-tu, Nelly, dit Betty, que j'ai grande envie de rentrer en te laissant là jusqu'à demain !

— Oh ! maîtresse !

— Au fond, avoue que tu l'as bien mérité !

— Oui... oui, maîtresse !

— Alors tu ne protesterais pas ?

— Non, maîtresse !

— Ah ! ah ! tu ne parles plus de te révolter, de te plaindre à mon père ! on dirait que tu te décides à envisager les choses sous leur véritable jour ! Mes compliments, petite, c'est un progrès ! Eh bien, rassure-toi ! je n'en ferai rien ! Dans un quart d'heure ou une demi-heure tu seras détachée !

Betty alors s'étendit de tout son long comme pour dormir, et quelques minutes après, elle sommeillait réellement. Fred, Berthe et Raymonde, respectant le sommeil de leur maîtresse, s'éloignèrent de quelques pas et se mirent à causer à voix basse.

Près d'une heure coula, puis Betty s'éveilla.

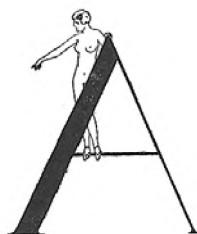
Elle donna l'ordre de détacher Nelly, exigea que celle-ci la remerciât en termes fort humbles de l'avoir justement punie, qu'elle remerciât également Fred du concours apporté à Betty, puis elle put se rhabiller sous les yeux narquois des assistants. Seule. Raymonde, du fond du cœur, la plaignait sincèrement.

## CHAPITRE XII

DIVERTISSEMENTS CHAMPÊTRES À LA MANIÈRE DE MISS CRAVACHE.

— LE PREMIER PAVÉ DANS LA MARE AUX GRENOUILLES.

— LETTRE DE PARIS. — INQUIÉTUDES. — RENDEZ-VOUS MANQUÉ.

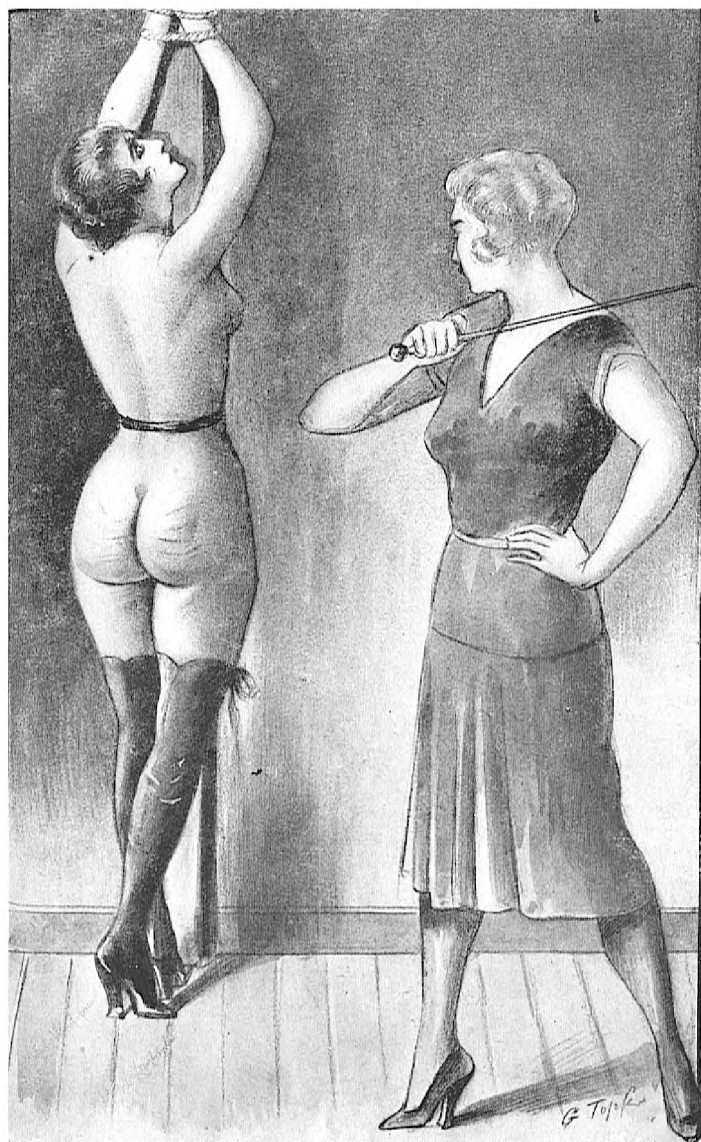


trois reprises dans la quinzaine qui suivit, miss Cravache renouvela les promenades forestières, emmenant régulièrement Nelly et tour à tour Hélène et Raymonde. Parfois, elle se contentait de faire dévêtir les jeunes filles, parfois elle les liait soit l'une à l'autre, soit à des arbres et souvent, après en avoir fessé une de la main, elle calmait l'énervement sensuel que cela provoquait en elle en se donnant à Fred sous les yeux des vierges révoltées par un tel cynisme dans l'impudeur. Mais Raymonde semblait lui plaire particulièrement. Elle adorait lui claquer les fesses elle-même et quand la jeune fille pleurait, elle la prenait souvent dans ses bras, la consolant et lui baisant longuement les lèvres. Cela la jetait dans un trouble infini et c'est alors que la plupart du temps, miss Cravache demandait aux caresses plus précises de Fred Kensington un particulier apaisement. Ces scènes, toujours les mêmes, seraient fastidieuses à narrer.

Un jour, dans le kiosque, elle attacha Raymonde au poteau par les poignets, après l'avoir fait mettre nue entièrement, sauf qu'elle lui avait ordonné de garder ses bottines montantes à hauts talons, et qu'elle lui avait entouré la taille d'une ceinture de cuir noir qui tranchait ainsi nettement sur la douce pâleur de la chair.

Puis prenant une cravache, Betty se mit à cingler vigoureusement les fesses et les reins de la pauvre Raymonde qui, libre de ses mouvements, sauta, se courbant, se débattit, hurlante, maintenue seulement par les poignets.

Deux jours après la dernière de ces trois sorties que nous signalons au





début du présent chapitre, alors que Betty et Nelly prenaient le thé « en cousines », servies par la diligente Raymonde, Fred entra en s'excusant, disant qu'il venait de croiser le facteur et qu'il portait le courrier. Il y avait une lettre assez lourde à l'adresse de Betty Compson. Celle-ci regarda l'écriture et hocha la tête, semblant dire qu'elle ne reconnaissait pas l'écriture.

Les caractères semblaient jetés avec vigueur, les T très énergiquement barrés. A première vue, elle devait émaner d'un homme et le timbre était marqué par le cachet de la poste de Villebois, la petite bourgade voisine, distante à peine de deux kilomètres.

— Quand je regarderai cette enveloppe durant cent sept ans, elle ne m'apprendra rien ! dit Betty en la déchirant.

— Oh ! dit-elle rageusement, qui s'est permis ?

Nelly se pencha pour regarder.

Miss Cravache avait sorti de l'enveloppe une simple photographie du format d'une carte postale et sur cette photo on reconnaissait Betty montrant à Nelly, jupes relevées, comment elle devait s'y prendre pour frapper Raymonde attachée à un arbre. Rouge de colère, la Dominatrice regarda successivement Nelly et Fred. Qui donc avait pu oser ? Était-ce une vengeance ? Nelly ne connaissait personne à qui elle eût pu se confier et qui eût pu prendre cette photographie menaçante. Fred était trop dévoué, Berthe, Raymonde et Hélène trop bien payées ! alors ?

Chantage ?

Comme elle le pensait, Fred dit le mot.

— Oui, peut-être, c'est honteux ! fit l'Américaine sans se rendre compte que ce qui était honteux était surtout ses mœurs dévergondées et dépravées.

— Fred, pouvez-vous faire une enquête ? faut-il demander le concours d'un détective ?

Nelly opinait pour. Kensington s'y opposa. A son avis, il était à peu près impossible de retrouver quelqu'un sur le vu d'une simple enveloppe de lettre contenant une photographie. Mieux valait attendre sans s'en inquiéter. Le maître chanteur dévoilerait bientôt ses batteries. Le mieux était de redoubler de prudence et de supprimer les promenades champêtres. Ainsi les risques futurs diminués, on verrait venir. Une riposte porterait davantage quand on saurait à qui l'on avait affaire.

Nelly abonda alors dans le sens de Fred et Betty finit par s'y rallier. Cependant, elle décida que Raymonde, Berthe et Hélène devaient être mises au courant et elle chargea Fred de convoquer tout le monde au kiosque où elle allait se rendre.

— Va devant, dit-elle à Nelly, ouvre la porte que l'on n'ait pas à attendre !

Nelly obéit. Quelques instants après, comme elle pénétrait dans le kiosque, elle remarqua, glissé sous la porte, une seconde enveloppe, semblable à celle reçue par Betty Compson et adressée, cette fois, à elle, Nelly.

Les mains tremblantes elle l'ouvrit. La même photographie s'y trouvait, mais en plus il y avait une missive qui disait :

« Mademoiselle,

« Ne veuillez en aucun cas douter de mon profond respect. Vous êtes, d'après mes découvertes involontaires, tombée aux mains d'un être bizarre et cruellement dépravé. Dites-vous

bien qu'un ami veille sur vous. Depuis certain soir où vous avez passé la nuit enchaînée, j'ai tenté de vous voir seule. J'ai failli y parvenir, mais la malchance ne l'a pas permis au dernier instant. Veuillez en aucun cas ne parler de cette lettre à votre cousine. Je m'engage seulement à lui faire payer cher vos humiliations et les coups reçus.

« Dès que je pourrai, vous recevrez une nouvelle lettre vous donnant des instructions.

« Veuillez croire, mademoiselle, à mon profond respect. »

Comme signature une cravache brisée. Un *post-scriptum* disait :

« Encore une fois, silence et détruisez cette lettre. »

N'ayant pas le temps matériel de la détruire, Nelly se contenta de la remettre dans l'enveloppe et de glisser le tout dans l'échancrure de son corsage, pensant que ce jour-là, Betty ne songerait pas à dénuder ses esclaves mais à parer la menace qu'elle sentait planer sur elle. A peine Nelly avait-elle achevé son geste que sa cousine entra suivie de Fred et de Berthe. Raymonde et Hélène suivaient à quelques pas.

Ce postiche de conseil de guerre fut ce que sont toutes les réunions de ce genre, on discute à perte de vue. Chacun voulut dire son mot, même la Bertine, dite Berthe, et l'on décida finalement de s'en tenir à ce qu'avait conseillé Fred tout d'abord : attendre que l'ennemi prêta le flanc pour contre-attaquer.

Puis comme l'heure du dîner approchait, on quitta le kiosque.

Inutile de dire que cette nuit-là trois personnes ne dormirent pas et les autres mal. Miss Cravache et Fred Kensington étaient fort inquiets et cherchaient vainement le sommeil. Quant à Nelly, si elle ne dormait pas, c'était la joie qui la tenait éveillée. Raymonde, Hélène et Berthe n'avaient qu'une inquiétude, voir se terminer leur engagement auprès de Betty Compson. La question du gagne-pain, principalement pour les deux sœurs, allait peut-être se poser avec son effroyable dureté.

Le lendemain matin, comme pour renforcer les sombres idées des deux jeunes filles, elles reçurent une lettre d'une amie demeurée à Paris et cette lettre, dont le texte suit, n'était pas fait pour les engager à rejoindre la capitale.

« Mes pauvres amies, disait la lettre,

« Que de choses depuis que vous avez trouvé cette situation en province ! ah, quelle chance vous avez ! Vous vous souvenez qu'à plusieurs reprises j'avais été suivie par un monsieur très chic et même une fois abordée par lui. Nous l'appelions entre nous le millionnaire ! vous vous le rappelez ? même Raymonde me blaguait assez en parlant de cette conquête et elle me prédisait bijoux et château. Le château était en Espagne. Après votre départ, il m'a encore accosté et comme je me trouvais bien seule sans vous j'ai accepté de prendre l'apéritif avec lui. Cela s'est renouvelé quatre jours en suivant. Le cinquième, il m'a invitée à dîner. Nous sommes allés dans un beau restaurant des boulevards avec un orchestre, je ne vous dis que ça ! Puis mon compagnon m'a ramenée chez moi en promettant monts et merveilles si je voulais continuer à le voir. Deux jours après, nouveau dîner. Seulement, comme il trouvait que ma garde-robe était trop simple, le samedi suivant il m'a renippée des pieds à la tête. Le soir même, il m'emmenait au

théâtre et c'est comme cela que le malheur est arrivé. Mes pauvres chéries, je ne sais comment vous le dire, mais je vous jure que j'ai été la victime et que pour rien je n'aurais consenti à ce qui s'est passé. Après le théâtre, Georges, car il s'appelle Georges, m'a dit : « Demain dimanche, on peut faire sans crainte la grasse matinée. Alors, nous allons souper et ensuite nous irons à Montmartre. Au jour, je vous ramènerai chez vous ! » Je n'ai pas osé lui dire non. Et puis il était si gentil avec moi, si aimable, si prévenant ! On soupe donc. Un moment je me suis absentée. Nous étions dans une boîte très élégante de Montmartre. Je vous assure que ça vaut le coup d'œil ! Oui, mais pas quand on paie la note comme moi. Voilà que je reviens et que je trouve un drôle de goût au champagne. Pour sûr que le bonhomme avait profité de mon absence pour y verser une saloperie quelconque. Au bout d'un moment comme j'avais grand sommeil, je lui avoue que je ne tiendrai pas toute la nuit. Lui m'offre alors de me ramener chez moi. Il avait sa voiture à la porte. Il faut te dire qu'il a une Delage superbe qu'il conduit lui-même. On monte, je m'installe et il démarre. Voilà que je m'endors presque aussitôt.

« Après je ne sais plus ce qui s'est passé.

« Quand je me suis réveillée, je n'étais pas dans ma chambre. J'étais chez Georges, étendue toute nue, oui, vous lisez bien, toute nue sur un lit et lui était étendu pareil, à côté de moi, me regardant me réveiller.

« J'ai voulu courir, crier, me sauver ! il m'a empêchée et, comme je résistais, il m'a saisi les poignets dans une de ses mains, puis la taille dans son autre bras : « Et puis quoi ? dit-il, il est dix heures du matin ! on nous a vu partout ensemble hier ! à qui vas-tu faire croire que tu n'étais pas consentante ? En voilà des histoires, parce que tu étais vierge hier soir et que tu ne l'es plus ce matin ! »

« Alors, j'ai compris mon malheur. Le misérable m'a droguée, emmenée chez lui, prise pendant que j'étais sans connaissance ! et dire que je suis peut-être enceinte de ce bandit !

« Comme une folle, je me suis rhabillée et je suis partie en pleurant. En ouvrant mon sac j'ai trouvé un billet de cinq cents francs. Tant pis, je l'ai gardé. D'abord je voulais me tuer et puis quoi ? Les cinq cents francs serviront si j'ai un gosse ! après faudra bien me débrouiller. »

La lettre se continuait par divers commentaires sur les hommes et leur façon de concevoir l'amour, le tout en des termes que nous ne pouvons reproduire. Le résultat fut que cette lettre atterra Raymonde et Hélène.

— Voilà ce qui nous attend si miss Compson ne nous garde pas à son service !

Quand elles descendirent prendre leur service, Betty était dans une rage folle. A son courrier elle avait trouvé une nouvelle enveloppe émanant de l'inconnu et contenant une photographie. Cette fois, Berthe et Hélène apparaissent nues aux pieds de Betty qui, enlacée à Fred, baisait ce dernier à pleine bouche.

Il était incontestable qu'un espion s'était attaché à leurs pas et l'inquiétude fit bientôt place à la peur quand Fred arriva ayant reçu lui aussi une photographie. Mais celle-ci représentait Raymonde et Nelly attachées nues à deux arbres, tandis que sur l'herbe, Betty, très reconnaissable, se donnait à Fred. Au dos de cette photographie, il y avait ces simples mots :

« Que va dire Mr Compson le jour où il recevra un exemplaire de la présente vue ? »

Fred savait que, tout en s'occupant fort peu de sa fille, M. Compson aurait été loin de prendre la chose du bon côté, et le renvoi immédiat aurait certainement suivi. Quant à Betty, elle courait la chance de recevoir une raclée mémorable à côté de laquelle les petites séances du kiosque eussent été de l'eau bénite.

Quelques instants plus tard une femme de chambre apporta une lettre que l'on venait de remettre au concierge de la propriété. Elle avait été portée par un gamin du village. Du premier coup, Betty avait reconnu l'écriture du mystérieux correspondant.

Nerveuse, elle la décacheta.

Sur un élégant bristol, ces simples mots :

« Arsène Lupin présente ses respects à Miss Betty Compson et l'informe qu'il serait désireux d'avoir un entretien avec elle ce jour, à quinze heures, au kilomètre 212 de la route nationale qui passe devant le château de miss Compson. Le km. 212 est au Sud. Miss Compson sera seule. — A. L. »

L'ironie de l'inconnu signant Arsène Lupin eût fait sourire en d'autres temps.

— Enfin, dit Fred, nous allons savoir ce qu'il désire ! Vous irez, Miss, je me cacherai dans la voiture et il faudra bien que le bonhomme s'explique !

Il fut ainsi décidé. A l'heure voulue, Fred se cacha dans l'automobile de Betty, s'asseyant par terre et se recouvrant d'une couverture de voyage. Au même instant, à sa fenêtre, Nelly, sans doute par hasard, ferma et rouvrit deux fois les volets.

Au kilomètre 212, à l'heure voulue, il n'y avait personne. Betty et Fred cherchèrent en vain dans les buissons environnants, ils ne découvrirent âme qui vive. Furieux, ils firent demi-tour. Une carte attendait Betty : « Arsène Lupin avait dit : Miss Betty seule ! que cet imbécile de Kensington s'occupe de ce qui le regarde ! »

Et ni l'un ni l'autre ne pensa au motocycliste qui était passé à leur hauteur tandis que Fred descendait pour aider Betty à ses recherches.

Le lendemain matin, au courrier, nouvelle carte :

« Arsène Lupin attendra miss Betty *seule*, au même endroit et à la même heure que hier. »

— Eh bien, j'irai seule ! dit Betty, mais j'aurai mon revolver et mon carnet de chèques. J'aime mieux payer et que cela finisse. Si cet idiot pense m'effrayer avec son Arsène Lupin, il perd son temps !

Et l'après-midi, elle se rendit seule au rendez-vous.

La fenêtre de Nelly ne se referma et ne se rouvrit qu'une fois.



## CHAPITRE XIII

MISS CRAVACHE ET... « ARSÈNE LUPIN ». — DRÔLE DE CHANTAGE. — ÉCHEC. —  
CONVOCAION DE NUIT. — BETTY ET NELLY CHEZ L'INCONNU.

**P**OUR aller à cet étrange rendez-vous, miss Cravache avait revêtu son costume de cheval. Ainsi son browning serait dans sa poche de culotte prêt à être tiré en cas de danger. Elle n'avait pas omis son stylo et son carnet de chèques et ce fut d'un geste rageur qu'elle appuya sur le démarreur électrique. Le kilomètre 212 était en pleine forêt, non loin du lieu où s'était passé le premier divertissement en plein air de Betty. Nerveuse, inquiète, elle lançait sa voiture à folle allure prenant ses virages sans presque ralentir, puis vingt minutes après, à quelques centaines de mètres du rendez-vous, elle ralentit, presque à l'allure d'un homme au pas, dépassa la borne 212 où personne n'était, alla trois cents mètres plus loin, fit demi-tour et revint lentement, prête à démarrer brutalement en cas de danger.

Mais cette fois quelqu'un l'attendait. Quelqu'un qui n'avait certes pas l'allure d'un bandit de grand chemin. C'était un homme de trente à trente-cinq ans, vêtu d'un costume sport. Quoiqu'il fût assis sur la borne kilométrique, il sembla à Betty qu'il était grand. Comme elle stoppait, il la salua correctement et s'avança. Elle ne put s'empêcher de reconnaître qu'il était plutôt sympathique et distingué.

— Miss Compson ? s'enquit-il.

— Oui, elle-même ! c'est bien vous qui m'avez envoyé quelques lettres ?

— Moi-même, Miss.

— Alors combien ?

— Je ne comprends pas, Miss !

— Combien voulez-vous que je paye les clichés ?

— Oh, Miss, vous traiteriez affaire avec un gentleman que vous ne connaissez pas ? comme cela ? tout de suite !

— Vous avez pris comme nom Arsène Lupin ! C'est celui d'un bandit. Avec un bandit on ne discute pas, on paye !

— Mais ce Lupin était un bandit bien sympathique. Enfin, ne revenons pas là-dessus et permettez-moi de me présenter.

— Inutile ! je pense que nos relations se borneront à ce chantage ! je ne tiens pas à vous connaître ! Vivement, votre prix ! je n'ai pas de temps à perdre !

— Comme c'est mal me connaître, Miss, que de parler d'argent ! mais je suis riche, miss Compson ! très riche et me moque absolument de quelques dollars !

— Allons, mettons-en mille, cela vous va !

— Miss, vous voulez rire ! vous en mettriez dix mille que cela ne me paierait pas le plaisir de garder les clichés !... non... pas de ça ! laissez votre poche tranquille ! vous y avez mis à coup sûr un revolver. J'en ai un... je l'ai laissé chez moi ! n'ayez pas peur !

— Enfin, que voulez-vous ?

— Ah, vous voici plus raisonnable ! voyons, Miss, quittez cet air renfrogné ! descendez de votre voiture et venez, en causant amicalement, faire une courte promenade ! nous nous mettrons sûrement d'accord tous les deux !

Betty se décida, subjuguée par le ton calme et presque cordial de l'inconnu. Ils marchèrent le long d'un sentier, silencieux. Betty s'énervait. Enfin, l'homme parut se décider :

— Miss, dit-il, pour le moment du moins, aucune somme au monde ne me fera vendre à qui ce soit les clichés que je possède. Notez que personnellement je n'aurais nullement besoin d'eux. J'ai vu sous mes yeux de chair vivre les êtres que l'œil de métal a fixé sur la plaque sensible. Vos esclaves... ce sont vos esclaves, n'est-ce pas ?

— Oui, Monsieur, mes esclaves ! dit Betty hautaine.

— Vos esclaves nues sont magnifiques et je ne saurais que féliciter le goût qui les a choisies et réunies ! Recevez à ce sujet l'hommage de mon admiration ! Vous avez d'autre part une façon de les mener qui m'éblouit ! Un tel résultat à notre époque est extraordinaire ! Mais, au fait, l'une d'elles est bien votre parente, Miss ?

Betty eut un haut-le-corps. Elle ne s'attendait pas à cela. Nelly aurait-elle un défenseur qu'elle, Betty, ignorait jusqu'à ce jour ? Elle décida d'éclaircir immédiatement la chose.

— Oui, Nelly, ma cousine, vous la connaissez ?

— De vue, seulement ! sans jeu de mots, tout à fait de vue ! c'est bien elle que ma première photographie montre gentiment troussée ?

Betty inclina seulement la tête en signe d'assentiment. Ainsi Nelly n'avait pas de défenseur qui puisse devenir dangereux. Elle respira, sûre que les autres, liées par leur intérêt n'avaient pas trahi. Le hasard seul avait amené cet individu à surprendre son secret. L'inconnu poursuivit :

— Naturellement vous tenez à ce que le silence le plus absolu soit gardé sur vos fantaisies flagellantes ?

— Je serai franche, monsieur, j'y tiens et suis prête à acheter ce silence à quelque prix que ce soit !

— Est-ce bien vrai ?

Miss Cravache tressaillit. L'entretien abordait le point délicat. Elle avait raison, c'était du chantage. En elle-même elle invoqua le dieu dollar. Regardant son interlocuteur dans les yeux :

— Absolument !

— Parfait, nous sommes donc d'accord ! vous à tenir au secret, moi à le divulguer ! laissez votre revolver tranquille ! moi disparu quinze journaux reçoivent les épreuves avec notice explicative, ainsi que la Police des Etrangers, le Préfet du département et votre honoré père. Tout est prêt chez mon notaire ! Causons, Miss, en amis !

De rage, Betty jeta son browning. Poli, l'inconnu le ramassa et le lui rendit :

— Faites attention, l'herbe ici est humide et vous risquez de rouiller votre arme, Miss. Voici mes conditions : Demain soir, à dix heures, vous serez ici, au kilomètre 212 avec votre cousine Nelly. On vous attendra. Vous suivrez qui vous attendra et qui vous mènera chez moi. Il ne sera attenté ni à votre vie, ni à votre honneur. Je prends le même engagement vis-à-vis de votre cousine. C'est tout !

— Et vous me rendez les clichés ?

— A cela je ne puis encore répondre ! nous en parlerons demain soir ! Miss, nous voici revenus à la route, votre voiture est à cinquante mètres. Arsène Lupin a l'honneur de vous présenter ses hommages !

Et tournant les talons, il s'en fut sous bois, sans regarder derrière lui. S'il eut jeté un coup d'œil, il eut vu l'altière Betty Compson se jeter à terre en sanglotant et piquer une violente crise de nerfs.

Et le lendemain matin au courrier, Betty reçut une carte portant ces mots :

« Arsène Lupin prévient Miss Compson qu'au cas où elle ne serait pas au rendez-vous avec Miss Nelly et avec Miss Nelly seulement, personne ne l'attendrait et Mister Compson recevrait dès le jour suivant une photographie édifiante.

« A. L. »

.....

Déjà la veille, grande avait été la honte et la rage de Betty d'être obligée de confesser le complet échec de sa démarche auprès du mystérieux photographe. Malgré elle, elle pensait qu'il lui avait menti et qu'il devait être d'accord avec Nelly. Cette insistance pour qu'elle emmenât sa cousine, et sa cousine seule, lui en était comme une indiscutable preuve. En réalité voici quel avait été le degré de complicité de Nelly. Celle-ci avait reçu diverses lettres, d'une écriture différente des enveloppes adressées à Betty et à Fred Kensington.

Chacune de ces lettres contenait des instructions très précises. Quand Betty s'était faite accompagner par Fred au rendez-vous, Nelly avait fermé et rouvert deux fois sa fenêtre. Ainsi l'inconnu avait été avisé que deux personnes partaient et lui ne s'était pas présenté. Le lendemain, de la même façon, il avait été prévenu que Betty irait seule. Ainsi sans que Nelly le connut, révoltée des procédés de Betty à son égard, elle avait immédiatement accepté d'entrer dans le jeu du mystérieux et fantaisiste personnage qui signait Arsène Lupin. Betty n'avait pas eu le temps de l'habituer à la servitude. Elle s'était basée, faute psychologique énorme, sur l'esclavage consenti d'avance de Raymonde et d'Hélène, même de Berthe. Mais toutes les trois avaient pour se contraindre d'elles-mêmes la perspective et l'appât du gain auprès d'une généreuse maîtresse. Il eut fallu pour dresser Nelly moins de violence immédiate et plus de temps. C'est pourquoi sans hésiter, sans connaître sa personnalité ni ses buts, elle s'était ralliée au parti de l'inconnu. Les événements devaient du reste lui donner entièrement raison. Mais n'anticipons pas et narrons simplement les faits selon qu'ils se produisirent. Cette simple digression était cependant nécessaire pour que l'on comprenne l'attitude de Nelly et la facilité avec laquelle le faux Arsène Lupin avait été renseigné seul, sur les faits et gestes de Betty Compson et consorts.

De la journée Betty demeura invisible. Seul, Fred Kensington put l'approcher. Tout d'abord elle pensa que celui-ci pourrait suivre, armé, de loin mais cependant d'assez près pour pouvoir prêter main-forte le cas échéant. Mais le photographe mystérieux semblait avoir paré le coup

puisqu'il avait prévu qu'un comparse seulement attendait. Le mieux était d'obéir, d'autant que pour rien au monde Betty n'eut voulu ébruiter ses aventures. Un point d'interrogation se posait pour elle : pourquoi cette fois exiger la présence de Nelly ? cela elle ne pouvait l'élucider. Quant à Nelly, sûre de se trouver en face d'un allié, elle profita de la journée pour se promener à sa guise en compagnie de Raymonde, pour laquelle elle éprouvait une attirance marquée. De cette fille troublante émanait une telle langueur que malgré elle Nelly subissait son envoûtement, comme du reste Betty elle-même. C'est que surtout Nelly était lesbienne sans le savoir. Jadis elle avait subi l'influence de Betty parce que sa cousine vive et violente lui semblait posséder une sorte de masculinité. Elle avait non un tempérament d'esclave, mais un fort tempérament d'amante, ce qui n'est point du tout semblable. C'était là la seconde erreur psychologique de miss Cravache. Quant à Raymonde, son dégoût et son horreur des hommes qu'elle avait du reste en quelque sorte inculqués à sa sœur, en faisaient pour Nelly une compagne rêvée. Qu'on leur laissât le temps devant elle, et elles ne tarderaient pas à se rejoindre au creux de quelque lit douillet pour des ébats que la morale réproouve, mais que la police tolère, faute de les pouvoir empêcher. Mais qui donc, quelle police ou quelle morale empêchera deux filles d'Eve de réaliser ce qu'elles ont grande envie de faire ?

Le soir vint. Au dîner, Betty annonça d'un air naturel que le temps étant délicieux, elle sortirait en voiture avec Nelly. Par esprit de taquinerie celle-ci se fit prier. Betty roulait des yeux furibonds, mais la présence de son père l'empêchait de laisser éclater sa colère. Enfin Nelly céda et miss Cravache se promit *in petto* de lui faire payer cher les tranches par lesquelles elle venait de la faire passer.

Enfin, elles partirent, seules, scrupuleusement et cette fois, habillée en femme, Betty n'emporta aucune arme sachant la chose bien inutile. Une demi-heure après elles parvenaient au kilomètre 212. Rangée à droite une forte automobile attendait. Deux hommes étaient auprès. Betty freina et s'arrêta quelques mètres plus loin.

Un des inconnus s'avança :

— Misses Compson ? demanda-t-il.

— Elles-mêmes !

— Si ces demoiselles veulent bien descendre ! elles prendront place dans l'autre voiture. Mon camarade demeurera ici pour garder la voiture de ces demoiselles !

Betty accéda, rageuse, et Nelly la suivit toute souriante. L'aventure l'amusait d'autant qu'elle enrageait considérablement son tortionnaire en jupons.

A peine les deux jeunes filles étaient-elles installées que le chauffeur démarra. La voiture, très confortable, était éclairée intérieurement et sur les strapontins les deux cousines virent deux magnifiques gerbes de fleurs, une de roses rouges, l'autre de roses blanches. Une carte était épinglée à chaque gerbe, la première pour Betty, la deuxième pour Nelly.

— Il sait vivre ! dit cette dernière.

— C'est un bandit de la pire espèce ! répliqua Betty hargneuse.

— Bandit si tu veux, mais il semble avoir de l'éducation et du savoir-vivre ! il me plaît !

— Il te plaît ? il ne manque plus que cela ! ma petite, c'est une appréciation que tu paieras cher dès que nous serons de retour ! Ah, ce maître-chanteur te plaît ! eh bien, prends son parti toi aussi ! tu verras la vengeance de miss Cravache !

Nelly ne répondit pas, mais cette fois elle ne se sentit nullement inquiète des menaces de sa cousine. Elle se contenta de s'accoter confortablement et d'attendre silencieusement.

Brusquement la voiture, qui jusqu'alors avait filé à grande vitesse, ralentit et prit un chemin de traverse. Dix minutes après elle stoppait. Le chauffeur sauta à terre et ouvrit la portière, puis la casquette à la main :

— Si ces demoiselles veulent prendre la peine de descendre ! ces demoiselles sont arrivées et mon maître les attend !

— Votre maître ! qui est-ce votre maître ?

— Oh, Mademoiselle veut rire, Mademoiselle sait bien !

— Mais encore ! comment s'appelle-t-il ?

— Arsène Lupin, Mademoiselle !

Miss Cravache haussa les épaules. Ainsi dans cette affaire, même la valetaille se moquait d'elle.

Elle regarda aux alentours. Elles étaient en plein bois et dans l'obscurité de la nuit elle n'eut pu s'orienter. Une lampe électrique de poche éclaira la route.

— Si ces demoiselles veulent me suivre !

A cinquante pas de là un sentier s'amorçait. Elles le prirent derrière leur guide. Nelly s'amusait presque de l'aventure, mais Betty commençait à s'inquiéter. Elle arrêta le guide :

— Et s'il ne me plaît pas de continuer à vous suivre sans savoir où je vais ni qui est votre maître ?

— Cela serait fort regrettable pour Mademoiselle. Mademoiselle s'est trop avancée pour reculer et nous nous verrions obligés d'employer la force !

— La force ?

— Nous n'hésiterions pas, Mademoiselle. Que je pousse un appel et quatre hommes... Mais Mademoiselle plaisante et n'a certainement pas l'intention de ne pas aller jusqu'au bout maintenant. Du reste, à dix mètres d'ici Mademoiselle peut voir un portillon. La maison est à quelques mètres !

Puis il se remit à marcher.

Poussée par Nelly, Betty le suivit.

Le portillon franchi, elles aperçurent une maison d'habitation qui leur parut vaste, mais sans étage. L'ombre des bois ne permettait guère de voir autre chose. Brusquement une porte s'ouvrit découpant sur la nuit un carré de lumière.

— Si ces demoiselles veulent entrer !

Une femme de chambre les accueillit et les fit pénétrer dans un fumoir. Debout, près de la fenêtre fermée, l'inconnu, Arsène Lupin, les attendait.

— Misses, je suis heureux de vous recevoir dans mon home, dit-il, je vous prie de vous asseoir ! désirez-vous prendre quelque chose ?

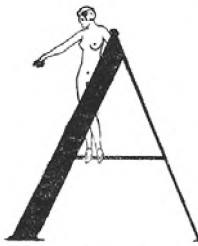
## CHAPITRE XIV

ARNOLD LORSEN, ARSÈNE LUPIN DE FANTASIE. — CHANTAGE.

— PHOTOS CONTRE VÊTEMENTS. — LA RAGE DE BETTY.

— MISS CRAVACHE FESSÉE. — INDOMPTABLE.

— TRAITEMENT ÉNERGIQUE. — LA LETTRE DE NELLY.



LORS, sans attendre la réponse de ses visiteuses forcées, il frappa sur un gong. La femme de chambre parut.

— Des rafraîchissements ! commanda-t-il.

Puis Nelly s'étant assise, il en fit autant. Betty, prenant le parti de crâner à nouveau, les imita. Quand les rafraîchissements furent servis et la soubrette partie, l'inconnu prit la parole.

— Miss Betty Compson, je pense qu'il est temps de faire tomber mon incognito. Je me nomme Arnold Lorsen et je suis Danois. A. L. mes initiales sont les mêmes que celles du héros de Maurice Leblanc, ce pseudonyme ? une amulette, dont je vous prie humblement de m'excuser. Ma profession ? Grand chasseur devant l'Éternel. Ce massacre au-dessus... de la porte, ce sont les cornes d'un gaur du Cambodge. Cette peau de tigre sur le divan, une de mes victimes birmanes. J'ai parcouru presque tout le globe. J'ai erré dans les savanes et le bled africain, dans les forêts congolaises, en Annam, aux Indes et j'ai remonté cinq cents milles sur l'Amazone en pirogue. J'ai tué des centaines d'animaux, même quelques hommes, pour ma défense légitime je dois dire. Dans l'hinterland de Zanzibar j'ai accompagné en dilettante des marchands d'esclaves et je dois dire que ces gens-là ne s'occupaient pas spécialement du transport de bois d'ébène. Toutes les blanches ne vont pas à Buenos-Aires, malheureusement pour elles. J'ai eu des esclaves, des vrais ! je puis vous donner d'utiles conseils sur la façon de les dresser ! je suis moi-même un flagellant convaincu !

Il fit une légère pause, Betty respira. Un flagellant, on allait pouvoir s'entendre. Il reprit après avoir bu :

— J'ai suivi vos expériences avec intérêt. Seulement, permettez-moi de vous dire que ce n'est pas tout à fait cela.

— Avant toute chose, monsieur Lorsen, dit Betty l'interrompant, puis-je vous poser une question ?

— Volontiers, Miss !

— Comment avez-vous été mis au courant de... de mes... de mes distractions particulières ?

— Par hasard ! Un soir, passant près de votre propriété, j'y ai pénétré par escalade. Un pan de mur abîmé, mon chien avait sauté et, pris dans les ronces par le collier, ne pouvait se dégager. Je lui ai porté secours et j'allais m'éloigner quand un étrange spectacle s'offrit à mes yeux : miss Compson tenant une jeune fille en laisse et l'attachant à la niche comme une chienne ! c'était... passionnant à suivre !

— Et à faire ! dit Betty.

Nelly ne put s'empêcher de rougir à l'évocation de sa plus cruelle humiliation. Ainsi non seulement Fred, mais encore cet homme se plaisait à évoquer devant elle l'instant où vaincue par la douleur elle avait dû, complètement nue, se prêter à un jeu atroce et odieux.

— Je vous présente la chienne ! dit Betty, allons, Nelly, debout !

— Je sais ! ne dérangez pas mademoiselle, coupa Arnold Lorsen. Cette vision me fit vous surveiller ultérieurement et je pus, en m'y prenant prudemment, tirer quelques clichés de vos escapades champêtres. Désireux de vous connaître, je vous en ai fait parvenir deux ou trois épreuves. Vous avez même parlé de me les racheter !

— Et je suis prête à nouveau à les payer !

— Cher ?

— Très cher !

— Vous avez dit à n'importe quel prix, au cours de notre dernière entrevue ! et je vous ai dit, en en prenant bonne note que ce soir je vous fixerai mes conditions ! sommes-nous d'accord ?

— Oui !

— Je vous préviens avant de pousser plus loin la transaction que je n'admettrai pas plus que vous discutiez mes conditions que vous ne permettez à vos esclaves de discuter vos ordres. Ce que je dis est dit, une bonne fois, sans y revenir.

— Soit ! combien !

— C'est sans doute avec de l'argent que vous désirez m'acheter mon bien ?

— Un chèque, je n'ai que cela sur moi !

— Je n'en veux pas !

— Dès demain j'aurai la somme en argent liquide !

— Ce n'est pas de l'argent que je désire ! Miss, j'ai pris neuf clichés. De ces neuf clichés, j'ai tiré dix épreuves de chaque, ou du moins j'en ai dix de chaque en ma possession, plus le paquet qui est entre les mains de mon homme d'affaires. Voici sur la table une première épreuve que je vous vends !

— Vous avez l'intention d'opérer une par une ?

— Oui !

— Vous êtes un original !

— Non, un malin ! Pour cette photo, veuillez me remettre vos gants !

— Mes gants ?

— Oui, à titre de souvenir !

— Voici, dit Betty en riant. Vraiment je dois reconnaître que jusqu'à présent c'est un plaisir de négocier avec vous !

— Une deuxième photo d'une autre pose !

— Combien ?

— Vos chaussures !

— Mes chaussures ?

— Oui, en échange, comme pour les gants ! ou alors demain une série entre les mains de votre père... après-demain une série au préfet, puis chaque jour une aux journaux, sans compter celles que je ferai tirer et distribuer dans le pays et dans la colonie américaine de Paris ! Allons, miss, vos chaussures !

Betty avait blêmi. Soudain elle venait de comprendre ce qu'Arnold Lorsen avait décidé. Vêtement par vêtement, il allait l'obliger à se dévêtir et elle comprenait qu'elle serait obligée d'obéir, préférant cela à la honte d'une divulgation publique de ses turpitudes. Et cette humiliation terrible il la lui infligeait devant sa cousine. Ce fut soudain contre Nelly que sa colère se tourna :

— Que cette fille sorte !

— Non ! dit Lorsen, je prends dès cet instant miss Nelly sous ma protection ! Miss Nelly a été assez humiliée par vous ! maintenant vous allez, à elle et à moi, nous offrir le même spectacle que vous vous offriez jadis à ses dépens ! la roue tourne, Miss, allons vos chaussures !

Menace par menace, Arnold obtint de Betty chaussures, bas, culotte, ceinture, chapeau, au gré de sa fantaisie, obligeant la hautaine Américaine à se troussez pour lui remettre ce qu'il lui demandait.

— Miss, dit-il, en échange d'une photo encore, la dernière de la série, veuillez me donner du feu pour ma cigarette et pour celle de miss Nelly ! la boîte d'allumettes est sur la cheminée à droite !

Blême de rage concentrée, Betty obéit et tendit l'allumette enflammée. Arnold Lorsen s'amusa à souffler dessus. Elle s'éteignit.

— Miss, veuillez être assez aimable pour nous offrir ce feu en prenant une attitude plus respectueuse. Mes esclaves ont l'habitude de me servir à genoux ! Vous savez qu'une désobéissance annule la tractation et que je reprends intégralement mon bien, même celui que vous avez devant vous et qui ne vous sera acquis définitivement que lorsque je le déclarerai. A genoux devant miss Nelly !

— Oh, tu me paieras cela ! dit-elle à sa cousine en obéissant, tu me le paieras ! tu es sa complice et c'est un coup monté !

— Pas d'appréciations de cette nature, miss Betty ! votre cousine demeure sous ma protection. Je reprends donc par mesure répressive trois photos à votre pile !

Pendant ce temps Nelly avait allumé sa cigarette et Betty se traînait à genoux devant Arnold Lorsen qui allumait la sienne.

— Miss Betty, dit-il, quand je vous aurai complètement dressée, je crois que vous serez une esclave qui me fera grandement honneur !

Betty se releva et révoltée s'avança vers Lorsen impassible.

— Vous êtes un goujat ! un sale individu !

— Les insultes se paieront à part, miss Betty !

— Et ceci ?

Elle leva la main pour le gifler. Mais plus rapide qu'elle, il lui avait saisi le poignet et la jeune fille eut l'impression qu'un étau s'était refermé et l'enserrait.

— J'ai dit que les insultes se paieraient à part, Miss ! mais les menaces se règlent immédiatement et vous allez en avoir la preuve. D'abord je confisque toutes les photographies et mes menaces demeurent. Je garde naturellement votre monnaie d'échange !

Lentement il tordit le poignet. Betty, nous le savons, était une énergique sport-woman. Elle tenta de résister. La pression se continua malgré ses efforts et soudain elle se trouva le bras tordu ramené derrière le dos. Les dents serrées, concentrée dans la volonté de ne pas demander grâce, elle tentait vainement de tenir bon. Un frisson la secoua, elle tomba sur les genoux. Alors Arnold Lorsen, brusquement lui saisit l'autre poignet, l'un à la fois et les maintint d'une seule main.

Betty, à genoux, fut courbée en avant, car Lorsen relevait les poignets.

— Miss Nelly, dit-il, veuillez me faire la grâce de prendre sur mon bureau la cordelette qui s'y trouve et de me la donner !

— Nelly, je te défends ! râla Betty.

Mais Nelly, trop heureuse de voir l'humiliation de sa cousine, n'hésita pas. D'un bond elle rendait au Danois le service qu'il lui demandait. Une minute après, les poignets de miss Cravache ayant été soigneusement attachés, il la lâcha. Révoltée, écumante elle se redressa, prête à la lutte.

— Saloperie, jeta-t-elle à sa cousine, tu me paieras cela au centuple ! et cette brute dira ce qu'il voudra, mais je me vengerai !

— Un mot de plus, miss Compson, et je vous fais jeter nue dans le bois à dix kilomètres de chez vous. Vous rentrerez comme vous pourrez !

— Vous n'oseriez pas ?

— Je vous demande bien pardon ! Hésitez-vous pour les autres ? croyez-vous que je serais homme à me priver de ce plaisir ?

Tout en parlant il s'était avancé vers Betty et la saisissant par les cheveux l'entraîna vers le divan. D'une poussée il l'y jeta et l'y maintint d'un genou appuyé sur les reins, sa main gauche lui tenant la nuque. Lentement, malgré les cris de Betty qui devenaient des hurlements de rage impuissante, il lui releva sa jupe et sa chemise, mettant ses fesses à l'air, car nous avons vu plus haut qu'il l'avait contrainte à ôter son pantalon.

Nelly s'approcha pour voir mieux cette étrange scène, répétition certes de bien d'autres, mais cette fois le bourreau était devenu la patiente et la victime devenait témoin. Sur le velours sombre du divan, les chairs pâles accentuaient leur pâleur mystique et les jolies jambes nues s'agitaient désespérément.

— Je vous défends... de... de me toucher ! je vous défends !

Arnold Lorsen éclata de rire à cette prétention qui lui parut d'une exagération vraisemblablement outrepassée et profondément comique. Commander ? donner des ordres ? interdire quelque chose quand on est dans cette position est vraiment risible.

Et toujours riant il se mit à claquer le beau fessier qui se trémoussait sous les coups tandis que Betty continuait à se débattre, sans rien perdre sous les coups de son orgueil et de sa jactance. Elle est endiablée ! pensa-t-il. Alors il cessa de frapper. Se mettant à califourchon sur le dos de sa victime, Arnold la retourna et lui prit la taille entre ses genoux. Betty tenta de lui cracher au visage.

Sans se presser, il dégrafa la blouse de miss Cravache, fit glisser la chemisette et lui mit un sein à nu. Alors, lentement comme tout ce qu'il faisait, il saisit la pointe du sein entre le pouce et l'index et se mit à serrer en tournant. Les cris, les insultes cessèrent. Il sentit sous son étreinte la jolie fille se raidir, les beaux yeux cillèrent. Elle haleta, il serra plus fort. Betty eut un sursaut, battant l'air des jambes.

— Miss Nelly, dit Lorsen, toujours effroyablement calme, faites-moi donc l'amitié de lui tenir les chevilles un moment ! nous ne sommes pas loin d'avoir le dessus !

Nelly, avec une joie sensuelle, obéit.

A ce moment les lèvres de Betty s'entr'ouvrirent pour laisser passer un long cri douloureux. Effrayée, Nelly, sans pourtant lâcher les jambes de sa cousine, cria :

— Ne la tuez pas ! ne la tuez pas !

— Elle ne risque rien, Miss Nelly ! vous êtes trop bonne, le dressage avance ! vous verrez bientôt quelle esclave souple nous allons avoir en elle, vous et moi !

Betty maintenant était incapable de résister à la douleur que lui occasionnait son sein meurtri. Elle criait de douleur, ne pensant plus à injurier. Arnold posa sa main libre sur l'autre sein et saisit l'autre pointe fragile. Sous l'épouvante d'une douleur qui allait bientôt redoubler, la jolie fille cria :

— Grâce ! grâce ! Mister Lorsen, ayez pitié !

Immédiatement il la lâcha.

Elle demeura immobile, secouée par des sanglots convulsifs. Lorsen sourit à Nelly.

— Les larmes après la crise, c'est excellent ! dit-il. Un porto, Miss pour vous remettre !

— Volontiers ! répliqua Nelly, frémissante de la revanche que son défenseur lui avait ménagée.

Arnold servit deux portos regardant Nelly à la dérobée. La jeune fille ne pensait plus que le Danois avait pu assister à des scènes dont le souvenir lui mettait le cœur en révolte. Elle avait pour lui une gratitude infinie d'avoir humilié Betty devant elle. C'était un coup mortel qu'il avait porté ce soir-là au prestige de miss Cravache. Nelly se sentait prête à toutes les résistances. Pourtant une ombre effleura sa pensée. Quand elle avait été surprise dans le pavillon, ce jour-là aussi elle était prête à résister et elle avait tenu tête à la meute déchaînée contre elle et cependant elle avait été vaincue. Puis soudain, elle songea que Lorsen lui donnerait le moyen de conserver sa liberté et sa dignité... à cette pensée, elle le regarda et lui sourit.

Il allait parler, quand Betty remua. D'un effort, elle s'assit sur le bord du divan.

— Brute ! gronda-telle.

— Oh ! oh ! miss Nelly, il m'apparaît que la leçon fut insuffisante ! et bien, soit, nous allons la reprendre d'une autre manière !

— Je ne vous crains pas ! dans quelques heures le jour se lèvera. Il faudra que bien avant ce moment-là nous soyons rentrés chez mon père. Ma disparition et celle de ma cousine paraîtraient inquiétantes ou à tout le moins étranges !

— La terrible petite fille, dit Arnold souriant, elle croit m'impressionner ! ma parole, elle a un toupet ! Mais au fait, elle a raison. Miss Nelly, elle, ne me refusera pas un service. Elle écrira

à son oncle qu'à la suite d'une panne vous avez rencontré un obligeant confrère en 40 CV et que le hasard a voulu que ce fût un camarade de miss Nelly. Le camarade vous a invité pour quelques jours, après vous avoir donné l'hospitalité d'une nuit ! Et comme cela j'ai huit, dix, quinze jours devant moi ! n'est-ce pas, miss Nelly, que vous allez écrire cette lettre !

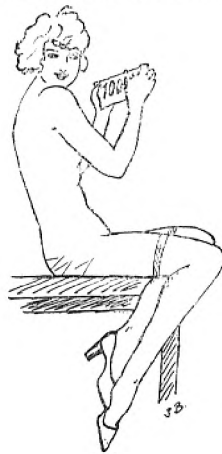
— Tu entends, Nelly, grinça miss Cravache, si tu le fais, je te ferai violer par Fred et battre jusqu'au sang.

— Miss Nelly ne risque rien ! vous rentrerez chez votre père, je la garderai, si elle le veut, près de moi ! et d'ici là, de gré ou de force, miss Betty, je prendrai de vous quelques nouveaux clichés qui, somme toute, pourraient vous conseiller la sagesse ! Alors, miss Nelly ?

— Mais je suis à votre disposition pour écrire cette lettre !

— Alors, voici sur mon bureau tout ce qu'il faut. Mettez que vous rentrerez dans une huitaine environ !

Betty poussa un cri de rage, voulut s'élançer, mais tout tourna autour d'elle, elle s'évanouit.



## CHAPITRE XV

BETTY PRISONNIÈRE GOÛTE AUX LIENS. — TENDRES AVEUX  
— BETTY CAPITULE. — ENTENTE GÉNÉRALE.



ORSQUE Betty revint à elle, il lui fallut plusieurs minutes pour se rendre compte de ce qui lui était advenu. Elle se trouvait étendue sur le sol cimenté d'une étroite cellule, probablement un ancien caveau à vin qui ne prenait de lumière que par une petite ouverture à environ un mètre cinquante du sol, ouverture haute de dix à douze centimètres, large de trente et qui extérieurement se trouvait au ras du sol. Betty, les mains toujours liées derrière le dos, parvint à se lever et alla regarder immédiatement.

Elle ne vit qu'un sous-bois en taillis où la vue n'allait guère à plus de vingt à vingt-cinq mètres. Il faisait à peine jour.

Dépitée, miss Cravache, cette fois mortellement inquiète, examina sa prison. L'inspection en fut vite passée. La pièce était vide, entièrement. A coups de genoux, à coups de pieds, elle

frappa sur la porte. Quelques instants passèrent, puis il y eut un bruit de verrous poussés et la porte s'entr'ouvrit.

— Je veux passer ! je veux qu'on me détache ! je veux voir votre maître !

— Que Mademoiselle m'excuse, dit le nouveau venu en qui Betty reconnut le chauffeur de la veille, mais Monsieur est présentement couché et dort. Il n'a pas donné d'ordres pour son réveil. Quand il appellera, je lui ferai part du désir qu'exprime Mademoiselle d'être reçue par lui !

Betty demeura une seconde interloquée par cette réponse ironiquement polie.

— Alors détachez-moi et laissez-moi passer !

— Mademoiselle m'excusera, mais je ne ferai ni l'un ni l'autre !

— Faites-le quand même et je vous récompenserai !

— Inutile, Mademoiselle, pour cent mille francs je ne vous obéirai pas !

— Eh bien, je vais crier, hurler, amener tout le monde ! il faudra bien que l'on en passe par où je voudrai !

— C'est le dernier mot de Mademoiselle !

— Le dernier !

— Je regrette infiniment pour elle !

Et ce disant, il la repoussa en arrière brutalement et lui referma la porte au nez.

La rageuse Américaine fit comme elle avait dit. Elle se prit à crier par l'ouverture, hurlant véritablement. Le résultat ne fut pas long. A nouveau la porte s'ouvrit et le chauffeur réapparut une longue cordelette à la main. Sans dire mot, il s'empara de Betty, hurlante, se tordant, crachant l'injure et la menace, la jeta rudement à terre et se mit en devoir de lui lier les chevilles et les jambes au-dessus des genoux. Quand il eut terminé, il la retourna face au sol, releva sa jupe découvrant ainsi les fesses de la pauvre Betty.

— Mademoiselle me permettra de lui dire qu'elle a un bien joli derrière ! ce sera grand dommage d'être obligé de la cingler dessus tout à l'heure si elle continue de crier ! et pour cela Monsieur m'a donné des ordres formels avant de s'en aller coucher ! si Mademoiselle crie encore, fût-ce une seule fois, je la cinglerai jusqu'à ce qu'elle saigne !

Puis il donna deux ou trois claques sur les jolies fesses et se retira, laissant Betty en proie à la plus violente colère qu'elle eût jamais éprouvée. Néanmoins, elle n'osa crier et se tint tranquille.

Peu à peu, le jour s'était levé. Nelly s'éveilla dans une chambre claire et gaie où Arnold Lorsen lui avait donné l'hospitalité. Elle se leva, fit soigneusement sa toilette dans un luxueux cabinet et sortit de sa chambre. Cinq minutes après, Arnold s'asseyait avec elle devant un excellent chocolat au lait accompagné de tartines beurrées.

— Et ma cousine ? demanda Nelly.

— Elle est enfermée à la cave. Il paraît que son caractère était assez maussade au petit jour. On a dû la ligoter solidement et la menacer de la cravache pour la faire tenir tranquille et l'empêcher de nous éveiller par ses cris.

— Qu'allez-vous en faire ? et de moi ?

— De vous, Miss ? mais je suis le plus dévoué de vos serviteurs ! je n'ose vous dire ce que je ressens pour vous, car si je vous connais depuis quinze jours déjà, hier encore vous m'ignoriez et je crains que mes paroles ne soient prises en mauvaise part !

— Que non ! dites, je vous prie, pourquoi vous êtes intervenu en ma faveur ?

— Je n'ose ! il faudrait évoquer certains souvenirs qui ne pourraient que vous être désagréables ! plus tard, voulez-vous, si vous me donnez votre amitié et votre confiance je parlerai. Considérez-moi pour le moment comme un grand camarade, comme un ami entièrement dévoué ! C'est, je crois, le mieux mais vous m'aviez aussi demandé ce que j'avais l'intention de faire de miss Betty ? je veux l'assouplir et la dresser !

— Ce sera difficile !

— C'est aussi tout à fait mon avis et huit jours seront bien courts pour cela !

— En trois semaines, elle n'a pas achevé de me briser et depuis hier tout ce qu'elle a fait pour cela est nul. Elle a une volonté de fer et sera pour vous plus difficile à dresser que je ne l'eus été pour elle.

— C'est du reste ce qui me passionne aussi dans l'aventure. J'ai décidé qu'elle plierait et elle pliera ! Voulez-vous que nous allions lui rendre une petite visite ?

— Oui ! dit Nelly dont le cœur battit très vite et très fort à l'idée de voir captive celle qui l'avait tant humiliée précédemment.

Précédés du chauffeur, ils se rendirent à la cave et se trouvèrent en présence de Betty, jupes relevées, dépoitraillée, le visage couvert de larmes.

— Oh ! Oh ! dit Arnold, voici pour une Miss de la bonne société une tenue bien indécente ! qu'en pensez-vous, miss Nelly ?

— En vérité, cette tenue est choquante !

— C'est du véritable dévergondage. Complètement nue elle serait bien moins indécente !

On pourrait essayer !

— Vous n'allez pas faire cela ? bégaya la pauvre Betty inquiète.

— Pourquoi pas ? avez-vous hésité pour miss Nelly et pour Berthe, Raymonde et Hélène !

— Je vous jure que ce n'est pas pareil, elles sont payées pour cela et largement encore !

— Menteuse ! dit Nelly, tu m'as payée ?

— Pas toi, non, les autres !

— Oui, reprit Arnold Lorsen, mais il n'en reste pas moins vrai, le cas des autres mis à part, que vous avez abusé de votre autorité vis-à-vis de votre cousine Nelly et que cette nuit encore vous l'avez menacée de votre vengeance !

— C'était pour lui faire peur !

— Je ne crois pas, Miss ! à moins que ce matin, pleine de bonne volonté, vous ne soyez décidée à réparer un peu vos torts vis-à-vis d'elle !

— Que faudrait-il faire pour cela ?

— Lui demander pardon et vous engager à ne pas recommencer

— Je veux bien, mais détachez-moi !

— Prenez patience ! vous délivrer de vos liens n'est pas de mon rayon. Je vais ordonner des ordres pour cela !

Une étrange lueur passa dans les yeux de Betty. Ce que l'on voudrait, elle le ferait, puis libre enfin, elle reviendrait chez son père et alors... oh, alors comme elle saurait bien se venger de Nelly d'abord et d'Arnold Lorsen ensuite ! Oui, tout ce qu'on voudrait ! Mais le Danois avait surpris son regard et deviné sa pensée. La chose l'amusa. Décidément, pensa-t-il, elle est impayable de morgue et de suffisance ! il faudra que je l'assouplisse tout à fait. Pour cela, je vais préparer une première mise en scène. On la compliquera plus tard, si besoin est ! Huit jours ! j'ai huit jours devant moi et miss Nelly est si « fascinating » comme elle disait, que pour elle je me sens capable de réaliser des prodiges.

Et tandis que Nelly le précédait, il se plaisait à détailler cette silhouette svelte et souple dont à plusieurs reprises, il avait admiré et dévoré la magnifique nudité. Oh, le désir fou de la revoir à nouveau entièrement nue ! la folle envie de caresser la ferme poitrine, la hanche souple, les jambes nerveuses et adorablement faites ! mais obtenir tout cela du libre consentement et non par la violence. Combien cela serait plus doux et plus émouvant encore ! mais il avait eu raison. Il ne pouvait encore lui avouer tout cela ! peu à peu il espérait bien l'y amener... et alors... alors !...

. . . . .

Miss Betty fut introduite.

Dans la pièce où elle avait été reçue la veille par Arnold Lorsen se tenaient plusieurs personnes.

D'abord, elle vit son tourmenteur et Nelly à ses côtés, tous deux confortablement assis dans deux excellents fauteuils, puis la femme de chambre, une grande fille blonde et vigoureuse, deux hommes qu'elle comprit, à leur attitude, être des domestiques, et derrière elle se tenait le chauffeur qui l'avait été chercher dans son cachot. Il s'était contenté de lui délier les jambes, mais ses poignets demeuraient meurtris par la cordelette et sa blouse ouverte et une épaulette de sa chemise ayant glissé sur son épaule, elle avait le buste à demi-nu et son sein gauche pointait aux yeux de tous son bouton de corail rose et pâle. Elle était toujours pieds et jambes nus.

De se voir ainsi à demi-dévêtue devant tous, elle eut un haut-le-corps et son visage s'empourpra de honte. Néanmoins, elle fit bonne contenance, ne voulant point paraître donner de l'importance à ceux qui pour elle, dans sa morgue, n'étaient somme toute que de la valetaille.

— Est-ce que cette comédie va durer encore longtemps ? demanda-t-elle avec hauteur.

Mais à peine avait-elle posé cette question que le chauffeur lui lançait une gifle retentissante qui empourpra encore davantage sa figure.

— On parle plus poliment que cela à notre maître ! gronda l'homme.

— C'est indigne ! clama Betty, vous permettez que cet homme porte la main sur moi !

— Miss, vous avez permis la même chose à Fred Kensington ! répondit Arnold. Maintenant, si vous voulez que vos fesses demeurent vierges des baisers du fouet, il faut un peu baisser de ton et tenir la promesse que vous nous avez faite dans votre cachot !

— Il n'a pas été dit que cette entrevue aurait lieu devant vos serviteurs, monsieur Lorsen !

— Qu'importe, s'il me plaît à moi !

— C'est bien, alors je n'ai plus rien à dire !

— Vraiment ? eh bien, alors nous allons procéder autrement ! Georg, s'il vous plaît !

— Monsieur désire ? dit le chauffeur en s'avançant.

— Cette fille est trop bien vêtue pour une prisonnière. Veuillez lui ôter sa jupe !

Georg s'avança vers Betty qui recula terrifiée. Ainsi sans doute, un par un, on allait lui arracher ses vêtements, peut-être la mettre entièrement nue... devant ces hommes... devant ces brutes dont les regards déjà en disaient long ! non, cela ne pouvait être, elle ne voulait pas, à aucun prix ! tant pis, l'orgueil plierait pour sauver la pudeur, elle céderait.

— Non ! non ! monsieur Lorsen, j'obéis, je ferai ce que j'ai dit ! tout de suite ! je vous le jure, mais arrêtez ! arrêtez ! non ! ah ! non ! non ! pas ça ! pitié ! pas... ça !

Georg, aidé d'un autre domestique, l'avait saisi et déjà sa jupe gisait, flasque auréole, autour des pieds menus. Une fine chemise de soie blanche, qui lui arrivait à peine à mi-cuisses, dissimulait fort mal les fesses et le ventre de la pauvre Betty. Alors Arnold Lorsen reprit :

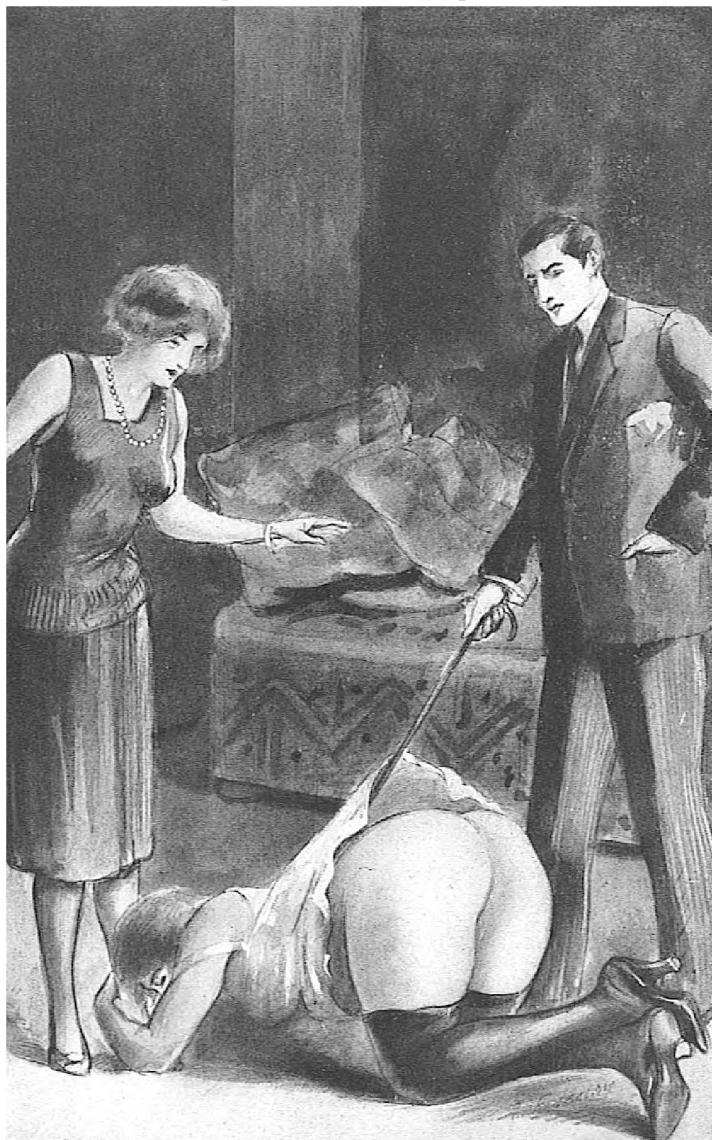
— Vous n'avez pas le choix, miss Betty ! ou bien demander publiquement pardon à votre cousine de votre inqualifiable conduite envers elle, et cela immédiatement et de bon gré ou bien y être contrainte par le fouet, après avoir été mise entièrement nue devant nous tous ! Du reste ce brave Georg ne demandera pas mieux que de remplir auprès de vous l'office de femme de chambre. Une femme de chambre un peu brusque, mais très dévouée... comme Fred Kensington le fut pour vos victimes, Miss !

— J'accepte ! dit-elle.

— Alors, approchez, mettez-vous devant votre cousine ! demandez-lui pardon !

— Nelly, je te demande...

— Non, Miss ! interrompit Arnold, vous voulez rire ! à genoux, s'il vous plaît ! à genoux devant cette charmante, cette exquise miss Nelly !





pendant ce temps Georg va préparer une cravache... à tout hasard !

Betty céda. Elle s'agenouilla devant Nelly un peu confuse.

— Nelly, dit-elle, je te demande humblement pardon (comme ces mots devaient lui sembler difficiles à dire !) pour tous les ennuis que je t'ai occasionnés !

— Pas trop mal, hein, miss Nelly ! vous, Betty, en attendant le pardon, veuillez vous prosterner devant miss Nelly, le front par terre !... oui, comme cela ! baisez-lui les pieds ! bien encore ! demeurez ainsi !

Du bout de la cravache qu'il avait à la main, Arnold Lorsen souleva la chemise de Betty, la relevant sur ses reins. Les beaux globes fessiers aux chairs fermes apparurent aux yeux de tous.

— J'avais raison ce matin, dit tout haut le chauffeur, j'avais bien raison de dire que Mademoiselle possède un bien joli derrière !

Il y eut d'imperceptibles pouffées de rire qui mirent au summum la gêne et la honte de miss Cravache.

— Allons, Betty, relève-toi, dit Nelly, je te pardonne à la condition que tu jures ici devant tous de ne pas recommencer à mon endroit tes... plaisanteries d'un goût absolument douteux ! le jures-tu ?

— Oui, je jure de te laisser en paix dorénavant !

— Sans condition !

— Sans condition aucune, Nelly, je te le jure sur la Sainte Bible !

— Alors je te pardonne de bon cœur, Betty ! relève-toi !

Cette fois l'ordre ne dut pas être répété.

— Détachez-la, Georg ! commanda Lorsen et quand le chauffeur eut obéi, il ajouta :

— Maintenant, mes amis, vous pouvez vous retirer. Procès-verbal va être dressé de ce qui s'est passé ici et nous signerons tous ! vous surtout, Betty !

Mais déjà miss Cravache était délivrée et elle se frictionnait ses poignets extrêmement douloureux. Bientôt demeurèrent seules les deux cousines et le maître de céans.

— Miss Betty, dit Lorsen, nous n'avons pas encore négocié le rachat de vos clichés, ces clichés qui vous intéressaient tant hier au soir ! il ne faudrait tout de même pas perdre de vue notre transaction !

— Maintenant que voulez-vous que je vous en donne ?

— Nous en recauserons ce soir, Miss ! pour l'instant vous êtes, ainsi que miss Nelly, mes charmantes invitées ! si vous le voulez bien, nous allons faire le tour du propriétaire !

— Alors, dit Betty, que l'on me rende mes vêtements !

— Vous voulez rire, Miss ! je vous assure que vous êtes charmante ainsi ! vos jambes sont réellement jolies à voir et vos cuisses sont... exciting ! Fred Kensington, s'il était là serait sûrement de mon avis ! votre amant a du reste du goût, ma jolie prostituée !

— Oh, c'est indigne, ce que vous dites là !

— Miss, veuillez garder vos appréciations pour vous ! si vous continuez, vous ne finirez pas la journée sans avoir été sérieusement fessée. Vous n'avez qu'à obéir, c'est tout ! j'ai dit que nous allons faire le tour du propriétaire, vous allez nous suivre dans la tenue où vous êtes ! à la

moindre hésitation à obéir, à la moindre protestation, je saurai, moi aussi vous traiter en chienne ! du reste vous m'avez, involontairement, j'en conviens, appris comment on devait s'y prendre. Seulement moi, au collier j'ajouterai la muselière et un protège sexe, car avec une chienne en chasse il pourrait arriver des ennuis, si au coin d'une rue elle rencontrait ce chien de Kensington !

Sous l'insulte, Betty blêmit, rougit, redevint livide, mais cette fois matée, se tut. L'orsen sourit à Nelly et lui offrit son bras. Ils sortirent, Betty les suivant. Dehors, ils se trouvèrent dans un parc où les chemins étaient à peine tracés.

— La propriété est grande, dit le Danois, presque aussi grande que celle de mister Compson. Comme la sienne, protégée par des murs de trois mètres de haut, mais ceux-ci en bon état.

— Tiens, dit Nelly, mais hier soir je ne m'en suis pas rendu compte !

— Sans doute la porte grande ouverte vous attendait-elle et vous l'avez franchie dans la nuit sans la voir !... ici un portillon où vous êtes passées cette nuit. Autrefois la propriété était coupée en deux et une barrière, celle que vous voyez là, séparait les deux parcs. Il y a deux maisons d'habitation. Je n'en occupe qu'une, mais je profite des deux propriétés. L'une des maisons, miss Nelly, sera la vôtre si vous le désirez, et pour le temps qu'il vous plaira. Ainsi vous y serez à l'abri de votre cousine au cas où elle n'ait pas été sincère tout à l'heure, ce que j'ai tout lieu de croire ! A dessein, il s'était engagé dans une allée caillouteuse où les pieds nus de Betty devaient se meurtrir. La chose ne manqua pas et un silex coupant ensanglanta un pied de la pauvre fille. Mais domptant sa douleur, sans pouvoir de temps en temps retenir un gémissement, elle suivait son bourreau. Ils arrivèrent à une tonnelle où, par ordre d'Arnold, se trouvaient des rafraîchissements, apéritifs et cocktails.

— Il ne doit pas être loin de onze heures, dit-il, c'est l'heure de l'apéritif. Miss Betty, vous allez nous servir, puis vous vous servirez vous même ! n'oubliez pas que les deux fauteuils sont pour miss Nelly et pour moi-même. Vous vous tiendrez debout ou vous vous assoirez par terre à votre guise !

Betty obéit et prépara les apéritifs, sans s'oublier, puisqu'elle en avait la permission. Puis, sur un sujet banal, la conversation s'engagea.

Brusquement, Arnold se tourna vers Betty.

— Miss, dit-il, j'ai une intéressante proposition à vous faire !

— A moi ?

— Oui ! et je maintiens le qualificatif : intéressant ! vous venez de juger de quelle façon, de quels arguments je me sers pour dompter en vingt-quatre heures, en moins même, un caractère aussi énergique que le vôtre ! voulez-vous que ce jeu cesse ?

— Si je veux ? mais de tout cœur !

— Alors, soyons alliés... vous, moi, miss Nelly ! que dis-je alliés : associés ! J'ai eu des esclaves ! nous pouvons en avoir ! non seulement de bénévoles, en les payant bien, mais peut-être même de véritables. Voulez-vous ?

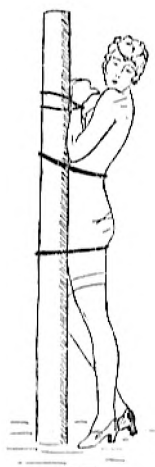
Betty n'en pouvait croire ses oreilles.

- Allons, est-ce oui ? est-ce non ?
- C'est oui !
- Tous les trois, alliés, franchement ?
- Oui, dit Nelly sans rancune.
- Oui ! reprit Betty.

Alors, Arnold Lorsen frappa dans ses mains. Georg parut.

— Veuillez accompagner miss Betty à la maison, que ses vêtements lui soient rendus. Qu'elle se rhabille dans la chambre de miss Nelly et ensuite vous la guiderez pour qu'elle revienne nous rejoindre ici !

Georg s'inclina sans répondre. Betty, d'un geste spontané, tendit la main à Lorsen, puis embrassa sa cousine. La paix était faite, bien faite. Alors Betty suivit Georg, redevenu impénétrable et respectueux.



## CHAPITRE XVI

AVEUX D'AMOUR. — LA CHAMBRE DES EXPÉRIENCES.

— INSTRUMENTS DE SADISME. — LE MARAUDEUR CAPTURÉ. — ÉTONNEMENT.

— UNE JEUNE FILLE ! — LA CORRECTION OU LA PRISON ? — LE CHOIX.



QUAND Arnold et Nelly se trouvèrent seuls, la jeune fille se tourna vers le Danois :

— Et maintenant, monsieur Lorsen, comment ferai-je pour vous remercier. Hier déjà quand j'ai voulu vous dire ma gratitude, vous m'avez arrêtée dès les premiers mots ! maintenant que selon votre propre expression, nous voilà alliés, comment, par quel moyen...

— Ne parlons pas de cela, Miss ! je vous en prie ! accordez-moi votre confiance, votre amitié, votre... votre affection si cela peut-être !

— Oh ! de tout cœur je vous le donne : confiance, amitié, affection !

— Alors, miss Nelly, pour le moment je n'ai plus rien à désirer ! peut-être un jour, les dieux le veulent s'il en est encore, nous pourrons glisser de l'affection à la tendresse et de la tendresse à...

— A l'amour ! avoua Nelly. Je ne sais si je puis le dire, c'est presque déjà cela !

Arnold lui tendit les bras. Elle s'y jeta, s'y blottit frissonnante.

— Je suis votre chère petite chose, dit-elle, faites de moi ce qu'il vous plaira !

— Nelly ! Nelly chérie, comprenez vous maintenant le sens de mon intervention ? c'est parce que je vous aime et seulement pour cela ! et je vous ai aimée du premier soir où je vous ai vue, là-bas dans le parc de votre oncle, près du kiosque ! quand j'ai deviné tout ce que votre être charmant peut contenir d'ivresse et de volupté ! puis quand je vous ai revue, meurtrie, insultée, je n'ai pu alors m'empêcher d'intervenir. Vous êtes faite pour les caresses et les ivresses de l'amour et non pour souffrir, darling !

— Et moi aussi je vous aime, Arnold ! depuis l'instant où, sans vous connaître, j'ai senti que vous alliez me défendre, me délivrer ! savez-vous qu'elle est terrible, Betty ! terrible ! et je n'osais rien dire, ni me plaindre ! j'avais peur, oui, grand peur de ses menaces, de sa vengeance ! Sans vous, que serais-je devenue ? un jour, là-bas, comme je voulais résister, elle m'a menacée de me faire violer une nuit par un chemineau qu'elle eût payé pour cela ! et elle l'aurait fait ! elle l'aurait fait sans vous, Arnold ! mais vous êtes là, n'est-ce pas ? le cauchemar est fini ! oh, cette pensée d'être livrée à cet inconnu, de ne pouvoir se refuser parce qu'on est liée pieds et poignets ! voir cette brute se livrer sur vous... oh, non ! Arnold, vous me défendez ?

— N'ayez plus peur, Nelly chérie, nul chemineau ou autre ne vous touchera tant que je vivrai et pourrai vous défendre !

Leurs lèvres s'unirent... longuement, fougueusement. Un bruit de pas rompit leur étreinte. Betty revenait, boitant légèrement, précédée de Georg, toujours respectueux. Quand elle fut là, le chauffeur se tourna vers son maître :

— Monsieur, j'ai à prévenir Monsieur, dit-il, que selon ses instructions, le déjeuner va être servi dans un moment au pavillon de chasse. Je me suis permis de faire mettre trois couverts !

— Vous êtes intelligent, Georg, vous avez fort bien fait et je vous remercie !

— Monsieur est trop bon !

Arnold emmena les jeunes filles. Le déjeuner fut gai. Comme on servait le café, le Danois se tourna vers miss Cravache et lui déclara :

— Miss Betty, vous avez bien fait de faire deux choses. D'abord de céder, ce qui a dû vous coûter beaucoup, ensuite d'accepter mon offre. Ce qui a eu lieu entre nous et que je vous demande de bien vouloir oublier, comme de son côté miss Nelly n'a pas omis de le faire depuis longtemps. Ceci posé, je vais me permettre de vous faire visiter une salle spéciale de mon installation campagnarde. Si par entêtement vous n'aviez pas réussi à... vous mettre d'accord avec nous, vous eussiez passé par cette salle, non en visiteuse, mais en sujet d'expériences. De plus, il en eût été de même au cas d'un refus de collaboration. Il est incontestable qu'en ce qui concerne la douleur, je suis arrivé scientifiquement à un point que vous ne pourriez atteindre !

Il conduisit les jeunes filles à cette salle mystérieuse. D'abord, elles n'y virent que chevalets et installations mécaniques auxquelles elles ne comprirent rien avant qu'Arnold Lorsen leur expliquât le jeu de certaines machines.

— Voici, dit-il, la fouetteuse mécanique. La patiente étant attachée à ce chevalet, est présentée dans l'attitude voulue, le chevalet étant lui-même complètement articulé au moyen de pas de vis. En mettant cette machine en route, un bras métallique s'abat violemment. A ce bras on fixe cravache, martinet, fouet, paquet d'orties, bref ce que l'on veut et on fixe la mise en route. Il peut donner depuis une cinglée toutes les deux minutes jusqu'à trente à la minute, soit une par deux secondes. Et tant que le courant est laissé, la machine fonctionne sans se lasser !

Plus loin, voyez ce fauteuil, articulé aussi. La victime attachée, on lui applique aux seins les deux coupes de métal que voici. Un courant électrique passe. Elle a l'impression qu'on lui brûle la pointe des seins. Le courant n'est pas continu. Cinq secondes de souffrances, cinq secondes de calme. Voyez ce chevalet. On place la patiente à califourchon sur cette arête. Deux montants avec chaînettes tiennent les jambes verticales. Aux chevilles, deux poids de vingt kilos. Après cinq ou six heures passées ainsi, je vous laisse à penser l'état de l'entrejambe de la malheureuse. La douleur ne permet là aucune résistance morale. Et avec cela aucun danger pour la santé générale.

Dans cette vitrine, une jolie collection de poires d'angoisse empêchant plus sûrement qu'un bâillon les victimes de crier. J'ai un jeu d'appareils à main formidable : cravaches de tous cuirs, nerfs de bœuf ou d'hippopotame, tube en peau de requin, gros comme le petit doigt et bourré de sable, knout, sjambok<sup>3</sup> sud-africain, verges diverses, cadouille<sup>4</sup> de bambou ! un vrai trésor. Tous m'ont plus ou moins servi. J'ai la prétention d'être un roi du fouet. Dans le Kenya, peu après la guerre, avec ce sjambok, ce fouet à manche court dont la lanière a huit mètres, j'ai, à la suite d'un pari, enlevé en deux cinglées les pointes des seins à une femme placée à six mètres de moi ! Coupées nettes comme au rasoir !

— Au Kenya ? sur une négresse ! demanda Betty intéressée.

— Une négresse ? comme dit mon fidèle Georg, Mademoiselle veut rire ! c'est sur une blanche que j'ai gagné mon pari ! La pauvre avait cru partir pour Buenos-Aires faire fortune ! Elle fut menée à bord d'un bateau équipé... spécialement pour ce genre de commerce et vendue à Dar-es-Salam à un roitelet indigène, je l'ai plainte un peu ! pensez, elle était vierge en arrivant là-bas ! quand je m'en suis servi, elle avait déjà trois années d'esclavage et, dame ! elle était déjà un peu abîmée ! alors, n'est-ce pas, un peu plus, un peu moins ?

Betty eut un frisson ! elle l'avait échappé belle. Quant à Nelly, sûre d'Arnold, que pouvait-elle craindre ? alors tant pis pour celles qui avaient été ses victimes. Tout en causant, ils étaient revenus dans le parc.

Miss Cravache réfléchissait depuis un moment et brusquement se décida :

— Mais, mister Lorsen, ici avez-vous des esclaves ?

---

<sup>3</sup> Ce qu'on appelle, en français, une chicotte. Note de Nathalie Quirion.

<sup>4</sup> Du vietnamien *càì dui* francisé en cadouille ; il s'agit d'un bâtonnet de bambou. Note de Nathalie Quirion.

- A proprement parler, non !
- Comment cela ?
- La femme de chambre le fut ! je l'ai affranchie !
- Mais c'est une blanche !
- Oui, une Caucasienne, je l'ai achetée en Turquie. Je l'ai tirée d'une terrible servitude.

Celle-là m'est dévouée.

- Et si je faisais venir les miennes ?
- Je crois qu'avec mes méthodes, elles ne seraient pas longtemps volontaires. En tout cas, on peut essayer. Ce ne sera peut-être qu'une question de prix.
- Je suis assez riche pour me payer cette fantaisie !
- Et puis, part à deux dans le plaisir et les dépenses !
- Nelly, demanda Betty, qu'en penses-tu ?
- Il me semble que la chose vaut d'être essayée !
- Mais, dis-moi, il me semble que tu prends du goût à l'esclavage toi-aussi ?
- Peut-être bien que oui ! surtout si je suis du côté des maîtres !

Ils éclatèrent de rire. Evidemment, tout dans la vie est ainsi et le même événement vous fait réagir différemment selon que vous le provoquez à votre gré ou que vous ne le subissez qu'à votre corps défendant. Maintenant que Nelly ne craignait plus aucuns sévices, elle ne voyait aucun inconvénient à ce qu'Arnold et Betty fissent souffrir leurs esclaves dont elle même ne serait pas. Son amitié naissante pour Raymonde ne joua pas un seul instant. Cette grande jeune fille mince qui la troublait si fort quelques heures auparavant n'avait plus aucun attrait pour elle de la minute où d'égal elle passait supérieure. S'il plaisait au Danois ou à sa cousine de faire souffrir Raymonde à l'extrême, elle n'y voyait, elle, Nelly, aucun inconvénient.

Betty écrivit donc elle-même à son père pour qu'il priât Berthe, Raymonde et Hélène de venir la rejoindre. L'automobile de Lorsen se chargerait du transport. La lettre serait envoyée immédiatement et les jeunes filles arriveraient le lendemain pour le déjeuner. L'après-midi se passa en causeries et en promenade. Vers cinq heures. Georg, qui paraissait être l'homme de confiance d'Arnold, rendit compte à son maître qu'un verger, hors des murs de la propriété, avait été visité par des rôdeurs la nuit précédente. Le fait se reproduisait toutes les nuits.

— C'est une occasion unique, dit Betty, il n'y a qu'à tendre une embuscade à votre voleur ! on s'empare de lui, on l'amène à la salle des expériences et on le colle sur la machine à flageller !

— Excellente idée ! répondit Lorsen. Comme les vols se produisent en général dans la première partie de la nuit, nous dînerons et nous tendrons l'embuscade. Cette chasse à l'homme peut être fertile en incidents. Comme armes, un revolver, un fusil chargé au gros sel et le lasso de Georg. Avec ce dernier et nous trois l'expédition est suffisante s'il n'y a qu'un maraudeur. S'ils sont plusieurs les armes leur donneront à réfléchir !

.....

La nuit était tombée quand, avec des ruses d'indiens, les quatre chasseurs d'hommes prirent place à leur poste de combat. Dans un angle, parmi les buissons touffus, Nelly et Arnold se

dissimulaient et à l'autre extrémité, mais pouvant se voir, car la nuit était étoilée et la lune pleine, Betty et Georg s'étendirent près d'une rangée de groseilliers.

Jusqu'à dix heures, aucun incident. Mais à un clocher lointain sonnait la demie, quand une silhouette parut près de la haie. D'où était Arnold on ne se rendait pas très exactement compte, l'inconnu étant dans l'ombre d'un arbre, mais Betty crut apercevoir un gamin d'une quinzaine d'années. Après avoir soigneusement examiné les environs, le maraudeur enjamba la haie et passa dans le verger. Comme quelqu'un très au courant des aîtres, il se dirigea vers un plant de salades, traînant derrière lui un sac dans lequel, selon toute vraisemblance, il enfermerait et emporterait son larcin.

Attendant qu'il soit occupé à ravager le plant, Arnold resta deux ou trois minutes sans bouger, puis soudain se redressa et alluma et éteignit rapidement sa lampe électrique de poche. A ce signal Georg s'élança. Entendant des pas précipités, le maraudeur se redressa et voulut regagner le trou de la haie par lequel il était venu, mais il aperçut Arnold Lorsen qui y était parvenu avant lui. Il s'arrêta, eut quelques secondes d'hésitation, mais le Danois tirant son revolver le mit en joue et lui intima l'ordre de ne pas bouger. Georg arrivait à ce moment-là. Rapidement avec le lasso emporté il ficela les bras du jeune voleur. Mais celui-ci se mit à pleurer et à supplier. Sa voix parut étrange. Lorsen dirigea la lumière de sa lampe électrique sur le visage du pleurnicheur et à sa grande surprise vit qu'il avait devant lui une jeune fille ou une toute jeune femme habillée en garçon.

— Bonne prise, dit Arnold aux jeunes filles, nous n'aurons pas à attendre l'arrivée du personnel de miss Betty. Voilà une gaillarde qui va nous servir de sujet d'expérience !

Solidement maintenue par le rude poignet de Georg, la jeune femme dut suivre le petit groupe et elle fut menée directement dans le bureau de Lorsen. On la fit asseoir sur une chaise et on l'y attacha solidement, puis on la laissa seule une bonne demi-heure afin qu'elle pût, selon le mot du maître de céans, mariner convenablement dans son inquiétude ce qui dans son esprit devait déjà être une rude épreuve pour les nerfs de la coupable.

— Peu intéressante au point de vue moral, déclara Arnold aux deux cousines, nous n'aurons donc pas à nous laisser aller à une sottise sentimentalité qui nous inclinerait à la pitié ! Qui sait même si elle ne préférera pas quelques tourments à la perspective d'aller pour quelques semaines en prison ! En tout cas la correction sévère que nous allons lui infliger sera un juste châtement. Nous unirons donc en cela l'utile et l'agréable, ainsi que disent les Français !

Voyons, si nous commençons par une bonne fessée ? une fessée aux orties ?

— Excellente idée ! fit Betty.

Nelly approuva de la tête, mais son cœur battait fort et vite à la pensée qu'elle allait assister à une scène où cette fois la victime en serait une réellement et subirait un sort plus pénible que n'avait été le sien propre sous la domination et l'emprise de miss Cravache.

Alors le trio se fit renforcer par Georg promu au rang d'exécuteur des hautes œuvres et tous quatre vinrent rejoindre la captive. Elle avait cessé de pleurer. Dès l'entrée d'Arnold, comprenant qu'il était le chef elle se mit à le supplier de la pardonner promettant de ne jamais recommencer à marauder.

— Cela dépendra de tes réponses aux questions que nous allons te poser. Je t'engage à ne pas mentir. Car tout sera contrôlé et alors gare aux gendarmes !

— Je vous promets de vous dire la vérité, mais je vous en supplie, ne m'envoyez pas en prison !

— Nous verrons cela ! comment t'appelles-tu ?

— Marthe !

— Je ne te demande pas le nom de tes parents, tu vois ! ton prénom me suffit pour le moment. Quel âge as-tu ?

— Dix-neuf ans, monsieur !

— Et pourquoi t'habilles-tu en homme la nuit ?

— Oh, monsieur, ce n'est pas mon habitude !

— Réponds à ma question !

— Parce que c'est plus commode pour courir !

— Et tu es mariée ?

— Non, monsieur !

— Mais tu as un ami ?

— Comment ça, monsieur, un ami ?

— Un amoureux, un amant, un gars qui te courtise et te trousse les cottes dans les foins !

— Oh, monsieur !

— Quoi : oh, monsieur !

— Bien sûr que non !

— Chez qui habites-tu ?

— J'suis placée dans une ferme !

— Et la nuit tu voles ! c'est une référence pour tes employeurs ! alors tu ne fréquentes aucun jeune homme ?

— Oh, non, monsieur !

— Pourquoi ?

— Mais, dame ! parce que je suis une fille sérieuse !

— Alors, poursuit Arnold en s'approchant d'elle et en passant aux actes, aucun gars n'a encore caressé tes tétons comme cela ?

— Oh, monsieur, laissez-moi !

— Ils ont l'air du reste très fermes !

— Laissez-moi que vous dis !

— Assez ! je te laisserais si ça me plaît ! tu penses bien que je ne vais pas prendre ton avis ! celui d'une voleuse que je vais envoyer en prison demain matin !

— Oh, vous ne ferez pas ça !

— Alors il faut que je te punisse moi-même ! ou la prison ou la correction ! qu'est-ce que tu préfères ?

— J'aime mieux être battue que d'aller en prison !

— Eh bien, tu vois, si je suis gentil, il sera fait selon ton désir ! Georg, détache-la de sa chaise, mais laisse-lui les mains liées et conduis-la à la chambre des expériences ! nous te suivons !



## CHAPITRE XVII

LA CAPTIVE. — NUE ! — HÉSITATION ET CORRECTION.

— MARTHE NUE AU BANC DE TORTURE. — LES ÉPINGLES ET LE FOUET.

— RECETTES COLONIALES. — MARTHE VIOLÉE.



QUAND Marthe se vit au milieu de tous ces instruments, elle se sentit envahie par une grande crainte. Qu'allait-on faire d'elle ? au lieu de la corriger, n'allait-on pas la torturer ? au pis aller, elle s'attendait jusqu'alors à recevoir une bonne fessée, peut-être même les verges, mais à présent la peur l'envahissait.

Mais déjà Arnold avait repris la parole :

— Marthe, la punition que nous allons t'infliger dépend de ton obéissance aux ordres que nous allons te donner ! moins vite tu obéiras, plus sévèrement tu seras punie. Nous avons décidé que d'abord, avant toute chose, tu avais mérité une bonne fessée ! tu vas donc la recevoir immédiatement. Georg, détachez-lui les mains, il faut qu'elle y mette du sien !

Du moment qu'on me détache, la fessée ne va pas être terrible, pensa la jeune fille, je suis encore veinarde de m'en tirer comme cela !

Quand elle fut libre de ses mouvements, elle s'avança vers Arnold et gentiment soumise :

— J'attends votre bon plaisir, dit-elle.

— Bon, tu vas donc te mettre en tenue ! car je n'ai pas l'intention de te fesser par dessus tes vêtements. Je te dirais bien de baisser ton pantalon, mais la posture manque d'élégance. Enlève-le donc et va t'étendre sur cette table basse !

— Que j'enlève mon pantalon ?

— Oui, il me semble que l'ordre est clair !

— Mais pas devant vous et devant lui ? dit-elle en désignant Georg.

— Pourquoi pas ? puisque c'est lui et moi qui allons te fesser ! allons, pas d'hésitations, obéis !

Certes la chose lui paraissait dure, pénible même ! oui, mais la prison serait plus terrible. Refoulant son instinctive pudeur de vierge, elle obéit et demeura pieds et jambes nus, sa chemise d'homme lui tombant jusqu'aux genoux.

— Ote ton veston et reste en chemise !

A nouveau elle exécuta l'ordre.

— Somme toute, tu seras bien mieux toute nue ! ôte ta chemise !

— Ah ça non par exemple !

Betty avait presque prévu la demande et la réponse. Depuis un instant elle avait une cravache à la main. A peine Marthe eut-elle énoncé son refus que l'Américaine redevenant immédiatement miss Cravache lui cingla violemment les mollets. Au cri de douleur poussé par la malheureuse, Arnold répondit par un ricanement.

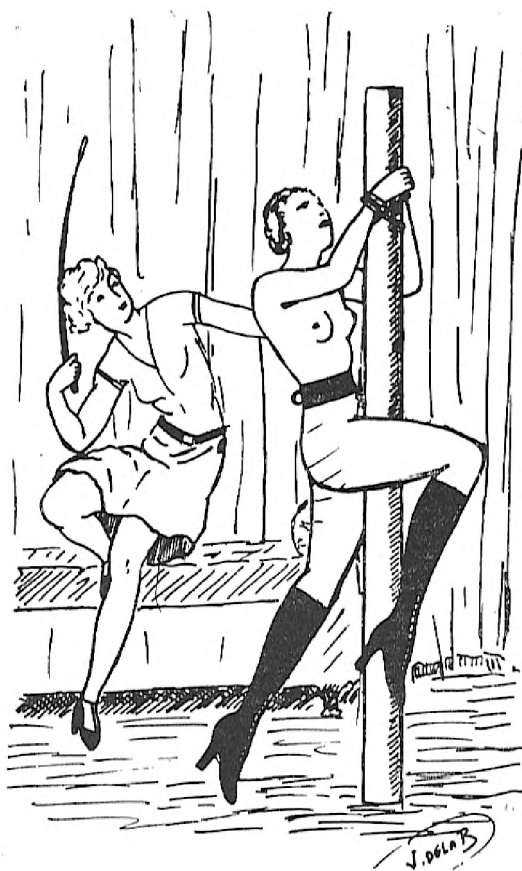
— Brutes ! brutes ! vous avez le droit de me punir mais pas de me martyriser ! je vous interdis de me cravacher !

— Ah, tu nous interdis, eh bien voilà ce que je fais de tes ordres !

Et miss Cravache recommença par dieux fois, cinglant encore les mollets. Marthe, exaspérée, révoltée par ce traitement, se retourna d'un bond et s'élança sur Betty. Celle-ci aussi prompt qu'elle, rompit de deux pas et de nouveau la cravache siffla marquant d'une traînée pourpre le visage de la révoltée, coupant net son élan. Dans un cri aigu, Marthe porta les mains à sa figure. Betty à nouveau frappa à hauteur de la poitrine, atteignant les seins. Un hurlement répondit. Alors Nelly à son tour entra en scène, un martinet à la main et les coups de pleuvoir drus sur la maraudeuse. Elle chercha à fuir. Arnold, amusé au plus haut point par cette scène, fit signe à Georg de ne pas intervenir et comme Marthe passait devant Lorsen, celui-ci d'un adroit croc-en-jambe la fit choir à terre où elle reçut une grêle de coups qu'elle reçut en poussant des cris déchirants. Enfin Betty cessa de frapper et Nelly n'osa continuer seule, malgré tout le plaisir qu'elle trouvait à cette vive fustigation. Sanglotant à perdre haleine, la petite voleuse demeura par terre incapable de parler ou de penser à se relever.

— Je crois, dit Arnold, que cette petite séance a été un excellent exercice d'assouplissement !

— C'est aussi mon avis ! dit Betty dont les mains tremblaient, quand nous allons la corriger sérieusement je pense que ce sera une expérience réellement proéminente !



— Je pense aussi ! compléta Nelly.

— Allons debout ! commanda Lorsen en ponctuant son ordre d'un coup de pied. Marthe tressaillit, se releva à moitié et un genou en terre demanda anxieusement :

— Mais maintenant vous allez me laisser partir, n'est-ce pas ?

— Ah ça, tu es folle ? je t'ai dit que j'allais te corriger ! j'espère que tu n'as pas oublié ?

— Mais je viens d'être battue !

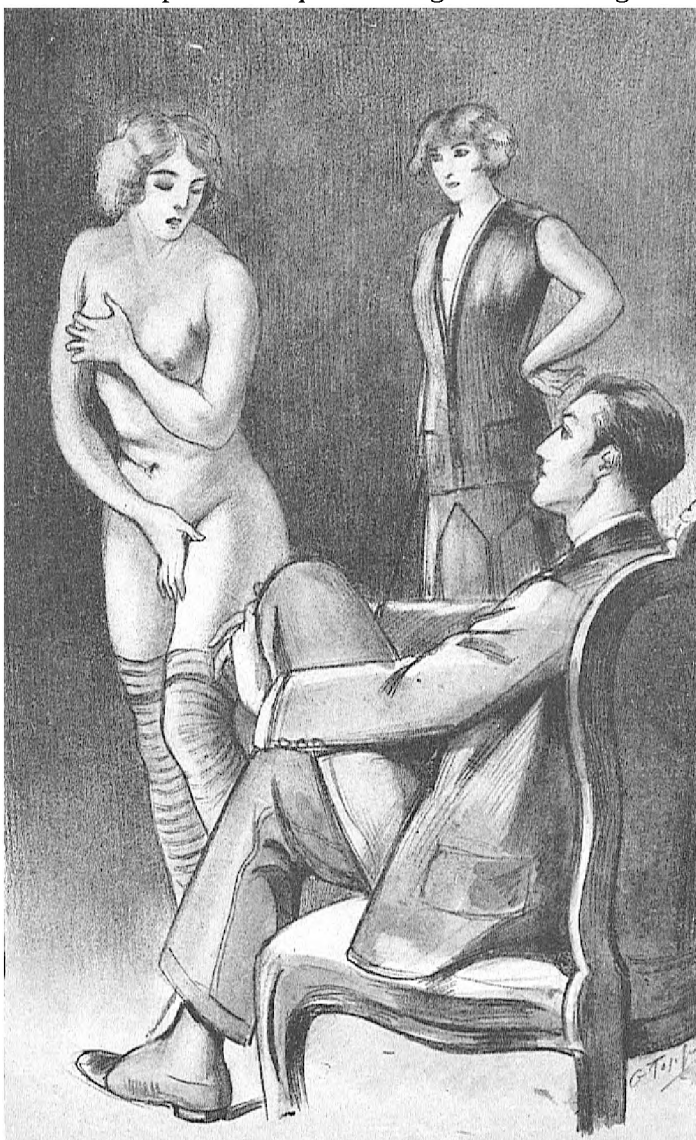
— Cela n'a aucun rapport ! tu as désobéi et c'est pour cela qu'on t'a légèrement fustigée ! à présent je te renouvelle mon ordre : enlève ta chemise !

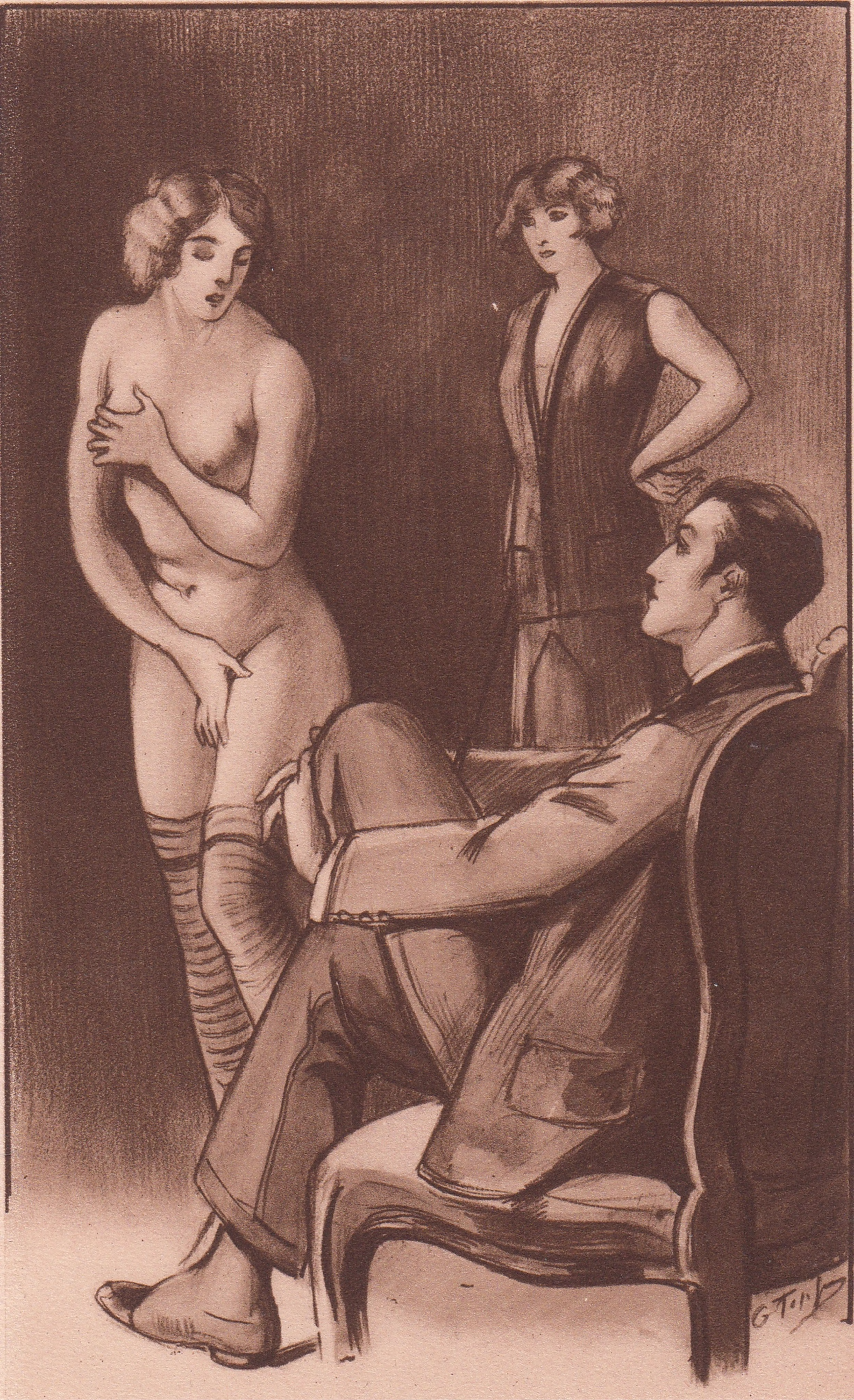
— Oh, monsieur, je vous en supplie, laissez-la moi ! je vous jure que jamais je ne me suis mise nue devant un homme et que vous êtes le premier qui m'ait vue en chemise !

— Eh bien, je serai aussi le premier à te voir sans aucun voile ! je pense que tu es très bien faite et ce serait un péché que de ne pas honorer la femme en omettant d'honorer ta beauté ! allons vite, obéis ! sors ta chemise ou nous recommençons les cinglées jusqu'à ce que tu aies exécuté l'ordre ! tu n'as pas le choix ! fais vite !

Déjà miss Cravache s'avançait. Alors Marthe se releva complètement et avec une hâte fébrile retira son dernier voile. Honteuse, la jeune fille se tint droite et immobile, la tête baissée, ses mains ramenées sur sa poitrine, cachant ses seins juvéniles.

Arnold l'examina un moment en connaisseur et hocha la tête. Les jambes étaient belles, peut-être un peu musclées à son goût et le mollet un peu saillant, les cuisses nerveuses, les hanches larges, les fesses semblaient fermes à souhait, le ventre rond et lisse. La poitrine était ferme, il le savait pour l'avoir caressée tout à l'heure. En somme, elle lui parut désirable et se promit d'en profiter après avoir éloigné les deux cousines. Ses scrupules n'allèrent pas jusqu'à reculer devant un viol, surtout à la pensée d'une impunité facile à s'assurer. Un moyen d'y parvenir lui vint à l'esprit :





— Ma petite, dit-il, si tu ne veux pas être non pas battue, mais réellement suppliciée ici et peut-être tuée, tu vas écrire ce que je vais te dicter !

— Me tuer ? gémit-elle épouvantée

— Après tout qui le saurait ? veux-tu écrire ?

— Oui, monsieur !

— Eh bien, assieds-toi là et écris !

Il la fit placer à une petite table, lui mit une feuille de papier blanc devant elle et lui tendit son propre stylographe. Sous sa dictée elle écrivit la déclaration suivante :

« Je reconnais avoir été surprise par M. Arnold Lorsen entrain de voler dans sa propriété. Sous sa promesse de ne pas porter plainte contre moi, j'ai accepté de le suivre et c'est volontairement que j'ai accédé à tous ses désirs. Je reconnais volontiers que la punition qu'il m'a infligée était méritée et n'ai en rien à me plaindre de lui.

« Marthe Lejeune. »

Il lui fit dater, prit le papier, le lut et l'ayant soigneusement plié le glissa dans son portefeuille.

— Maintenant, dit-il, nous allons nous amuser. Georg, mon ami, cette jolie fille fera très bien à califourchon sur un banc !

Arnold et Georg entraînent Marthe, qui ne résistait plus pensant ainsi se concilier ses bourreaux. Puisque sa tentative de refus avait été sévèrement châtiée, elle pensait qu'en leur demeurant soumise elle courait une chance de se faire pardonner et de s'en tirer à meilleur compte. Son erreur n'allait pas être de longue durée.

On la fit asseoir à califourchon à l'extrémité d'un banc et tandis que Lorsen lui tenait les poignets, Georg lui liait les chevilles aux pieds du banc. Alors on la poussa en avant et elle fut étendue de tout son long. Rapidement une corde l'attacha au banc par la taille, puis ses poignets furent, comme ses chevilles, liés aux deux autres pieds du banc. Ainsi placée, les cuisses écartées par la largeur de la planche formant siège, elle bombait fortement la croupe.

— Les épingles ! commanda Arnold.

Georg alla prendre dans une vitrine une boîte d'épingles dites à tête ronde, longues d'un centimètre à peine et dont les têtes étaient de différentes couleurs : vertes, noires, rouges, bleues, or, etc.

Lorsen alors s'assit lui-même sur les reins de la patiente, face au joli postérieur bien étalé et dans ce fessier qui s'offrait à lui sans défense, il s'amusa à enfoncer une à une des épingles en variant les tons. Dès les premières piqûres, Marthe s'agita et se mit à geindre, mais peu à peu, comme il continuait à enfoncer d'autres, la douleur ressentie par la pauvre fille devint de plus en plus aiguë, de plus en plus insupportable. Elle se mit à pousser de petits cris, à pleurer, à supplier son bourreau, mais celui-ci n'avait cure des prières ni des plaintes. Alors les plaintes devinrent plus aiguës, les révoltes de la chair endolorie plus nerveuses, plus saccadées. Par instants, elle se contractait entièrement, bandant ses muscles à les faire éclater. A ces instants, les

épingles pénétraient moins facilement dans les fesses et Arnold semblait choisir ces secondes-là pour opérer. Alors sous l'excitation d'une douleur sans cesse renouvelée, la patiente se plaignait et semblait s'abandonner. A chaque contraction, les épingles déjà piquées froissaient les muscles. Des gouttelettes de sang mettaient leur corail par endroits.

Enfin Arnold Lorsen se redressa ayant terminé son ouvrage. Sur les fesses de la jolie maraudeuse on pouvait lire ses propres initiales à lui, Arnold, entrelacées à celles de Nelly : A. L. et N. C., le tout en quatre couleurs : bleu, rouge, blanc et vert, avec quelques arabesques d'ornementation en noir, or et argent.

— Est-ce bientôt fini ? demanda la voix angoissée de la prisonnière.

— Fini ? fini ? tu es à peine préparée pour la danse et tu voudrais que cela fut déjà terminé ?

— Mais, Monsieur, cela fait très mal, je vous le jure !

— Je ne doute pas que cela te fasses du mal ! je l'avoue humblement, je l'ai fait pour cela ! peut-être très mal, je veux bien te croire encore ! mais que m'importe ! ce n'est pas pour tirer de toi quelques plaintes de rien du tout ou quelques gémissements bénins que je t'ai amenée ici ! je veux t'entendre hurler, Marthe, je veux voir tes yeux se révolter, ton corps n'être plus qu'une douleur vivante ! alors peut-être te pardonnerai-je !

— Oh, Monsieur, mais vous m'aviez simplement promis de me fesser !

— Tu vas l'être abondamment et tu n'auras plus lieu alors de m'accuser de négligence dans l'exécution de mes promesses ! je vais même commencer moi-même !

Sans plus écouter les supplications de l'infortunée qui se tordait vainement dans ses liens, sans autre résultat que d'endolorir davantage sa croupe à chaque contraction des muscles fessiers, Arnold s'en fut choisir une arme flagellante.

Curieuses, Betty et Nelly le suivaient.

— Voici, Misses, leur dit-il, un sjambok avec lequel je me fais fort à quinze pas de fendre la peau à chaque coup ! au dixième, souvent avant, la victime perd connaissance ! voici un joli fouet de charretier, c'est, je pense, tout à fait ce qu'il nous faut pour opérer dame Marthe !

Il le prit en main et le fit sinistrement claquer quatre ou cinq fois puis revenant vers la patiente lança de loin une cinglée. Cela fit : clac ! et juste la mèche du fouet sembla effleurer le creux des reins de Marthe. Betty et Nelly pensèrent qu'il avait manqué son coup, mais le cri poussé par la victime, sa réaction brusque dirent toute la douleur brûlante ressentie. Un deuxième coup arriva en plein sur les épingles, froissant les chairs déjà si sensibles sous un baiser coupant doublé de l'inférieur travail des épingles parmi les muscles. Un cri atroce s'échappa des lèvres de Marthe. Alors l'épouvantable jeu se poursuivit. Les claquements se succédaient à peu près ininterrompus, accompagnés par les clameurs désespérées de la flagellée. Maintenant le sang coulait sur les fesses rebondies. Les épingles, arrachées par la lanière, déchiraient les chairs. Cela dura près d'un quart d'heure.

Enfin, las, Arnold Lorsen s'arrêta, essuyant d'une pochette de soie la sueur qui perlait à son front et à ses tempes.

— Je crois que voici du bon travail, dit-il, Georg occupe-toi des premiers soins ! puis tu l'attacheras sur le dos ! nous avons travaillé un côté, il va falloir nous occuper de l'autre ! L'envers, dit-on, vaut l'endroit ! nous avons pu constater un travail bien effectué sur l'envers, il va falloir maintenant se distinguer sur le côté face !

Pendant que le Danois causait ainsi et pérorait pour « épater » Betty et Nelly, Georg à l'aide d'une pince fine arrachait les épingles des chairs tuméfiées et l'opération n'allait pas sans larmes et sans cris de la malheureuse. Enfin, Georg termina et enduisit les parties à vif ou endolories avec une pommade grisâtre qui répandait une odeur de laurier.

— Une trouvaille qui me vient de Java ! expliqua Lorsen. C'est absolument stupéfiant comme résultat : deux applications, trois au maximum, et les plaies sont refermées en quarante-huit heures, mais en revanche, partout où la pommade a été mise en contact avec la chair vive, la douleur s'imprègne et dure une huitaine de jours après que tout est refermé ! Donc, d'ici huit jours, notre jolie Marthe sera incapable de s'asseoir plus de quelques minutes sans ressentir une douleur intolérable. Miss Betty, permettez-moi de vous signaler que hier soir je pensais vous appliquer à vous-même le traitement subi aujourd'hui par notre jolie voleuse. J'ai comme cela quelques fameuses recettes, récoltées au cours de mes voyages un peu partout. J'ai rapporté en particulier du bassin de l'Amazonie une sorte de digitale qui, infusée dans une boisson quelconque engourdit complètement la victime. Celle-ci est incapable d'aucun mouvement. Ses nerfs et ses muscles n'obéissent plus à sa volonté. En plus de cela, tout en gardant une pleine connaissance, la vue s'arrête. On ne vit plus que par l'ouïe. Mais ce qu'il y a de plus intéressant là-dedans, c'est que la sensibilité est décuplée. Une chiquenaude donne l'impression d'un coup de bâton. On n'y voit plus, on ne peut faire le moindre mouvement, mais on subit tout ce qui plaît au bourreau de vous imposer et l'on ressent la douleur à son maximum. Pour celui ou celle à qui l'on inflige la bastonnade à ce moment-là, il ne doit pas y avoir au monde de supplice équivalent même dans l'enfer chinois et Dieu m'est témoin que pourtant les jaunes s'y entendent quand il s'agit de faire souffrir. L'ennui pour qui l'applique, c'est que la victime ne réagit en aucun cas, ni pour se défendre, ni pour crier. Seule la respiration devient haletante et la sueur coule abondamment. Je ne saurais trop recommander ce produit à un amant évincé. Il pourrait violer à son gré celle qu'il désire, sans qu'elle pût résister et sans qu'elle pût deviner son profanateur, s'il garde le silence ; très recommandé quand il s'agit d'une vierge !

Betty et Nelly ne purent s'empêcher de frissonner en entendant cette explication et Betty sentit des sueurs froides la mouiller à la pensée qu'elle avait manqué de peu d'être la victime sur laquelle Arnold Lorsen pouvait expérimenter l'un de ces deux ingrédients. Quant à Nelly, avouons franchement qu'elle regrettait de voir sa cousine s'en tirer sans avoir été le cobaye à la place de Marthe. Mais la paix était faite, il n'y avait pas à revenir là-dessus.

Georg interrompit les réflexions par sa rentrée en scène :

— Monsieur, dit-il, si Monsieur veut continuer, la petite voleuse est en bonne position !

Arnold et les deux cousines revinrent vers Marthe. Celle-ci était liée sur le même banc, mais cette fois couchée sur le dos, les quatre membres toujours liés aux quatre pieds du banc.

— Qu'allez-vous lui faire maintenant ? demanda Nelly.

— Nous allons lui travailler le devant des cuisses qui est très sensible et puis aussi les seins ! il y a de quoi passer un bon moment !

— Grâce, Monsieur ! grâce, supplia Marthe, le voyant s'approcher, ayez pitié ! je vous en supplie, je souffre tant ! tant ! grâce !

— Qu'en pensez-vous ? demanda Arnold à Nelly.

— Eh bien, ne pourrait-on pas la laisser ainsi jusqu'à l'arrivée de Raymonde et des autres ? nous pourrions nous servir des autres esclaves pour la faire flageller !

— Bonne idée cela ! vois, Marthe, remercie cette jeune demoiselle ! tu ne seras plus cinglée cette nuit ! tu vas rester attachée comme tu es et demain on décidera définitivement de ton sort ! allons, remercie ou bien nous recommençons à te fouetter !

— Merci, Mademoiselle ! clama Marthe, merci !

— Nous n'avons plus qu'à nous retirer ! dit Arnold Lorsen jetant un étrange regard à la captive.

Quelques instants après, Marthe demeurait seule, toujours attachée à son banc de douleur. Arnold accompagna les jeunes filles à leurs chambres et les laissa après leur avoir souhaité une bonne fin de nuit, puis au lieu de regagner lui aussi son lit, il revint dans la salle des expériences auprès de la prisonnière. Celle-ci en le voyant se mit à frissonner et à trembler, prise d'une indicible terreur de se trouver nue, livrée sans défense au chef des bourreaux, pieds et poings liés. Arnold s'approcha d'elle lentement. Comme il fumait et que sa cigarette allait le gêner pour ce qu'il méditait, il en écrasa le bout incandescent sur le sein de Marthe qui, brûlée, eut un cri de douleur et un spasme de révolte. Quand la cigarette fut ainsi éteinte, le Danois se pencha vers le visage de Marthe et d'une voix rauque :

— Marthe, dit-il, est-ce vrai ce que tu nous a dit tout à l'heure ?

— Tout ce que je vous ai dit est vrai !

— Alors tu es vierge ?

— Oui, Monsieur ! répondit la pauvrete angoissée.

— Jamais aucun homme ne t'avait encore vue toute nue, n'est-ce pas ? aucun ? hein ?

— Aucun, Monsieur !

— Embrasse-moi ! commanda-t-il.

La jeune fille dut donner ses lèvres. Alors Arnold commença à la caresser et ses caresses furent si précises que de honte et de plaisir elle gémit et se cambra dans ses liens. Mais son gémissement finit dans un cri de douleur et de détresse atroces. Le Danois, comme une brute, s'était jeté sur elle et la possédait sauvagement.



## CHAPITRE XVIII

DÉCISIONS. — FIANÇAILLES. — « À LA CROISIÈRE DU SILVER BIRD ! »



E lendemain, vers midi, Raymonde, sa sœur et Berthe arrivaient chez Arnold Lorsen. Celui-ci les reçut dans son bureau, assis entre Betty et Nelly. Quand les trois nouvelles venues furent demeurées seules devant les trois flagellants, Betty prit la parole :

— Mes amies, jusqu'à ce jour je n'ai eu absolument qu'à me louer de vos services. Toutes les trois, dans la mesure de vos moyens, vous avez fait de votre mieux pour me donner les joies et les plaisirs que j'attendais. J'ai été une maîtresse sévère et je m'en flatte. A dater de ce jour et pour quelque temps, nous sommes tous les hôtes de M. Arnold Lorsen que j'ai l'honneur de vous présenter comme mon ami et associé au même titre que miss Nelly que vous connaissez déjà. M. Lorsen a énormément voyagé dans sa vie et est lui-même un flagellant absolument convaincu. Il m'a demandé de vous faire venir toutes les trois, n'ignorant pas dans quelles conditions vous vous trouviez à mon service. Il sait que vous êtes mes esclaves, esclaves payées, mais en retour ayant consenti à m'obéir de la manière la plus aveugle et à subir toutes punitions, châtimens ou brimades de ma part justifiées ou non. Seules, dans mon contrat, les peines pouvant être dangereuses pour la santé et l'abus de vos virginités me sont interdits. D'accord avec lui et miss Nelly, j'ai décidé que vous nous serviriez ici, comme vous me serviez chez moi et je délègue mon autorité à M. Lorsen comme à miss Nelly. Leurs ordres doivent donc être sacrés pour vous autant que les miens. Ayant trois maîtres maintenant au lieu d'une seule maîtresse, il est juste que votre rémunération soit majorée d'autant. Tant que nous resterons ici, vos gages seront triplés et les primes généreusement allouées. A ces conditions-là acceptez-vous ce nouveau contrat ? je tiens à vous affirmer en plus que vous êtes encore à cette minute entièrement libres de refuser ! mais celle qui aura refusé cessera dès l'instant d'être à mon service. Acceptez-vous : Berthe ?

— Oui, mam'zelle et monsieur, avec plaisir !

En effet, pour cette paysanne âpre au gain, la question ne se posait même pas du moment qu'il y aurait triple salaire à encaisser !

— Et vous, Hélène ?

— Miss, les mêmes raisons qui m'ont fait entrer à votre service me contraignent encore à accepter, seulement je me permettrai de poser une question, avec votre assentiment, avant de répondre pour ma part de façon définitive !

— Posez, Hélène ?

— Ce nouveau contrat est valable pour combien de temps ?

— Mettons un mois, et l'ancien reprendra de lui-même !

— J'accepte pour un mois maximum, renouvelable au besoin !

— Et vous, Raymonde ?

La troublante adolescente regarda Nelly qui sous ce regard languide ne put s'empêcher de frissonner et de rougir violemment. Alors Raymonde répondit :

— Peut-on choisir particulièrement d'être l'esclave d'un de vous trois ?

— Pourquoi pas ?

— Alors j'accepte dans les mêmes termes que ma sœur en spécifiant que je déclare être pour ce temps l'esclave directe de miss Nelly !

— Sommes-nous tous d'accord ? demanda encore Betty, s'adressant à tout le monde, et chacun répondit : oui !

Là-dessus Lorsen sonna, Georg parut :

— Berthe, Raymonde, Hélène, voici Georg, qui ici a les fonctions, auprès de moi, de Fred Kensington auprès de miss Betty. Il vous transmettra nos ordres et veillera à leur exécution. N'oubliez pas qu'il a une rude poigne et n'est pas plus que nous sensible à la vertu des pleurs. C'est à vous d'évoluer en connaissance de cause. Georg, conduis ces nouvelles esclaves aux chambres qui leur sont réservées !

Georg s'inclina et sortit suivi des trois esclaves de Betty et de... Nelly.

Quand elles eurent quitté le bureau d'Arnold, Betty se tourna vers le Danois et lui demanda :

— Et la jolie Marthe ?

— Mon Dieu, misses, j'ai un aveu à vous faire à toutes deux ! la petite séance d'hier m'avait passablement excité. Du reste, miss Betty, quand pareille aventure vous advient, vous avez cet excellent imbécile de Fred Kensington sous la main et vous en usez ! ne rougissez pas, c'est tout à fait naturel ! du reste cela n'est un secret ni pour moi, ni pour miss Nelly. N'ayant personne ici pour me rendre le même service, je suis donc allé retrouver notre captive et grâce à elle j'ai obtenu le soulagement physique désiré !

— Elle a accepté ?

— Une esclave a-t-elle donc une opinion à avoir à ce sujet ? demanda-t-il ironiquement.

— Mon Dieu, oui, puisque le respect de la virginité est convenu avec les miennes !

— Ce n'est pas la même chose, Miss ! les vôtres sont des salariées ! ma captive a donc subi la loi du plus fort, sans que ce plus fort, moi, en l'occurrence, se soit soucié de ses sentiments. Elle était vierge du reste et cela ne manquait pas de charme !

— Oh, Arnold, dit Nelly, vous avez fait cela ?

— Je vous l'avoue, Nelly, mais une esclave, est-ce que ça doit compter ?

— Mais après ce que vous m'avez dit hier ?

— Pouvais-je vous demander d'oublier cette nuit dans mes bras que vous étiez une jeune fille ?

— Pourquoi pas, Arnold ? est-ce que Betty se cache avec Fred Kensington ?

— Ce n'est pas pareil, dearie, Betty se passe une fantaisie exactement comme j'ai fait, mais en cela l'amour n'entre nullement en ligne de compte ! vous ne devez pas m'en vouloir, Nelly !

— Non ! dit Betty, Nelly aurait tort et elle est trop intelligente pour cela ! Crois-tu que j'aime Fred Kensington ? tu ne me fais certes pas l'injure de le croire !

— Et tu t'es donnée vierge à lui ?

— Oui ! absolument vierge ! mais ce jour-là mes nerfs étaient complètement à bout ! alors j'ai pris l'homme que j'avais sous la main !

— Oh ! dit Nelly, comme vous concevez les choses tous les deux ! et elle ne savait plus si la chose la fâchait, la révoltait ou méritait l'indifférence.

— Crois-moi, Nelly, dit miss Cravache, si ce gentleman t'aime réellement, il ne pouvait pas te demander d'être sa maîtresse, comme cela !

— Bon ! bon ! dit Nelly, vous me donnez tort tous les deux. Je ne discute plus du tout. Vous avez raison ! seulement vous direz ce que vous voudrez, mais la prochaine fois que cela arrivera et que pour rien Arnold ira trouver une esclave, ce sera fini entre lui et moi ! Maintenant continuez, Arnold.

— Eh bien ! voilà, je me suis calmé les nerfs par un petit viol anodin et je pense qu'il ne faudrait tout de même pas exagérer avec cette fille.

— Mais elle va aller se plaindre aux autorités ?

— Et puis ? ne lui ai-je pas fait signer un certain papier qui me couvre complètement ? Non, le mieux est de la remettre en liberté. Elle est toujours attachée comme vous l'avez vue. Elle va y rester sans nourriture toute la journée. Ce soir nous la mettrons dans ma voiture et nous irons la déposer à quinze ou vingt kilomètres d'ici, en plein bois. On la détachera et on l'abandonnera toute nue après avoir éparpillé ses vêtements dans un rayon d'une dizaine de mètres. La peur qu'elle aura eu, la flagellation subie, la crainte des représailles en cas de plainte, tout cela l'engagera au silence !

— Et maintenant ?

— Maintenant, miss Betty, je veux vous offrir quelque chose. Je crois, si Nelly veut m'y autoriser, que nous pourrions rendre nos fiançailles officielles et il serait bon que je sois présenté à mister Compson, votre père, et au père de ma chère Nelly. Ne pourrions-nous pas faire ce voyage aux Etats-Unis ensemble ? Mon yacht est ancré au Havre. Un ordre et dans deux ou trois jours nous pourrions partir. Vous verrez comme il est organisé mon yacht ! et un équipage trié sur le volet, muet comme une tombe. Là, réellement, les esclaves sont des esclaves !

— Aucune ne vous a trahi ?

— Jamais, Miss !

— Vous avez de la chance !

— La mer est si vaste ! dit-il avec un inquiétant sourire.

— Mais j'y songe alors ! dit Nelly.

— Quoi donc, dearie ?

— Puisque vous êtes si sûr de votre équipage, pourquoi n'emmèneriez-vous pas Marthe à bord ! ainsi nous n'aurions rien à craindre de ses révélations, je dis nous, dearest, parce que mon sort est lié au votre !

— Oui, fit Betty, mais je ne vois guère comment nous pourrions la transporter au Havre sans qu'elle ne crie ou ne tente de se sauver !

— Cela j'en fais mon affaire, dit Arnold, elle ne sera pas la première à voyager au nez des gabelous et des gendarmes. Du reste, Miss, si je n'avais pas été retenu ici par le désir de connaître

Nelly, j'aurai déjà rejoint mon yacht qui doit être prêt depuis déjà huit ou dix jours à prendre la mer. J'ajoute que vos esclaves salariées pourraient être envoyées à New-York par paquebot. Le voyage serait agréable pour elles et leur indiscretion ne serait pas à craindre. Nous n'en aurions pas besoin à bord, car j'ai déjà pris toutes mes précautions pour ne pas manquer de matériel humain durant mon voyage. Marthe ne sera pas la seule !

— Alors, dit Betty, je vais dire à mon papa : Cher, je pars ! Il va me demander : où ? Moi je répondrai : United States ! Il répliquera : longtemps ? — Je ne sais pas ! — Combien ? et je dirai un gros chiffre et il câblera pour que j'aie les dollars en arrivant !

— Cheer up ! clama joyeusement Nelly.

— Alors, demain nous voyons mister Compson et dans trois jours nous partons !

— Dearie, demanda Nelly, comment se nomme votre yacht ?

— *The Silver Bird ! (L'Oiseau d'Argent).*

— A pretty nice name ! (un agréable nom).

— Alors, conclut Arnold, je vais faire apporter du champagne et nous boirons à la croisière du Silver Bird !<sup>5</sup>



Eros-Thanatos

Bibliothèque et librairie numériques de littérature érotique © 2012

<http://www.eros-thanatos.com>

---

<sup>5</sup> Nous retrouverons prochainement Miss Cravache, ses amis et ses esclaves dans le volume : *La Cité de l'horreur.*  
[Ouvrage disponible aux Éditions Eros-Thanatos.]



